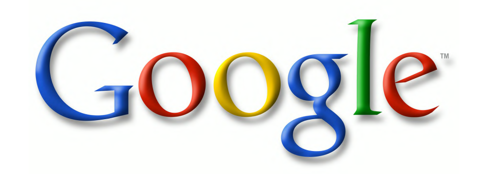








William Moore
Appleton.

LETTRES
INTÉRESSANTES
DU PAPE
CLEMENT XIV,

(*Ganganelli*);

TRADUITES de l'Italien
& du Latin.

LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLEMENT XIV, (GANGANELLI).

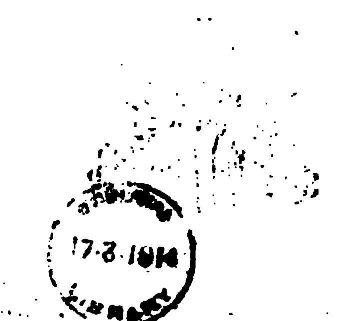
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez LOTTIN le jeune, rue S. Jacques.
A LYON, chez BRUYSET-PONTHUS, Libraire.
A ROUEN, chez BÉNITIER, Libraire.

M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

2





LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLEMENT XIV.

LETTRE LXXXII.

A M. le Prince SAN SEVERO.

EXCELLENCE,

Les pétrifications que je vous ai fait passer, sont beaucoup au dessous de vos remerciemens. J'en connois tout le prix, ainsi que celui d'entrer en relation avec un Philosophe qui se plaît à étudier

l'Hiſtoire de la Nature, & qui ſait avec connoiſſance de cauſe admirer ſes phénomenes & ſes jeux.

Les oiſeaux que vous faites venir du nouveau monde pour l'Empereur, ſeront des pieces très-curieuſes ; mais je doute, malgré toutes les précautions, qu'ils puiſſent arriver vivans juſque dans nos climats. Mille fois on a tenté de paſſer l'oiſeau-mouche & le colibri ; & on a eu le déſagrément de les voir expirer à quelque diſtance de nos ports.

La Providence, en nous donnant le paon, nous a aſſez richement pourvus, ſans aller chercher ailleurs des beautés aîlées. L'Amérique en effet n'a rien de plus magnifique que nos plus ſuperbes oiſeaux ; mais on préfere ordinaire-

ment ce qui eſt étranger, par la ſeule raiſon qu'il vient de loin.

Vous devez, mon Prince, être enchanté de l'entrepriſe de M. de Buffon, Académicien François, & de ſes premiers tomes qui paroiſſent. Je ne les connois encore que par des extraits qu'on nous en a donnés; & cela me paroît admirablement vu. Je ſuis ſeulement fâché de ce que l'Auteur d'une Hiſtoire Naturelle ſe déclare pour un ſyſtême. C'eſt le moyen de faire douter de pluſieurs choſes qu'il avance, & d'avoir des guerres à ſoutenir contre ceux qui ne ſont pas de ſon avis. D'ailleurs tout ce qui s'écarte de la Geneſe ſur la création du monde, n'a pour appui que des paradoxes, ou tout au moins des hypotheſes.

Il n'y avoit que Moïse, parce qu'il fut inspiré, qui pût bien nous apprendre la formation du monde & son développement. Ce n'est point un Epicure qui a recours à des atomes; un Lucrece qui croit la matiere éternelle ; un Spinosa, qui admet un Dieu matériel ; un Descartes, qui balbutie sur les loix du mouvement : mais un législateur, qui annonce à tous les hommes sans hésiter, sans craindre de se méprendre, comment le monde a été créé. Rien de plus simple & de plus sublime que son début : *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.* Il ne parleroit pas plus affirmativement, quand il en auroit été le spectateur ; & par ces paroles, la mythologie, les systêmes, les absurdités croulent,

& ne paroiſſent plus que des chimeres aux yeux de la raiſon.

Quiconque n'entrevoit pas la vérité dans ce que rapporte Moïſe, n'eſt pas fait pour la connoître. On s'attache tous les jours à des hypotheſes qui ne ſont pas même vraiſemblables ; & l'on ne veut pas ajouter foi à ce qui donne la plus haute idée de la puiſſance & de la ſageſſe de Dieu.

Un monde éternel offre mille fois plus de difficultés qu'une intelligence éternelle ; & un monde coéternel eſt une abſurdité qui ne peut exiſter, parce que rien ne peut être auſſi ancien que Dieu.

Outre qu'il eſt néceſſaire, & que l'univers ne l'eſt pas ; de quel droit la matiere, choſe tout-à-fait contingente, choſe abſolument

inerte, prétendroit-elle aux mêmes prérogatives qu'un eſprit tout-puiſſant, qu'un eſprit entiérement immatériel ? Ce ſont des extravagances qui n'ont pu naître que dans les accès d'une imagination délirante, & qui prouvent l'étonnante foibleſſe de l'homme, quand il ne veut plus entendre que lui-même.

L'Hiſtoire de la nature eſt un livre fermé pour toutes les générations, ſi elles n'entrevoient pas un Dieu Créateur & Conſervateur ; car rien n'eſt plus ſenſible que ſon action. Le ſoleil, tout magnifique & tout impoſant qu'il eſt, le ſoleil, quoiqu'adoré par diverſes nations, n'a ni intelligence, ni diſcernement ; & , ſi ſon cours eſt tellement régulier, que jamais il

ne l'interrompt d'un ſeul inſtant, c'eſt qu'il reçoit l'impulſion d'un Agent ſuprême, dont il exécute les ordres avec la plus grande ponctualité.

On a beau promener les yeux dans la vaſte étendue de cet univers; on le voit renfermé dans l'immenſité d'un Etre devant qui le monde entier eſt comme s'il n'étoit pas. Il ſeroit bien ſingulier que le plus petit ouvrage ne pouvant exiſter ſans un ouvrier, le monde eût le privilege de ne devoir qu'à lui-même ſon exiſtence & ſa beauté. La raiſon ſe creuſe des précipices effroyables, quand elle n'écoute plus que les paſſions & les ſens : *la raggione ſenza la fede mi fa compaſſione.* Toutes les Académies de l'univers peuvent

imaginer des ſyſtêmes ſur la Création du monde ; mais après toutes leurs recherches, toutes leurs conjectures, toutes leurs combinaiſons, après des multitudes de volumes, ils m'en diront beaucoup moins que Moïſe n'en a dit dans une ſimple page ; & encore ils ne me diront que des choſes invraiſemblables. Et telle eſt la différence qui ſe trouve entre l'homme qui ne parle que d'après lui-même, & l'homme qui eſt inſpiré.

L'Eternel ſe rit au haut des cieux de tous ces ſyſtêmes inſenſés qui arrangent le monde à leur gré, & qui tantôt lui donnent le hazard pour pere, & tantôt le ſuppoſent éternel.

On aime à ſe perſuader que la

matiere se gouverne elle-même ; & qu'il n'y a pas d'autre divinité ; parce qu'on sait bien que la matiere est absolument inerte & stupide, & qu'on n'a point à redouter ses effets : au li[illegible]que la justice d'un Dieu qui v[illegible]tout, qui pese tout, est accablante pour le pécheur.

Rien de plus beau que l'histoire de la nature, quand elle est liée à celle de la Religion. La nature n'est rien sans Dieu ; & elle produit tout, elle vivifie tout par l'opération de Dieu. Sans être rien de ce qui compose l'univers, il en est le mouvement, la seve & la vie. Otez son action, & il n'y a plus d'activité dans les élémens, plus de végétation dans les plantes, plus de ressort dans les causes secondes, plus de révolutions dans

les astres. Des ténebres éternelles prennent la place de la lumiere, & l'univers devient à lui-même son propre tombeau.

Il arriveroit au monde, si Dieu venoit à retirer sa main, ce qui arrive à nos corps, quand il en arrête le mouvement. Ils tombent en poudre, ils se dissipent en fumée; & l'on ne sait même pas s'ils ont existé.

Si j'avois eu assez de connoissances pour travailler sur l'Histoire de la nature, j'aurois commencé mon ouvrage par exposer les perfections immenses de son Auteur, par traiter ensuite de l'homme qui est son chef-d'œuvre; & successivement de substances en substances, d'especes en especes, je serois descendu jusqu'à la fourmi, &

j'aurois montré dans le plus petit inſecte, comme dans l'Ange le plus parfait, la même ſageſſe qui rayonne, & la même toute-puiſſance qui agit.

Un tableau de cette nature auroit intéreſſé les amateurs de la vérité; & la Religion elle-même qui en eût tracé le deſſein, l'auroit rendu infiniment précieux.

Ne parlons jamais des créatures que pour nous rapprocher du Créateur. Elles ſont la réverbération de ſa lumiere indéfectible; & ce ſont-là des idées qui nous élevent & qui nous abaiſſent : car l'homme n'eſt jamais plus petit & plus grand, que lorſqu'il ſe conſidere en Dieu. Alors il apperçoit un Etre infini dont il eſt l'image, & devant qui il n'eſt qu'un atome : deux contra-

riétés apparentes qu'il faut concilier pour avoir une juste idée de soi-même, & pour ne pas donner dans l'excès des Anges superbes, ni dans celui des incrédules qui se réduisent à la condition des bêtes.

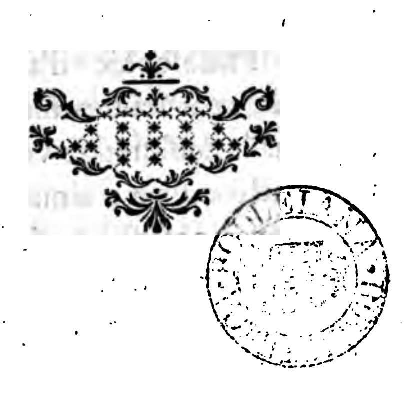
Votre Lettre, mon Prince, m'a conduit à ces réflexions; & je vous avoue en même temps que je n'ai pas une plus grande satisfaction que lorsque je trouve l'occasion de parler de Dieu. Il est l'élément de notre cœur, & ce n'est qu'en son amour que l'ame s'épanouit.

Je sentis heureusement dès mes premieres années cette grande vérité, & je choisis le cloître en conséquence, comme une retraite où séparé des créatures, je pourrois m'entretenir plus facilement avec

le Créateur. Le commerce du monde eſt ſi tumultueux, qu'on n'y connoît preſque pas le recueillement qui nous unit à Dieu.

Je croyois ne faire qu'une Lettre, & c'eſt un ſermon ; excepté qu'au lieu de finir par *Amen*, je finirai par le reſpect qui vous eſt dû, & avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 13 Décembre 1754.



LETTRE LXXXIII.

Au Comte ALGAROTTI.

IL y a long-temps, mon cher Comte, que nous n'avons causé ensemble, ou plutôt que je n'ai été à votre école. Un petit Philosophe de Scot ne peut mieux faire que de profiter des leçons d'un Savant qui a mis au jour le Newtonianisme des Dames.

Une Philosophie d'attraction devoit être particuliérement la vôtre, par la raison que vous avez un caractere liant, aimable, qui attire tous les esprits : mais je voudrois avec tant d'avantages celui d'être moins Newtonien, & plus Chrétien.

Nous n'avons été créés ni pour être les Disciples d'Ariſtote, ni ceux de Newton. Notre ame a de plus grandes deſtinées; & plus elle eſt ſublime chez vous, & plus vous devez remonter vers ſa ſource.

Vous direz tant qu'il vous plaira, que c'eſt le fait d'un Religieux de prêcher; & moi je vous répéterai continuellement que c'eſt le fait d'un Philoſophe de beaucoup s'occuper d'où il vient & où il va. Nous avons tous un premier principe & une derniere fin; & ce ne peut être que Dieu qui ſoit l'un & l'autre.

Votre philoſophie, malgré ſes raiſonnemens, ne roule que ſur des chimeres, ſi vous la ſéparez de la Religion. Le Chriſtianiſme eſt la

ſubſtance des vérités que l'homme doit chercher. Mais il aime à ſe nourrir d'erreurs, comme les reptiles aiment à ſe raſſaſier de la fange des marais. On va chercher bien loin ce qu'on trouveroit en ſoi-même, ſi l'on vouloit y rentrer : ce qui fait que le grand Auguſtin, après avoir parcouru tous les êtres, pour voir s'ils n'étoient point ſon Dieu, revient à ſon propre cœur, & déclare que c'eſt-là qu'il exiſte plus que par-tout ailleurs : *Et redii ad me.*

J'eſpere que vous me prêcherez quelque jour; & que chacun aura ſon tour : *voleſſe iddio.*

Au reſte, ſoit que vous moraliſiez, ſoit que vous badiniez, je vous écouterai toujours avec le plaiſir qu'on goûte à entendre une

perſonne

personne qu'on chérit cordialement ; & dont on est autant par inclination que par devoir le très-humble, &c.

A Rome, ce 7 Décembre 7554.

LETTRE LXXXIV.

A M. l'Abbé PAPI.

VOILA donc, mon cher Abbé ; le savant Cardinal Quirini qui vient d'aller unir sa science à celle de Dieu, & se remplir de ce torrent de lumieres que nous n'appercevons ici-bas qu'à travers des nuages. Il est mort comme il a vécu, la plume à la main, finissant une ligne, & prêt à se rendre à l'église, où fut toujours son cœur.

Le mien lui érige un monument au dedans de moi-même, aussi durable que ma vie. Il avoit des bontés pour moi; eh! pour qui n'en avoit-il pas? Sa Cathédrale, son Diocese, toute l'Italie, Berlin même, ont senti ses libéralités. Le Roi de Prusse l'honora d'une estime singuliere, & tous les Savans de l'Europe admirerent son zele & ses talens.

Il avoit un génie conciliateur. Tous les Protestans l'aimoient, quoiqu'il leur dît souvent de bonnes vérités. Il est fâcheux qu'il ne nous ait pas laissé quelque ouvrage considérable, au lieu de n'écrire que des feuilles volantes. Il auroit grossi la Bibliotheque Bénédictine déja si volumineuse, comme étant un des Membres les plus distingués

de l'Ordre de S. Benoît, & il auroit enrichi l'Eglise de ses productions.

M. de Voltaire le regrettera, si les Poëtes sont susceptibles d'amitié. Ils s'écrivoient amicalement. Le génie recherche le génie. Pour moi qui n'ai que celui d'admirer les grands hommes, & de les regretter, je répands des pleurs sur le tombeau de notre illustre Cardinal : *Quando inveniemus parem ?*

J'ai l'honneur d'être.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 13 Janvier 1755.



LETTRE LXXXV.

A un Peintre.

TANT qu'il y aura, mon cher Monſieur, de l'expreſſion dans vos tableaux, vous pourrez vous applaudir de votre ouvrage. C'eſt-là ce qui en fait l'eſſence, & ce qui rend excuſables bien des défauts qu'on ne paſſeroit pas à un Peintre ordinaire.

J'ai parlé de vos talens à S. E. M. le Cardinal Portocarrero, & il vous recommandera en Eſpagne comme vous le deſirez ; mais rien ne vous fera mieux connoître que votre propre génie : il en faut pour être Peintre, comme pour être Poëte. Le Carrache n'eût rien fait

malgré la fierté de son pinceau, s'il n'eût eu cette verve, qui donne de l'enthousiasme & du feu.

On reconnoît dans ses tableaux une ame qui parle, qui échauffe, qui enthousiasme. On croit devenir lui-même à force de l'admirer, & de se remplir de la vérité de ses images.

Que ce grand homme que vous avez choisi pour modele respire en vous ; & vous le ferez ensuite revivre sur la toile. Ne fussiez-vous que son ombre, vous mériterez d'être estimé : *L'ombra d'un grand' uomo non è senza sostanza.*

La nature doit toujours être le point de vue de tout homme qui peint ; & pour bien la rendre, il ne faut point d'efforts. On devient gigantesque parmi les Peintres,

comme parmi les Poëtes, lorsqu'on violente l'esprit pour composer. Quand la tête est organisée pour travailler un ouvrage, on se sent entraîné par une pente irrésistible, à prendre la plume ou le pinceau, & l'on se livre à son penchant : sans cela il n'y a ni expression, ni goût.

Rome est la véritable école où l'on peut se former; mais quelque peine qu'on se donne, on sera toujours médiocre; à moins qu'on ne soit saisi d'un génie pittoresque.

Il est temps de me taire, attendu qu'un Consulteur du Saint-Office n'est pas un Peintre, & qu'on a tout à perdre, quand on parle de ce qu'on ne sait qu'imparfaitement.

Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE LXXXVI.

A Monſignor AYMALDI.

Vous avez raiſon, Monſignor, de vous étonner de l'heureuſe alliance qui va déſormais unir la Maiſon de Bourbon à celle d'Autriche : il y a des prodiges dans la politique comme dans la nature ; & Benoît XIV eut bien raiſon de s'écrier, en apprennant cette ſurprenante nouvelle : *O admirabile commercium !*

M. de Bernis s'eſt immortaliſé par ce phénomene politique, comme ayant mieux vu les choſes que le Cardinal de Richelieu.

Par ce moyen, nous n'aurons plus de guerres en Europe, que

lorſqu'on ſera las de la paix, & que le Roi de Pruſſe toujours avide de gloire, ne cherchera point à conquérir. Mais je vois la Pologne à ſa bienſéance ; & par la raiſon qu'un héros auſſi vaillant qu'heureux, aime toujours à s'aggrandir ; il l'envahira quelque jour en partie, ne fût-ce que la ſeule ville de Dantzick : *E un bucone che li piace.* La Pologne elle-même donnera peut-être les mains à un pareil changement, en ne veillant point aſſez ſur ſon propre pays, & en ſe livrant à mille différentes factions. L'eſprit patriotique n'eſt plus aſſez fort chez les Polonois, pour qu'ils défendent leur pays, aux dépens de leur propre vie. Ils ſont trop ſouvent hors de chez eux, pour ne pas per-

dre

dre l'eſprit national. Il n'y a que chez les Anglois que l'amour patriotique ne s'éteint jamais, parce qu'ils ont des principes.

L'Europe a toujours eu quelque Monarque belliqueux, jaloux de s'étendre & de cueillir des lauriers; tantôt Guſtave, tantôt Sobieski, tantôt Louis-le-Grand, tantôt Frédéric. Les armes, beaucoup plus que les talens, ont aggrandi les Empires; parce qu'on a connu qu'il n'y a rien d'auſſi énergique que la loi du plus fort: c'eſt l'*ultima ratio Regum.*

Heureuſement nous ne nous reſſentons point ici de ces calamités. Tout y eſt dans la paix, & chacun en ſavoure délicieuſement les fruits, comme je goûte éminemment le plaiſir de vous aſſurer de

toute mon eſtime & de tout mon attachement.

LETTRE LXXXVII.

A M. l'Abbé NICOLINI.

MONSIEUR,

J'ai été bien fâché de ne m'être pas trouvé au Couvent des SS. Apôtres, lorſque vous m'avez fait la grace de venir me voir avant votre départ. J'étois, hélas ! ſur les bords du Tibre, que les anciens Romains groſſiſſoient comme leurs triomphes, & qui n'eſt qu'un fleuve ordinaire pour la longueur & pour la largeur.

C'eſt une promenade que j'aime ſingulierement par les idées qu'elle

m'inſpire ſur la grandeur & ſur la décadence des Romains. Je me rappelle le temps où ces fiers deſpotes enchaînoient l'univers, & où Rome avoit alors autant de Dieux que de vices & de paſſions.

Je retombe enſuite dans ma cellule, où je m'occupe de Rome Chrétienne, & où je travaille, quoique le dernier de la Maiſon de Dieu, pour ſon utilité : mais c'eſt un ouvrage à la tâche, & dès-lors preſque toujours faſtidieux; car en fait d'étude, l'homme n'aime ordinairement que ce qu'il fait librement.

Je n'oſe vous parler de la mort de notre ami commun : c'eſt ouvrir une plaie trop ſenſible. J'arrivai trop tard pour recueillir ſes

dernieres paroles : il est regretté comme un de ces hommes rares, qui valoit mieux que son siecle, & qui avoit toute la candeur des premiers âges. On dit qu'il laisse quelques morceaux de poésie dignes des plus grands maîtres. Il n'en avoit jamais parlé; chose d'autant plus extraordinaire, que les Poëtes ne sont pas plus discrets sur leurs écrits que sur leur mérite.

Nous avons eu ici depuis quelque temps, un essain de jeunes François; & vous devez croire que je les ai vus avec beaucoup de plaisir. Ma chambre n'étoit pas assez grande pour les contenir; car ils m'ont tous fait la grace de me venir voir; & cela, parce qu'on leur avoit dit qu'il y avoit un Religieux au couvent des

SS. Apôtres, qui aimoit singulierement la France & tout ce qui en venoit. Ils parlerent tous à la fois ; & c'étoit exactement un tremblement de terre qui me réjouit beaucoup : *un moto di terra che mi rallegrava sommamente.*

Ils n'aiment pas trop l'Italie, parce qu'on n'y est pas encore tout-à-fait à la françoise ; mais je les ai consolé, en les assurant qu'ils completeroient un jour cette métamorphose, & que j'étois déja moi-même plus qu'à demi rendu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 24 Juillet 1756.



LETTRE LXXXVIII.

A M. STUART, Gentilhomme Ecossois.

MONSIEUR,

Si vous ne vous ressentiez pas de la mobilité des flots qui vous environnent, je vous reprocherois vivement votre inconstance; car il n'est pas permis d'oublier un ancien ami qui vous est constamment attaché. Votre conduite me rappelle ce que j'ai pensé plusieurs fois, que les principales Nations de l'Europe ressemblent aux élémens.

L'Italien, d'après cette similitude, représente le feu, qui, toujours en action, s'enflamme & pé-

tille : l'Allemand, la terre qui, malgré sa densité, produit de bons légumes & d'excellens fruits : le François, l'air dont la subtilité ne laisse aucune trace : & l'Anglois, l'onde mobile qui change à chaque instant.

Un Ministre habile enchaîne avec adresse ces élémens dans l'occasion, ou les fait lutter les uns contre les autres, selon les intérêts de son maître. C'est ce que nous avons vu plus d'une fois, quand l'Europe étoit en combustion, & qu'on s'agitoit pour des torts réciproques.

La politique humaine brouille ou réconcilie selon ses intérêts, n'ayant rien de plus à cœur, que de dominer ou de s'aggrandir : la politique chrétienne au contraire,

ignore l'art criminel de ſemer des diviſions, prévît-elle les plus grands ſuccès. Je ne fais aucun cas d'une politique ſans équité; car c'eſt le machiavelisme mis en action; mais j'ai la meilleure idée d'une politique qui, tantôt tranquille, & tantôt agiſſante, ſe laiſſe gouverner par la prudence; médite, calcule, prévoit, après avoir rappellé le paſſé, réfléchi ſur le préſent, entrevu l'avenir; & rapproche ainſi tous les temps, pour ne rien faire, ou pour agir.

Il eſt abſolument néceſſaire qu'un bon politique connoiſſe parfaitement l'Hiſtoire & le ſiecle dans lequel il vit; qu'il ſache à quel degré de force & d'eſprit ſont ceux qui paroiſſent ſur la ſcene du monde; afin d'intimider s'il y a

de la foibleſſe, de réſiſter s'il y a du courage, d'en impoſer s'il y a de la témérité.

La connoiſſance des hommes, beaucoup mieux que celle des livres, eſt la ſcience d'un bon politique. Il importe exactement dans les affaires de connoître ceux qu'on doit mettre en action. Les uns ne ſont bons que pour parler, les autres ont du courage pour agir; & tout conſiſte à ne pas s'y méprendre. Bien des politiques échouent, parce qu'ils placent mal leur confiance. On ne peut plus retenir un ſecret quand il eſt échappé; & il vaudroit encore mieux commettre une faute par une trop grande réſerve, que par une imprudence: *il tacere non ſi ſcrive.*

La crainte d'être trahi, rend pusillanime celui qui a fait trop légerement quelque ouverture de cœur. Il est des circonstances où il faut paroître tout dire, quoiqu'on ne dise rien, & savoir habilement faire prendre le change sans jamais trahir la vérité; car il n'est jamais permis de l'altérer.

Ce n'est pas foiblesse de plier lorsqu'on ne peut faire autrement, mais sagesse. Tout dépend de bien connoître les momens & les esprits, & de prévoir à coup sûr l'impression que feroit une résistance dans une telle rencontre.

L'amour propre fait souvent tort à la politique : on veut triompher d'un ennemi, lorsqu'on est poussé par le ressentiment; & l'on

s'engage dans une mauvaise affaire, sans en prévoir les suites.

On doit savoir secouer les passions, quand on veut mener les hommes, & n'opposer qu'une tête froide à ceux qui ont le plus de chaleur; ce qui nous fait dire communément : *che il mondo appartiene à li flegmatici.*

On déconcerte l'adversaire le plus impétueux, par une grande modération.

Nous aurions bien moins de querelles & bien moins de guerres dans l'univers, si l'on supputoit ce qu'il en coûte pour se battre, & seulement pour se brouiller. Il ne suffit pas d'avoir beaucoup de monde & d'argent à sa disposition; il faut encore savoir comment on les employera, & penser que les

hazards ne ſont pas toujours entre les mains des plus forts. Nous n'avons depuis long-temps à Rome qu'une politique de temporiſation, parce que nous ſommes très-foibles, & que le cours des événemens eſt la plus heureuſe reſſource pour tirer d'embarras ceux qui ne peuvent réſiſter. Mais néanmoins, comme c'eſt aujourd'hui un ſecret que perſonne n'ignore, & qu'on connoît toute nôtre pénétration, il n'y a pas de mal, & il eſt même à propos qu'un Pape de temps en temps, non pour des prétentions conteſtées, mais pour des choſes juſtes, ſache tenir ferme, ſans cela, on ſeroit ſûr d'opprimer les ſouverains Pontifes, toutes les fois qu'on les menaceroit.

Il y a des Nations qui ont mal-

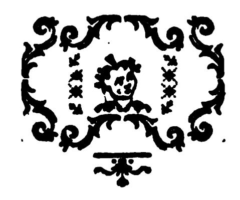
heureuſement beſoin de la guerre pour devenir opulentes ; d'autres pour qui elle eſt une ruine aſſurée. Et de tout cela je conclus qu'un Miniſtre qui profite habilement de ces choſes, eſt vraiment un tréſor, & que, lorſqu'un Souverain a eu le bonheur de le trouver, il doit, malgré toutes les cabales, le conſerver.

Je viens de bégayer ſur un ſujet que vous ſavez beaucoup mieux que moi ; mais une phraſe en amene une autre, & inſenſiblement on oſe parler de ce qu'on ignore.

C'eſt ainſi que ſe font les Lettres : on les commence ſans prévoir tout ce qu'on y dira. L'ame, quand elle vient à ſe replier ſur elle-même, s'étonne avec raiſon de ſa fécondité. C'eſt une vive

image de la production de l'Univers qui est sorti du néant ; car enfin notre pensée qui n'existoit pas, éclot tout-à-coup, & nous fait sentir que la Création, comme le prétendent certains Philosophes modernes, n'est réellement pas une chose impossible. Je vous laisse avec vous-même ; vous y êtes beaucoup mieux qu'avec moi. Adieu.

A Rome, ce 22 Août 1756.



LETTRE LXXXIX.

*Au Réverend Pere ***, nommé Confeſſeur du Duc de ***.*

QUELLE charge ! quel fardeau ! mon très-cher ami. Eſt-ce pour votre perte, eſt-ce pour votre ſalut que la Providence vous a pourvu d'un pareil emploi ? Cette idée doit vous faire trembler.

Vous me demandez ce qu'il faut faire pour le remplir ? Etre un Ange.

Tout eſt écueil, & tout eſt piege pour le Confeſſeur d'un Souverain, s'il n'a de la patience pour attendre les momens de Dieu, de la douceur pour compatir aux imperfections, de la fermeté pour

contenir les paſſions. Il doit être plus qu'aucun autre rempli des dons de l'Eſprit Saint, afin de répandre tantôt la crainte, tantôt l'eſpérance, & toujours la lumiere. Il lui faut un zele à toute épreuve, & un eſprit de juſtice qui lui faſſe balancer les intérêts du peuple & du Souverain dont il a la conduite.

Il doit d'abord s'appliquer à connoître ſi le Prince qu'il dirige, eſt inſtruit des devoirs de la Religion, & de ſes obligations envers ſes ſujets ; car hélas ! il n'eſt que trop ordinaire qu'un Prince ſorte des mains de ceux qui l'ont formé, ſans avoir d'autre ſcience que des connoiſſances entierement frivoles. Alors il doit obliger ſon Pénitent à s'inſtruire, & à puiſer dans les véritables

ritables ſources, non en ſe chargeant la mémoire de pluſieurs lectures, mais en étudiant par principes ce que la Religion & la Politique exigent d'un homme qui gouverne.

Il y a des ouvrages excellens ſur cette matiere, & vous ne devez pas l'ignorer. J'en connois un qui fut fait pour Victor-Amédée, & qui n'a d'autre défaut que d'être trop diffus, & trop exigeant.

Quand le Duc ſera ſolidement inſtruit, car il ne faut pas l'endormir avec des pratiques minutieuſes, vous lui recommanderez de chercher continuellement la vérité, & de l'aimer ſans réſerve: *la verità deve eſſere la boſſola di Sovrani.* C'eſt le moyen de faire tomber tous les délateurs & tous

les Courtiſans, eux qui ne ſe ſou-tiennent dans les Cours que par la fourberie & par l'adulation, & qui mille fois plus dangereux que tous les fléaux, perdent les Princes pour ce monde & pour l'autre.

Vous inſiſterez ſans relâche ſur l'indiſpenſable néceſſité de faire rendre à la Religion le reſpect qui lui eſt dû, non en inſpirant un eſ-prit de perſécution, mais en re-commandant un courage évangé-lique, qui épargne les perſonnes, & qui arrête les ſcandales. Vous répéterez ſouvent que la vie d'un Souverain, comme ſa couronne, ne tient à rien, s'il permet des plai-ſanteries ſur le culte qu'on rend à Dieu, & s'il n'arrête pas les pro-grès de l'irreligion.

Vous aurez ſoin par votre ſer-

meté, par vos repréſentations, par vos prieres, & même par vos larmes, que le Prince que vous avez à conduire, ſe diſtingue par de bonnes mœurs, & qu'il les faſſe fleurir dans ſes Etats, comme la tranquillité des citoyens, & le bonheur des familles, qui ſont le véritable germe de la population.

Vous lui repréſenterez ſouvent que ſes Sujets ſont ſes enfans; qu'il ſe doit à eux la nuit comme le jour, enfin à tout moment, pour les conſoler & pour les ſecourir; qu'il ne peut mettre des impôts qu'à proportion de leurs biens & de leur induſtrie, afin de ne pas les jetter dans l'indigence ou dans le déſeſpoir, & qu'il leur doit une prompte juſtice.

Si vous ne l'engagez pas à voir

tout par lui-même, vous ne remplirez votre ministere qu'à demi. On ne rend le peuple heureux, qu'en entrant dans les détails ; & il n'y a pas moyen de les connoître si l'on ne descend jusqu'à lui.

Que ce peuple, que les Grands méprisent (sans vouloir penser que dans un Etat tout est peuple, excepté le Souverain) vous soit toujours présent comme une portion sacrée dont le Prince doit sans cesse s'occuper ; portion qui fait l'appui du Trône, & qu'il faut ménager comme la prunelle de l'œil.

Faites sentir à votre illustre dirigé, que la vie d'un Souverain est une vie de travail ; que les récréations ne lui sont permises, comme à tous les hommes, qu'à titre de

délassement ; & apprenez-lui qu'il doit interrompre ses lectures chrétiennes , ses prieres mêmes, s'il s'agit de venir au secours de l'Etat.

Vous lui parlerez du compte terrible qu'il rendra à Dieu de son administration, & non de ce que l'Histoire dit des mauvais Princes après leur mort. Ce n'est pas un motif assez chrétien pour fixer sur cet objet les yeux d'un Prince religieux ; car l'Histoire n'est que le cri des hommes, & elle périra avec eux ; au lieu que Dieu, toujours vivant, toujours vengeur des crimes, est ce qui doit régler la conduite d'un Souverain. Il importe peu à la plupart des personnes, si l'on parle d'elles en bien ou en mal, après leur mort ; mais la vue d'un Juge in-

flexible, éternel, fait la plus terrible impreſſion ſur l'eſprit.

Vous ne donnerez point de ces pénitences vagues, qui ne conſiſtent que dans de ſimples prieres; mais vous appliquerez un remede propre à guérir les plaies qu'on vous montrera; & ſur-tout vous tâcherez de découvrir quel eſt le défaut dominant. Sans cela on confeſſeroit tout un ſiecle, qu'on ne connoîtroit point ſon pénitent. C'eſt toujours à la ſource du mal qu'il faut aller, ſi l'on veut en arrêter le cours.

Vous aurez grand ſoin de vous renfermer dans les bornes de votre miniſtere, & de ne vous mêler, je ne dis pas d'aucune intrigue, mais d'aucune affaire de Cour. C'eſt une choſe indigne de voir un

Religieux qui ne doit paroître que pour repréſenter Jeſus-Chriſt, déshonorer cette auguſte fonction par un ſordide intérêt & par une horrible ambition.

Tout votre deſir, toutes vos vues ne doivent avoir pour objet que le ſalut du Prince qui vous donne ſa confiance. Etonnez-le par une vertu à toute épreuve, & toujours également ſoutenue. Si un Confeſſeur ne ſe rend pas reſpectable, & ſur-tout dans une Cour, où l'on ne cherche que des prétextes pour n'être pas Chrétien, il autoriſe les vices, & il ſe met dans le cas d'être renvoyé.

Inculquez bien dans l'eſprit du Prince, qu'il répond devant Dieu de toutes les places qu'il donne, & de tout le mal qui s'y fait, s'il n'a

pas bien choisi ceux qui doivent les remplir. Représentez-lui surtout le danger de nommer aux dignités ecclésiastiques des ignorans ou des vicieux, & de nourrir leur mollesse & leur cupidité, en leur donnant plusieurs bénéfices. Persuadez-lui de chercher le mérite; & de récompenser ceux qui écrivent pour l'utilité publique & pour la Religion. Apprenez-lui à soutenir sa dignité, non par le faste, mais par une magnificence proportionnée à l'étendue de ses Etats, de ses forces, de ses revenus; & à descendre en même temps de son rang, pour s'humaniser avec son peuple, & pour s'appliquer à son bonheur.

Remettez-lui souvent ses devoirs devant les yeux, non d'un

ton févere, non avec importunité, mais avec cette charité qui eſt l'effuſion de l'Eſprit Saint, qui ne parle jamais qu'avec prudence; qui ſaiſit à propos les momens, & qui en profite. Quand un Prince eſt convaincu de la ſcience & de la piété d'un Confeſſeur, il l'écoute avec docilité, à moins qu'il n'ait le cœur corrompu.

Si l'on ne s'accuſe pas des fautes eſſentielles qui ſe commettent dans l'adminiſtration, vous en parlerez en général, & vous en viendrez inſenſiblement au point de faire avouer ce qu'il vous importe de connoître. Vous inſiſterez ſouvent ſur la néceſſité d'écouter tout le monde, & de faire rendre une prompte juſtice. Si vous ne vous ſentez pas diſpoſé à ſuivre ce plan,

retirez-vous ; car ce sont-là des préceptes, qu'on ne peut transgresser, sans se rendre très-coupable devant les hommes & devant Dieu.

La fonction d'un Directeur ordinaire n'attire pas l'attention du public ; mais tout le monde a les yeux ouverts sur la conduite que tient le Confesseur d'un Souverain. Aussi ne peut-il être trop exact dans le Tribunal de la Pénitence, pour qu'on ne voie pas approcher des Sacremens celui qui, par des actions scandaleuses, s'en rendroit indigne, au jugement du public. Il n'y a pas deux Evangiles, l'un pour les peuples, & l'autre pour les Souverains. Les uns comme les autres seront également jugés sur cette regle inaltérable, parce que

la loi du Seigneur demeure éternellement.

Les Princes ne ſont pas ſeulement les images de Dieu par leur pouvoir & par leur autorité qu'ils ne tiennent que de lui ſeul, mais ils le ſont encore, à raiſon des vertus qu'ils doivent avoir pour le repréſenter. Il faut qu'un peuple puiſſe dire de ſon Souverain : Il nous gouverne comme la Divinité même, avec ſageſſe, avec clémence, avec équité ; car les Souverains ſont comptables de leur conduite envers leurs ſujets, non pour leur dévoiler le ſecret de leur cabinet, mais pour ne rien faire qui puiſſe les méſédifier.

Prenez garde ſur-tout, ou par foibleſſe, ou par reſpect humain, d'altérer la vérité. On ne capitule

point avec la loi de Dieu ; elle a la même force dans tous les temps, & l'eſprit de l'Egliſe eſt toujours le même. Elle loue aujourd'hui le zele du grand Ambroiſe à l'égard de l'Empereur Théodoſe, comme elle le loua autrefois ; car elle ne varie ni ſur ſa morale ni ſur ſes dogmes.

Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous ſoutienne, & qu'il vous éclaire dans une carriere auſſi pénible, où vous ne devez pas être un homme ordinaire, mais un guide céleſte. Alors vous vivrez en Solitaire au milieu du grand monde; en Religieux dans un ſéjour où il y a ordinairement peu de religion; en Saint ſur un terrein qui dévoreroit les hommes de Dieu, ſi le Seigneur n'avoit par-tout ſes

élus. Je vous embrasse, & je suis, &c.

A Rome, ce 26 Avril 1755.

LETTRE XC.

Au Prélat CERATI.

MONSIGNOR,

Enfin le Chapitre des Dominicains auquel le Saint Pere a solemnellement présidé, vient de finir, & le R. P. Bouxadors, aussi distingué par son mérite que par sa naissance, a été élu Supérieur Général. Il gouvernera avec beaucoup de sagesse & d'honnêteté, en homme éclairé qui connoît les hommes, & qui sait qu'ils ne sont pas faits pour être impérieusement conduits.

Benoît XIV, qui a ouvert l[a]
séance par le discours le plus élo-
quent & le plus flatteur pour l'Or-
dre de S. Dominique, où il y eu
toujours de grandes lumieres & d
grandes vertus, desiroit pour Gé-
néral le R. P. Richini, le Reli-
gieux le plus modeste & le plu
savant; mais malgré sa présenc
& tous ses desirs, il n'a pu réussi

Le Pape a bien pris la chose; e
comme il s'en alloit tout en rian
il a dit que Ste Therese ayai
demandé à notre Seigneur, pou
quoi un Carme, qu'il lui avo
revélé devoir être Général, r
l'étoit pas, il lui avoit répon
du: *Je le voulois bien; mais l*
Moines ne l'ont pas voulu. Il n'e
donc pas étonnant, a ajouté
Saint Pere, si la volonté de s
Vicaire n'a pas eu son effet.

Tout le monde sait qu'on ne résiste que trop souvent au Saint-Esprit, & que l'homme empêche tous les jours l'opération de Dieu par sa mauvaise volonté.

Le P. Brémond est peu regretté, quoiqu'il fût très-affable & très-vertueux. On lui reproche dans son Ordre, d'avoir eu une condescendance aveugle pour un Frere qui le menoit, & dont je me défiai toujours, parce qu'il me paroissoit patelin. Il est rare que les hommes de ce caractere ne soient pas faux. Le langage doucereux est rarement celui de la sincérité.

Je plains le pauvre P. Brémond, sans oser le blâmer. Car quel est l'homme en place qu'on n'ait pas trompé ?

On est assez communément in-

juste à l'égard des grands, & surtout lorsqu'on n'est pas grand soi-même. On ne fait pas attention qu'ils ont des affaires & des embarras qui les excusent en partie, quand ils ne voient pas tout par eux-mêmes. Heureux celui qui n'apperçoit les grandeurs que dans le lointain, comme une montagne qu'on ne voudroit pas gravir!

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 26 Avril 1755.



LETTRE XCI.

A un Milord.

JE ne conçois pas, Milord, qu'instruit, comme vous l'êtes, des imperfections de l'humanité, de la variété des opinions, de la bizarrerie des goûts, de la force de la coutume, vous soyez aussi étonné de la forme de notre Gouvernement. Je ne prétends pas le justifier, d'autant plus qu'il ne favorise, ni le commerce, ni l'agriculture, ni la population, c'est-à-dire ce qui fait précisément l'essence de la félicité publique : mais pensez-vous qu'il n'y a pas des inconvéniens dans les autres pays ?

Nous sommes sous un Gou-

vernement apathique, il eſt vrai, qui n'excite ni l'émulation, ni l'induſtrie; mais je vous vois, vous Mr. l'Anglois, ſous le joug d'un Peuple qui vous entraîne comme il veut, & qui, par ſon impétuoſité qu'on ne peut contenir, eſt exactement Souverain; & je vois les autres Peuples, tels que les Polonois ſous l'anarchie, tels que les Ruſſes ſous le deſpotiſme; ſans parler des Turcs, qui n'oſent rien dire, dans la crainte d'un Sultan, qui peut tout ce qu'il veut.

On s'imagine communément, & je ne ſais pourquoi, que le Gouvernement eccléſiaſtique eſt un ſceptre de fer; & quiconque a lu l'Hiſtoire, ne peut ignorer que la Religion chrétienne a préciſément aboli l'eſclavage; que dans les

pays où il regne malheureusement encore, comme dans la Pologne, dans la Hongrie, les Paysans qui sont sous la domination des Evêques, ne sont point serfs ; & qu'enfin il n'y a rien de plus doux que l'empire des Papes. Outre qu'ils n'ont presque jamais la guerre, étant nécessairement Princes de la paix, ils ne vexent personne, ni pour les impôts, ni pour la maniere de penser.

Ce sont les Inquisitions qui ont fait donner aux Prêtres le surnom de persécuteurs. Mais outre que les Monarques qui les autoriserent furent encore plus coupables que ceux qui en furent les instigateurs ; on ne vit jamais Rome se livrer au barbare plaisir de faire brûler des Citoyens ; parce qu'ils n'avoient

pas la foi, ou parce qu'ils s'échappoient en mauvais propos. Jesus-Christ expirant sur la Croix, loin d'exterminer ceux qui blasphement contre lui, sollicite leur pardon auprès de son pere : *Pater, ignosce illis.*

Ce qu'il y a de sûr, c'est que si les Ministres de Dieu ont quelquefois respiré le carnage & le sang, ils ne l'ont fait que par un abus énorme de la Religion qui, toute charité, ne prêche que la mansuétude & la paix.

J'ai beau parcourir tous les pays du monde ; je vois qu'au milieu de notre indigence & de notre apathie, nous sommes encore ceux qui vivons le plus heureusement. Cela vient, il est vrai, de la bonté du sol & du climat qui

nous fourniſſent abondamment les choſes néceſſaires à la vie.

Si notre Gouvernement avoit plus d'activité, il y auroit ſûrement plus de reſſort & de circulation dans l'Etat Eccléſiaſtique. Mais qui nous a dit que le Gouvernement pour lors ne deviendroit pas deſpotique ? La nonchalance des Papes, ordinairement trop vieux pour entreprendre & pour agir, fait tout-à-la-fois, & notre malheur & notre félicité.

Ils laiſſent les campagnes produire d'elles-mêmes, ſans s'occuper ni de leur culture, ni de leur amélioration; mais ils n'écraſent perſonne ſous le poids des impôts; & chacun eſt ſûr de reſter en paix chez ſoi-même, ſans éprouver la moindre vexation.

Les pays riches ſont taxés à proportion de leurs richeſſes ; & je ne ſais, en vérité, lequel vaut mieux d'habiter un pays floriſſant, à raiſon de ſon induſtrie, & d'avoir des droits exorbitans à payer, qui laiſſent tout au plus le moyen de ſubſiſter ; ou de vivre dans un lieu ſans circulation, mais dans une heureuſe aiſance. Il me ſemble que chaque individu ſéparément, aime moins gagner & ne rien payer, que de gagner beaucoup, & de donner preſque tout. Je préfere de n'avoir que vingt-cinq ſequins à moi, au bonheur d'en poſſéder cent, ſur leſquels il m'en faudra donner quatre-vingt-dix.

On eſt ſouvent entraîné par un avantage ſpécieux, dans ce qu'on débite ſur les Gouvernemens. La

monde entier exige sans
on travaille, qu'on se
qu'on se donne la main
êmité de la terre à l'au-
ntretenir des correspon-
pour maintenir un juste
ou du moins une heu-
nonie; mais cela n'em-
qu'il ne puisse y avoir
coin de l'Univers qui,
re part à toutes les en-
& à toutes les révolu-
puisse être heureux; &
nes ce petit retranche-
ı la discorde ne vient
: siffler ses serpens, & où
ie n'exerce point ses

t des hommes est re-
ar la raison qu'il s'agite
: il aime à voir des pays

toujours en mouvement. Des Conquérans qui ravagent les Royaumes, qui ſaccagent, qui tuent, qui envahiſſent, lui plaiſent beaucoup plus que des êtres qui, fixés au même endroit, menent une vie toujours uniforme, & ne ſe donnent point en ſpectacle par des révolutions.

Cependant la vie célébrée par les Philoſophes & par les Poëtes, n'eſt point la vie tumultueuſe. Ils banniſſent du cœur de l'homme, pour le rendre heureux, la cupidité, ainſi que l'ambition; & en cela, ils s'accordent avec les vrais Chrétiens, qui ne prêchent que le déſintéreſſement & l'humilité.

Je vous aſſure que j'ai ſouvent apprécié tous les Gouvernemens, & que je ſerois très-embarraſſé pour

vous

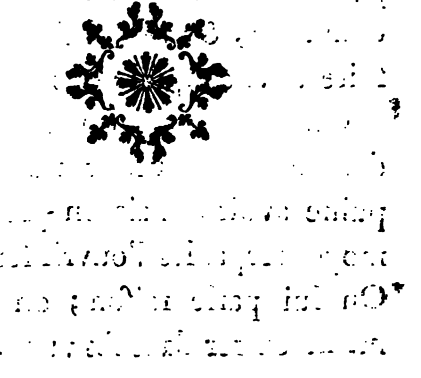
vous dire quel eſt le meilleur. Il n'y en a point qui n'ait des inconvéniens ; & cela doit d'autant moins ſurprendre, que l'Univers lui-même, quoique gouverné par une ſageſſe infinie, eſt ſujet aux plus étranges révolutions. Tantôt on y eſt écraſé par des tonnerres, tantôt affligé par des calamités, & preſque toujours vexé, ou par le choc des élémens, ou par l'importunité des inſectes. Il n'y a que la céleſte patrie, où tout ſera parfait, & où l'on ne trouvera ni maux, ni dangers.

Un peu moins d'enthouſiaſme pour votre pays, Monſieur, vous feroit convenir qu'il y a des abus comme ailleurs. Mais comment exiger d'un Anglois qu'il ne ſoit pas enthouſiaſte de ſa patrie! Vous

me direz qu'on respecte chez vous singulierement la propriété des citoyens, & leur liberté; & je vous répondrai que ces deux prérogatives qui constituent essentiellement le bonheur, & auxquelles on ne devroit jamais toucher, sont intactes sous la domination des Papes. On y laisse chacun jouir en paix de tout son bien, aller & venir comme bon lui semble, sans jamais l'inquiéter. Les coups d'autorité sont inconnus dans l'Etat Ecclésiastique; & l'on peut dire que les Supérieurs y ont beaucoup plus l'air de prier que de commander. Ne me croyez pas, d'après ces observations, l'apologiste d'un Gouvernement qui a autant de défectuosités que le nôtre; je les connois aussi-bien que vous: mais

penſez qu'il n'y a point d'adminiſtration dans le monde entier dont on ne puiſſe dire & du bien & du mal. Que le Républicain aime les Républiques, que le ſujet d'un Monarque aime les Monarchies; & par-là, tout eſt à ſa place. Pour moi, je me mets à la mienne, quand je vous aſſure du reſpect, &c.

A Rome, ce 27 Septembre 1756.



LETTRE XCII.

A un Médecin.

JE ſuis déſolé, mon cher ami, de ce que vos affaires domeſtiques ſont toujours en mauvais état, & de ce que votre femme, par une dépenſe exceſſive, travaille continuellement à les empirer. Il n'y a que la patience & la douceur qui pourront la toucher. Gagnez ſa confiance, & vous obtiendrez enſuite tout ce qu'il vous plaira.

On ne doit jamais moleſter une épouſe, quelques torts qu'elle puiſſe avoir; mais on prend des moyens capables d'ouvrir ſes yeux. On lui parle raiſon; on paroît même entrer dans ſes vues, pour

n'avoir pas l'air de la contredire ; & insensiblement par d'honnêtes représentations, par de bons procédés, par des raisonnemens sensibles, par des effusions de cœur, on fait goûter la morale qu'on prêche : mais il ne faut prendre ni l'air pédantesque, ni le ton moraliseur.

Sur-tout ne vous plaignez jamais de votre femme devant vos enfans & devant vos domestiques. Ils prendroient la manie de ne plus la respecter, & peut-être même de la mépriser.

Les femmes méritent des égards, d'autant plus que c'est presque toujours l'humeur des maris, ou des chagrins domestiques qui les rendent acariâtres, lorsqu'elles le sont. Leur complexion foible exige des ménagemens,

ainſi que leur poſition, qui ne leur permet pas de ſe diſſiper auſſi facilement que nous, dont les affaires, les études, les emplois partagent la vie. Tandis que l'époux ſort pour ſes intérêts ou pour ſes plaiſirs, la femme reſte concentrée dans ſa maiſon, néceſſairement occupée de détails minutieux, & conſéquemment faſtidieux. Les femmes qui aiment à lire ont une reſſource; mais on ne peut pas toujours s'appliquer: d'ailleurs, *donna che troppo legge donna ordinariamente ſuperba.*

Je vous conſeillerois de recommander aux créanciers de venir ſouvent perſécuter Madame, quand elle leur doit. Elle ſe laſſera bientôt de ces viſites; & vous en prendrez occaſion de lui expoſer que le

plus grand malheur eſt de devoir, quand on ne peut payer. Vous l'intéreſſerez en lui parlant de ſes enfans qui ont beſoin que vous leur amaſſiez du bien. Elle les aime tendrement; & ce motif ſera la meilleure leçon qu'on puiſſe lui donner.

J'ai autrefois connu à Peſaro un ancien Officier qui avoit beaucoup à ſouffrir des emportemens de ſon épouſe. Lorſqu'elle entroit en fureur, il reſtoit immobile, ne parloit point; & cette ſilencieuſe attitude calmoit bientôt ſa colere. On déſarme le courroux par la douceur.

Que je me ſais bon gré, mon cher Docteur, d'avoir épouſé ma cellule! C'eſt une bonne compagne qui ne me dit mot, qui ne met

point ma patience à bout, & que je trouve toujours la même, à quelque heure que je rentre; toujours tranquille, toujours prête à me recevoir. Les peines des Religieux sont des riens, comparées à celles des gens du monde: mais il faut que chacun prenne son mal en patience, & fasse réflexion que cette vie n'est pas éternelle. S. Jérôme disoit qu'il ne conseilloit le mariage qu'à ceux qui avoient peur pendant la nuit, afin d'avoir une compagne qui pût les rassurer, & que, comme il n'étoit pas timide, il n'avoit jamais voulu se marier. Je suis charmé de ce que votre ainé a une sagacité peu commune. Il faut tourmenter l'esprit de votre cadet, puisqu'il est plus enveloppé, afin qu'il se produise. Le talent d'un

d'un pere eſt de ſavoir ſe multiplier, & de paroître à ſes enfans ſous diverſes formes ; à l'un comme un maître, à l'autre comme un ami.

La confiance qu'ont en vous les premiers de la ville, leur fait honneur. Ils auront reconnu par des fréquentes guériſons, que les reproches faits aux Médecins ne ſont pas toujours fondés : la mode eſt de s'égayer à leurs dépens; & pour moi, je ſuis très-convaincu qu'il y a plus de ſavoir parmi eux, que dans preſque tous les Corps ; & que leur ſcience n'eſt pas ſi conjecturale qu'on le penſe communément : mais l'homme ingénieux à ſe faire illuſion, dit que c'eſt toujours le Médecin qui tue ; & jamais la mort. D'ailleurs quel eſt

le Savant qui ne ſe trompe pas? Nous ne voyons dans les livres, tant de ſophiſmes & tant de paradoxes, que parce qu'on n'eſt pas infaillible, quoiqu'on ſache beaucoup.

Ce que je vous dis, mon cher Docteur, eſt d'autant plus généreux de ma part, que je jouis de la plus forte ſanté, & que je n'ai beſoin d'aucun Médecin. Je prends chaque matin mon chocolat; je mene une vie très-frugale : je fais beaucoup uſage du tabac, je me promene fréquemment; & avec ce régime on vit un ſiecle: mais ce n'eſt pas ce que j'ambitionne.

Aimez-moi toujours comme votre meilleur ami, comme celui de votre famille, & comme la perſonne qui deſire le plus ſincerement de vous ſavoir heureux.

Mes complimens à votre chere épouse, que je voudrois voir pour ses dépenses aussi raisonnable que vous ; mais cela viendra. Le bonheur de cette vie consiste à toujours espérer.

A Rome, ce 30 Septembre 1756.

LETTRE XCIII.

Au même.

Vous verrez, mon ami, par ce Mémoire de vos deux Collegues, qui se déchirent à belles dents, & que je joins à cette Lettre, que l'étude ne nous exempte pas des foiblesses attachées à l'humanité.

Cependant les Savans devroient donner l'exemple de la modération, & laisser les querelles & les jalousies au bas peuple, comme

du côté des Sciences. Ils craignen d'engager leur liberté, & d contraindre trop leur gaïeté, e se livrant à des recherches & à d calculs. Un Savant est presqu toujours l'homme de la postérité & le Littérateur est celui de so siecle; & comme on se dépêch d'avoir de la réputation, parc que l'amour-propre veut jouir su le champ, on préfere à une gloir durable, un éclat éphémere.

Je suis ravi de ce que vot épouse a été sensible à vos remon trances: elle finira peut-être pa devenir avare; mais prenez- garde, car elle vous feroit mou rir de faim; & un Médecin n doit connoître la diete que pou ceux qu'il traite

Je n'ai guere le temps de li

l'ouvrage que vous m'indiquez: cependant vous me parlez si magnifiquement de sa latinité, que je tâcherai de le parcourir. Il y a des livres que j'effleure dans un clin d'œil; d'autres que je pénetre de maniere à ne rien échapper; cela dépend des sujets qu'ils traitent, & de la façon dont ils les exposent.

J'aime un ouvrage, dont les chapitres, comme autant d'avenues, me conduisent agréablement à quelque perspective intéressante. Quand je vois des routes mal alignées, un terrein embarrassé, je me rebute dès le commencement; & je ne vais pas plus loin, à moins que l'importance des choses ne me fasse oublier la maniere dont elles sont présentées.

Je vous quitte pour aller voir un Milord qui pense fortement & qui s'exprime de même : il ne peut comprendre que Rome puisse canoniser des hommes qui ont saintement vécu ; comme si l'on ne jugeoit pas des personnes par leur vie, & comme si Dieu n'avoit pas promis le Royaume des Cieux, à ceux qui accompliront fidelement sa Loi.

Je crois cependant que l'excellent Ouvrage du Saint Pere *de la Canonisation des Saints*, * lui dessillera les yeux : il goûte infiniment ce Pontife, & il a une haute idée de ses Ecrits. Adieu.

(*) M. l'Abbé *Baudeau*, connu par différens Ouvrages utiles, nous a donné un excellent Abrégé de ce savant Traité. *Cette Analyse de l'Ouvrage du Pape* Benoît XIV, *sur les Béatifications & Canonisations, approuvée par lui-même*, &c. *vol. in* 12 se trouve à Paris chez *Lottin le jeune*, Libraire, rue S. Jacques.

LETTRE XCIV.

A M. l'Abbé LAMI.

JE ſouhaite, mon cher Abbé, pour l'honneur de votre pays & pour l'Italie, que l'Hiſtoire de la Toſcane qu'on ſe diſpoſe à nous donner, réponde parfaitement à ſon titre.

Quelle belle matiere à traiter; ſi l'Ecrivain, auſſi judicieux que délicat, fait ſortir les Arts de ce pays, après avoir été enfouis pendant pluſieurs ſiecles; & s'il peint vigoureuſement les Médicis, à qui nous devons cet ineſtimable avantage!

L'hiſtoire rapproche tous les ſiecles & tous les hommes dans un

point de vue, pour en faire une perſpective qui fixe agréablement les yeux. Elle donne de la couleur aux penſées, de l'ame aux actions, de la vie aux morts; & elle les fait apparoître ſur la ſcene du monde, comme s'ils étoient encore vivans, avec cette différence que ce n'eſt plus pour les flatter, mais pour les juger.

On écrivoit mal l'hiſtoire autrefois, & nos Auteurs Italiens ne l'écrivent pas encore trop bien aujourd'hui. On n'entaſſe que des époques & des dates, ſans faire connoître le génie de chaque Nation & de chaque Héros.

La plupart des hommes ne conſiderent l'Hiſtoire que comme une belle tapiſſerie de Flandres, à laquelle ils donnent un coup d'œil.

Ils se contentent de voir des personnages éclatans par la vivacité des couleurs; sans penser à la tête qui en ébaucha le dessein, non plus qu'à la main qui l'exécuta. Et voilà comme on croit tout voir, & qu'on ne voit rien.

Je défie qu'on puisse profiter de l'Histoire, quand on ne s'attache qu'à voir passer en revue des Princes, des batailles, des forfaits; mais je ne connois pas un meilleur livre pour instruire; quand on considere la marche des événemens, & qu'on observe comment ils furent amenés; quand on analyse les talens & les intentions de ceux qui faisoient tout mouvoir; quand on se transporte dans les siecles & dans les régions où les choses mémorables se sont passées.

La lecture de l'Hiſtoire eſt un ſujet inépuiſable de réflexions. Il faut peſer ſur chaque fait, non en homme minutieux qui doute de tout, mais en critique qui ne veut pas être trompé. Il eſt rare que les jeunes gens profitent de l'Hiſtoire, attendu qu'on ne leur en parle jamais ſinon comme d'une lecture uniquement faite pour la mémoire; au lieu qu'il faudroit leur dire que c'eſt l'ame & non les yeux qui doivent lire tous les ouvrages hiſtoriques.

Alors on découvre des hommes qu'on encenſoit, & qui déshonoroient l'humanité; des hommes qu'on perſécuta, & qui furent la gloire de leur Nation & de leur ſiecle. Alors on connoît les reſſources de l'émulation, les dan-

gers de l'ambition ; alors on voit l'intérêt comme le mobile universel des Villes, des Cours, des Familles.

Les Historiens ne font que rarement des réflexions, pour laisser à leurs lecteurs le loisir de penser, & d'analyser ceux dont on parle, afin de les juger.

Il y a dans toutes les Histoires du monde, des personnes qu'on apperçoit à peine, & qui sous la toile, mettent tout en jeu. Celui qui lit bien, les saisit & leur fait honneur, de ce que la flatterie n'attribue que trop souvent à un homme en place. Presque tous les Princes, presque tous leurs Ministres ont un génie caché qui les fait agir, & qu'on ne découvre qu'en décomposant leurs personnes.

Aussi peut-on dire que les plus grands événemens qui étonnent le monde, ont eu pour auteurs des hommes subalternes, & même très-obscurs du côté du rang & de l'extraction. Bien des femmes qui ne paroissent à l'extérieur, que parce qu'elles sont les épouses d'un tel Prince, ou de tel Ambassadeur, & qu'on ne cite même pas dans les Histoires, furent souvent la cause des plus beaux exploits. Leur conseil prévalut: on le suivit; & les maris eurent tout l'honneur d'une entreprise, qu'ils ne devoient qu'à la sagacité de leurs épouses.

La Toscane fournit mille traits éclatans qu'une main habile peut nuancer de la maniere la plus vive & la plus tranchante. L'endroit où

fera voir des Princes aussi resés, & aussi peu puissans que Médicis, ressuscitant les Arts, ranimant dans toute l'Europe, sera pas celui qui fera le moins sir. Quand je me représente e époque, il me semble voir iouveau monde sortir du néant, nouveau soleil venir éclairer Nations. Que cet ouvrage, n cher Abbé, n'est-il entre mains! vous lui donneriez ite la vie dont il est susceptible. ieu. On vient m'assiéger; & ie veux pas me laisser bloquer, utant mieux que ce sont des ites de bienséance, & qu'il faut oir être décent.

A Rome, ce 8 Novembre 1756.

LETTRE XCV.

Au Comte de * * *.

JE ne puis vous rendre toute ma joie, mon cher Comte, quand je pense que vous marchez maintenant d'un pas ferme dans le chemin de la vertu, & que vous êtes assez maître de vous-même pour tenir dans l'ordre vos sens, vos passions & votre cœur.

Oui, nous ferons ensemble le petit voyage que nous avons projetté. Votre société fait mes délices, depuis que vous êtes un homme nouveau.

Je vous présenterai volontiers au Saint Pere, quand vous viendrez ici; & je vous proteste qu'il sera charmé

armé de vous voir, sur-tout,
sfqu'il apprendra que vous aimez
gulierement les bons livres.
ous le trouverez aussi gai que s'il
avoit que vingt-cinq ans.

La gaieté est le baume de la vie ;
ce qui me fait croire que votre
té se soutiendra, c'est que vous
s toujours d'une humeur en-
iée. On se lasse insensiblement
la vertu, lorsqu'on se lasse de
-même. Alors tout devient à
arge ; & l'on finit par donner
is la plus triste misanthropie,
dans la plus grande dissipation.
pprouve beaucoup les exercices
corps auxquels vous vous li-
ez. Ils allegent l'esprit, & le
ident propre à tout : j'en fais
ige, autant que l'état lugubre
in Religieux me le permet.

Quand vous viendrez me
je vous dirai tout ce que l'irré
ciliable Marquise allegue pc
justifier de ce qu'elle ne vous
pas. Je pensai toujours que s
guliere dévotion ne lui per
troit pas de faire une si bonn
tion. Elle veut soutenir sa dé
che par vanité. Vous ne pe
vous imaginer tout ce qu'
coûte à certaines dévotes,
avouer qu'elles ont tort.

Quant à vous, restez-en là.
lui avez écrit, vous lui avez p
& certainement c'est bien a
d'autant plus que S. Paul nou
qu'il faut avoir la paix avec to
monde, si faire se peut, *si*
potest. Il savoit qu'il y a
personnes insociables, avec
est impossible de vivre cord

t. Je vous embrasse de toute
ı ame, &c.

ETTRE XCVI.

R. P. LUCIARDI, *Barnabite.*

R. P.

'otre décision est conforme à
e des Conciles ; & je serois bien
ıné que cela fût autrement,
noissant depuis long-temps l'é-
lue de vos lumieres, & la jus-
e de vos réponses.

Outre les excellens livres dont
s faites régulierement votre
ıpagnie, vous avez toujours
e du Révérend Pere Gerdil,
t le savoir, autant que la mo-
ie, méritent les plus grands
;es.

Ménagez votre santé pou
bien de la Religion, & pour
propres intérêts.

La ville (de Turin) que v
habitez, connoît sûrement to
prix de vous posséder; car c
un lieu où le mérite est estimé
chéri.

Je me ferois scrupule de v
arracher plus long-temps à
lectures & à vos exercices
piété. Ainsi je finis sans cérém
nie, en vous assurant qu'on
peut être plus cordialement, &

A Rome, ce 3 Décembre 175



LETTRE XCVII.

A un Directeur de Religieuses.

JE ne vous féliciterai point sur votre emploi ; mais je vous engagerai à vous en acquitter avec toute la prudence & toute la charité possibles.

Si vous m'en croyez ; premierement vous n'irez que très-rarement au parloir : c'est le lieu des paroles inutiles, des fines médisances, des rapports, & une occasion sûre d'exciter des jalousies ; car si vous voyez plus souvent celle-ci que celle-là, on viendra secretement vous écouter par un esprit de curiosité ; & vous ferez naître des cabales, des partis ; &

le moindre mot que vous aurez dit, aura mille commentaires.

Secondement, vous ne guérirez les vains ſcrupules dont on vous entretiendra fréquemment, qu'en ſachant les mépriſer, & qu'en les écoutant tout au plus deux fois.

Troiſiemement, vous accoutumerez les Religieuſes à ne jamais vous parler au confeſſional que de ce qui les regarde. Sans cela, elles vous feront la confeſſion de leurs voiſines; & en n'en confeſſant qu'une ſeule, vous apprendriez inſenſiblement toutes les fautes de la Communauté.

Quatriemement, vous travaillerez ſans relâche à maintenir la paix dans tous les cœurs, répétant ſans ceſſe que Jeſus-Chriſt ne ſe trouve qu'au ſein de la paix.

Vous ferez ſouvent réflexion que s'il y a une concupiſcence des yeux chez tous les hommes, comme nous l'apprend S. Jean, il y en a une de langue & d'oreille pour bien des Religieuſes : aurez-vous l'art de la guérir ? Ce n'eſt pas qu'il ſoit à propos de preſcrire un ſilence qui étoufferoit ; mais il eſt du moins néceſſaire d'interdire ces entretiens malins, où l'on s'amuſe aux dépens du prochain.

Ayez égard à la foibleſſe d'un ſexe qui exige de la condeſcendance dans la maniere de le gouverner. Il faut de l'indulgence pour de pauvres recluſes, chez qui l'imagination travaille, afin de ne pas aggraver leur joug déja aſſez peſant par le poids d'une éternelle ſolitude.

Notre Saint Pere a connu leurs besoins, en leur permettant de sortir une fois dans l'année pour se visiter mutuellement. Tout ce qui se fait par un principe de charité, mérite d'être loué.

Il y aura des occasions où il faudra vous armer de fermeté : sans cela, vous ne serez pas Directeur, mais dirigé. C'est une friandise pour bien des Religieuses de mener celui qui a soin de leur conscience. Elles font cela tout pieusement, sans paroître y toucher.

Si vous négligez ces avis, vous vous en repentirez ; &, si vous faites encore mieux, vous ne paroîtrez qu'au confessional, en Chaire & à l'Autel. Vous en serez bien plus respecté. Il y a peu de Directeurs qui ne perdent beau-

coup,

coup, en se faisant trop connoître. C'est une grande science que celle de ne se communiquer qu'à propos. Ne me demandez rien de plus; car sur cet article, voilà tout ce que je sais. Adieu.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 19 Décembre 1756.

LETTRE XCVIII.

A M. le Comte GENORI.

M. LE COMTE,

Mes livres, mes exercices claustraux, mon emploi, tout s'oppose au plaisir que j'aurois de vous aller voir. Que feriez-vous outre cela d'un Religieux dont le temps continuellement coupé par la lecture & par la priere, inter-

romproit nos promenades & nos entretiens ?

Je ſuis tellement accoutumé à mes heures de ſolitude & de travail, que je croirois ne plus exiſter, ſi cela m'étoit enlevé.

C'eſt-là toute la richeſſe d'un Religieux ; ſavoir être ſeul, ſavoir prier, ſavoir étudier. Il ne me reſte que ce bien-être, & je le préfere à tous les plaiſirs du monde. La converſation de quelques ſavans ou de quelques amis m'eſt infiniment précieuſe, pourvu toutefois qu'elle ne prenne rien ſur la diſtribution de mon temps. Je n'ai jamais prétendu me rendre eſclave de la minute aux heures dont je puis diſpoſer, parce que je déteſte tout ce qui eſt minutieux : mais j'aime l'ordre ; & je ne vois que cet

amour qui puiſſe entretenir l'harmonie de l'ame & des ſens.

Où il n'y a point d'ordre, il n'y a point de paix. La tranquillité eſt fille de la regle ; & c'eſt par la regle que l'homme ſe renferme dans la ſphere de ſes devoirs. Toutes les créatures inanimées nous prêchent l'exactitude : les aſtres font périodiquement leur cours, & les plantes ne ſe raniment qu'au moment qui leur eſt marqué. On ſait l'inſtant où le jour doit paroître, & il n'y manque pas ; on connoît le moment de la nuit, & alors les ténebres couvrent la terre.

Le vrai Philoſophe ne renverſe point l'ordre des temps, à moins qu'il n'y ſoit forcé par des occupations ou par des uſages qu'il ne peut changer.

Pour revenir à l'Hiſtoire naturelle dont vous me parlez, Monſieur le Comte, il eſt certain que nous l'avons moins étudiée que l'Antiquité, quoiqu'il y ait beaucoup plus à gagner à l'une qu'à l'autre. Cependant l'Italie offre à chaque pas de quoi exercer toute la curioſité des Naturaliſtes, & de quoi la contenter. On y remarque des phénomenes qu'on ne voit point ailleurs, & que des peuples qu'on dit moins ſuperſtitieux que les Italiens, prendroient à coup ſûr pour des miracles.

Un Abbé François qui eſt depuis quelque temps ici, & que j'ai connu chez M. le Cardinal Paſſionei, étoit dans le plus grand étonnement, à l'occaſion des merveilles que la nature offroit ici à ſes re-

gards. Je me ſouviendrai toujours d'avoir fait une promenade avec lui du côté de la ville *Mattei*, & qui, quoique très-courte, dura près de cinq heures, parce qu'il s'arrêtoit à chaque pas. Il a des connoiſſances, & un tel goût pour l'Hiſtoire naturelle, qu'il ſe colle ſur un inſecte ou ſur un caillou, ſans pouvoir s'en arracher. J'avois peur qu'il ne ſe pétrifiât lui-même à force de regarder des pierres; & il faut avouer que j'y aurois beaucoup perdu, car il a une converſation auſſi intéreſſante qu'enjouée. C'eſt le même qui a écrit contre les ſyſtêmes de M. de Buffon. Eh! combien ne ſe ſeroit-il pas arrêté davantage, s'il eût eu le bonheur de ſe trouver avec vous?

J'ai l'honneur d'être, Monſieur

le Comte, avec la plus vive reconnoissance & le plus respectueux attachement, votre très-humble, &c.

LETTRE XCIX

*A M. C***, Avocat.*

OH! des complimens. Si vous saviez comme je les aime, vous ne m'en feriez sûrement pas.

Ce qu'on débite sur le compte du personnage en question, n'est fondé que sur l'envie & sur la malignité. Quel est l'homme en place, quel est l'homme qui écrit, qui n'ait des ennemis? Les libelles comme les satyres ne font impression que sur des têtes foibles, ou mal organisées; & ce que vous

observerez, c'est que les personnes les plus tarées & les plus mal notées, sont toujours celles qui croient le plus facilement les calomnies, & qui paroissent avoir le plus de répugnance à voir ceux qu'on a outragés.

Mais la prévention est tellement en usage, que, selon la remarque du Saint Pere, il faut mille recommandations pour déterminer un homme en place en faveur de quelqu'un; & qu'il ne faut qu'un seul mot pour le faire changer, & pour l'irriter. C'est la plus grande preuve de la dépravation du cœur humain.

On seroit obligé de ne voir personne, si l'on fermoit sa porte à tous ceux dont on dit du mal. Les jugemens téméraires sont la chose

LETTRE C.

*A M. l'Abbé L***.*

PUISQUE vous me consultez, Monsieur, sur le discours que j'entendis dernierement, je vous dirai avec ma franchise ordinaire, que j'y ai trouvé d'excellentes choses, mais que je n'y aime point cette afféterie qui l'énerve. Il sembleroit que c'est un ouvrage travaillé à une toilette où on l'a fardé. Laissez dorénavant parler votre ame, quand vous monterez en chaire, & vous parlerez bien. L'esprit ne doit être que la bordure du tableau, & vous en avez fait le fonds de votre discours.

Pour qu'un Orateur soit bon, il

it qu'il tienne le milieu entre les
iliens & les François, c'est-à-
re, entre ce qui est gigantesque
ginguet.

Ne vous laissez pas gâter par
sprit du siecle. Vous ne pourrez
is vous débarrasser de cette élo-
ence guindée qui met à la tor-
re les pensées & les mots. Il est
portant pour un jeune homme
i a du talent, de recevoir de pa-
ils avis, & sur-tout qu'il y dé-
re; c'est ce dont votre modestie
répond. Je suis, Monsieur, avec
ut le desir possible de vous voir
parfait Orateur, votre très-
umble, &c.

A Rome, ce 10 du courant.



LETTRE CI.

Au Prince SAN SEVERO.

EXCELLENCE,

Je ſuis toujours dans l'admiration de vos nouvelles découvertes. Vous faites ſortir un ſecond Univers du premier par tout ce que vous créez. Cela déſeſpere nos Antiquaires, qui ſe perſuadent qu'il n'y a rien d'intéreſſant & de beau, que ce qui eſt très-vieux.

Il eſt bon ſans doute d'eſtimer l'Antiquité; mais je penſe qu'il ne faut pas s'en rendre l'eſclave, de maniere à exalter outre meſure une choſe vile en ſoi-même, uniquement parce qu'elle a été tirée des jardins d'Adrien.

Les Anciens avoient, comme ›us, pour leur uſage des choſes :trêmement communes ; &, ſi ı les exalte à raiſon de leur vé- ſté, la terre en cette qualité mé- :e nos premiers hommages : car rement on ne lui conteſtera pas ›n ancienneté.

Je ne puis ſouffrir les enthou- ıſtes, non plus que les perſonnes ıtierement froides. Il n'appar- :nt qu'à ceux qui tiennent le mi- :u entre ces deux extrêmes, de en voir & de bien juger. L'indif- rence des gens froids leur ôte le ɔût & la curioſité ; & il faut l'un : l'autre pour examiner & pour ɽononcer.

L'imagination eſt encore plus angereuſe que l'indifférence, uand elle n'eſt point réglée. Elle

cauſe des éblouiſſemens qui
vrent la vue, & qui obſcurci
la raiſon. La Philoſophie mé
ſur laquelle cette folâtre ne d
jamais avoir d'empire, ſe re
tous les jours de ſa trop funeſt
preſſion. Les ſophiſmes, le
radoxes, les raiſonnemens
tieux qui ſont à la ſuite de
nos Philoſophes modernes,
d'autre origine que l'imagina
Elle ſe monte ſelon les capri
& elle n'a plus d'égards ni
l'expérience ni pour la vérité

Votre Excellence doit co
tre ces Ecrits, ayant des
ſions fréquentes de lire les pro
tions du temps. L'Angleterre
à raiſon de ſon phlegme, ſer
roit devoir moins imaginer q
autres Nations, a ſouvent m

jour les idées les plus extravagantes. Leurs Philosophes ont déliré encore plus que les nôtres, parce qu'il leur aura fallu faire plus d'efforts pour sortir de leur caractere naturellement sombre & taciturne. Leur imagination est comme le charbon qui s'allume, & dont la vapeur trouble le cerveau.

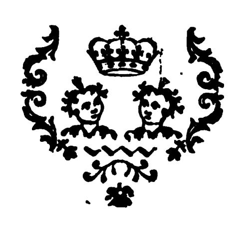
On a raison de dire que l'imagination est la mere des songes : *l'imaginazione è la madre di sogni.* Elle en produit plus que la nuit même; & ils sont d'autant plus dangereux, qu'en s'y livrant, on ne croit pas rêver; au lieu que le matin nous détrompe sur les illusions du sommeil.

Je crains toujours que vos expériences chymiques ne nuisent à votre santé. Il en résulte quelque-

fois de terribles accidens. Mais lorſqu'en Phyſique on fait quelque nouvel eſſai, on s'y livre ſans en redouter les ſuites, comme un Officier entraîné par ſa valeur, ſe jette à tort & à travers au milieu du feu.

J'ai l'honneur d'être avec autant de reſpect que d'attachement, &c.

A Rome, ce 13 Janvier 1757.



LETTRE

LETTRE CII.

A un Prélat.

MONSIGNOR,

Unissez-vous à moi pour venger la mémoire de Sixte-Quint. On me força hier de me fâcher en quelque sorte, en me soutenant que c'étoit un Pape cruel, un Pontife indigne de régner. Il est étonnant combien cette réputation qu'on lui a faite gratuitement, se soutient, & combien elle a gagné de terrein.

Est-il donc permis de juger un si grand homme, sans se représenter les temps où il a vécu, & sans faire attention que l'Italie fourmilloit alors de brigands; que Rome

étoit moins sûre qu'une forêt, & qu'on y insultoit les plus honnêtes femmes, même en plein jour?

La sévérité de Sixte-Quint qu'on nomme improprement *cruauté*, aura pour le moins autant plu à Dieu, que la piété de Pie V.

On a vu sous le regne de certains Papes, des milliers d'hommes assassinés, sans qu'on punît les meurtriers; & c'est alors qu'on pouvoit dire que de tels Pontifes étoient cruels. Mais que Sixte-Quint ait fait mettre à mort une cinquantaine de brigands, pour sauver la vie de la plupart de ses sujets, pour rétablir les mœurs au milieu des villes, & la sûreté au sein des campagnes, dans un temps où il n'y avoit plus ni loi, ni bo

ordre, ni frein; c'eſt un acte de juſtice & d'un zele autant utile au public, qu'agréable à Dieu.

Je gémis, je vous l'avoue, quand je vois de grands hommes devenir la fable de quelques Ecrivains ignorans ou prévenus. Plus d'une fois la poſtérité elle-même, qu'on dit être un juge impartial, a été entraînée par les réflexions d'un Hiſtorien ſéduiſant, qui ſe mettoit ſur les rangs ſans en avoir miſſion, & qui prononçoit d'après ſes préjugés.

On a beau crier à la calomnie l'impreſſion eſt faite, le livre a été lu; & la multitude ne juge plus que ſur ce premier écrit. Ainſi *Gregorio Leti* a rendu Sixte-Quint odieux dans toutes les régions de l'univers; au lieu de le peindre comme

un Souverain forcé d'intimider so
peuple, & de le contenir par l
plus grands exemples de sévérit

Rien n'est plus terrible pour l
Etats qu'un gouvernement tro
mou. Les crimes font mille fo
plus de victimes, que des supplic
ordonnés à propos. L'Ancien Te
tament est rempli d'exemples
justice & de terreur ; & c'éto
Dieu lui-même qu'on n'accuse
pas sans doute d'être cruel, q
les ordonnoit.

J'irai sûrement vous voir
premier moment : vous y pouv
compter, comme sur l'affecti
avec laquelle je serai toute m
vie, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce
Avril 1757.

LETTRE CIII.

A un jeune Religieux.

LES conseils que vous me demandez, mon cher ami, sur votre maniere d'étudier, doivent être analogues à vos dispositions & à vos talens. Si c'est la vivacité d'esprit qui vous domine, il faut la tempérer par la lecture des ouvrages où il y a peu d'imagination; si au contraire vous avez de la lenteur dans vos pensées, il faut les vivifier, en vous familiarisant avec des livres pleins de feu.

Ne surchargez pas votre mémoire de dates & de faits, avant d'avoir mis de l'ordre dans vos idées, & de la justesse dans vos

raiſonnemens. Il faut vous accoutumer à penſer méthodiquemen & à diſſiper, quoique ſans effo toutes les chimeres qui paſſent votre eſprit. Celui qui ne pe que vaguement, n'eſt propr rien, en ce qu'il ne trouve r qui puiſſe le fixer.

La baſe de vos études doit ê la connoiſſance de Dieu & de vo même. En vous approfondiſſa vous trouverez en vous l'action celui qui vous a créé; & en ré chiſſant ſur les écarts de l'imagi tion, & ſur les égaremens cœur, vous ſentirez la néceſ d'une Révélation qui a fait revi la Loi d'une maniere plus effic & plus vive.

Alors vous vous livrerez ſ réſerve à la ſcience qui, par l

ſage du raiſonnement & de l'autorité, nous introduit dans le ſanctuaire de la Religion ; & c'eſt-là que vous puiſerez la doctrine céleſte énoncée dans les Livres ſaints, & interprétée par les Conciles, & par les Peres de l'Egliſe.

Leur lecture vous familiariſera avec la vraie éloquence ; & vous les prendrez de bonne heure pour modeles, afin de réuſſir par la ſuite dans la maniere d'écrire ou de prêcher.

Vous profiterez des intervalles qui ſe trouveront entre vos exercices, pour jetter de temps en temps un coup d'œil ſur les plus beaux morceaux des Orateurs & des Poëtes, à l'exemple de S. Jérôme, c'eſt-à-dire, non en homme qui s'en nourrit avidement,

mais comme une perſonne qui extrait ce qu'il y a de meilleur p en orner ſon ſtyle, & les faire vir à la gloire de la Religion.

Les Hiſtoriens vous conduir enſuite d'âge en âge & comme la main, pour vous montrer événemens & les révolutions ne ceſſérent d'agiter le monde de l'occuper. Ce ſera pour vous moyen continuel de reconnoîtr d'adorer une Providence qui rige tout ſelon ſes deſſeins.

Vous verrez dans l'Hiſtoi preſque à chaque page, comm les Empires & les Empereurs rent dans la main de Dieu des trumens de juſtice ou de miſ corde; comment il les éleve, comment il les abaiſſe; comm il les crée, & comment il les

tru

ruit, étant toujours le même, & ne changeant jamais.

Vous relirez le matin ce que vous aurez lu le soir, afin que vos lectures se casent dans votre cerveau, & avec ordre; & vous ne manquerez jamais, afin de ne pas devenir un homme de parti, de faire succéder la lecture d'un ouvrage flegmatique & solide à celle d'un livre plein d'imagination.

Cela tempere les pensées que les productions d'un esprit exalté font fermenter, & cela rassied le génie qui ne se laisse que trop souvent emporter hors de la sphere où il doit rester.

Vous vous procurerez le plus qu'il sera possible la conversation des hommes instruits. Heureusement que la Providence y a pour-

vu, & que dans presque toutes
maisons, il se trouve des R
gieux qui ont bien étudié.

Ne négligez pas la société
vieillards. Ils ont dans leur
moire meublée de plusieurs
dont ils furent témoins, un ré
toire qui est bon à feuilleter
ressemblent à ces bouquins
contiennent d'excellentes cho
quoique souvent vermoulus,
dreux & mal reliés.

Vous ne vous passionner
pour aucun ouvrage, pour
cun Auteur, pour aucun se
ment, dans la crainte de de
nir homme de parti; mais v
donnerez la préférence à un E
vain, plutôt qu'à un aut
lorsque vous le jugerez
solide, & plus excellent.

prévention & les préjugés sont les choses dont on doit se garantir avec plus de précaution; & malheureusement, plus on étudie, & plus on s'y laisse prendre.

On s'identifie avec un Auteur qui aura dit de bonnes choses; & l'on se rend insensiblement le panégyriste & l'adorateur de toutes ses opinions, quoique souvent il en ait de bizarres. Garantissez-vous de ce malheur; & soyez toujours plus ami de la vérité, que de Platon, ou de Scot.

Respectez les sentimens de l'ordre, pour ne pas vous élever contre des idées reçues; mais ne vous en rendez pas l'esclave. On ne doit tenir imperturbablement

qu'à ce qui eſt de foi, & conſacré par l'Egliſe univerſelle. J'ai vû des Profeſſeurs qui ſe feroient laiſſés égorger, plutôt que d'abandonner des opinions d'école: toute ma réponſe étoit de les plaindre, & de les éviter. Ne vous attachez à la Scholaſtique, qu'autant qu'on en a beſoin pour ſavoir le jargon des écoles, & pour réfuter les Sophiſtes: car loin de faire l'eſſence de la Théologie, elle n'en eſt que l'écorce.

Evitez les diſputes: on n'éclaircit rien en diſputant; mais ſachez dans l'occaſion ſoutenir la vérité, & combattre l'erreur, avec les armes que Jeſus-Chriſt & les Apôtres nous ont miſes en main, & qui ne ſont autre choſe

a douceur, que la persua-
que la charité. On ne prend
s esprits d'assaut; mais on
à bout de les gagner, quand
nnoît l'art de s'insinuer.
ignez de fatiguer les facul-
votre ame, en vous livrant
tudes désordonnées : à cha-
ur suffit sa peine, & par un
l prolongé dans la nuit, il
t pas anticiper sur le lende-
à moins qu'il n'y ait né-

omme qui regle son temps,
i ne donne régulierement
uelques heures au travail,
beaucoup plus que celui
tasse momens sur momens,
ne sait pas s'arrêter : un
nage de cette trempe, finit
irement par n'être qu'un

frontiſpice de livres, ou
bibliotheque renverſée : (
frontiſpicio di libri, o
biblioteca rinverſciata.

Aimez l'ordre, ſans êt
mutieux, afin de ſavoir re
votre travail à un autre i
quand vous ne vous ſenti
diſpoſé à étudier : l'homr
tude ne doit pas travailler
le bœuf, qu'on aſtreint à
un ſillon, ni comme le
naire qu'on paie à la jour

C'eſt une mauvaiſe c
que de ſe roidir continuel
contre le repos, & contre
meil : ce qu'on fait à
cœur, n'eſt jamais bien fai
qu'on fait avec trop de
tion, altere la ſanté.

Il y a des jours & des

où l'on n'a nulle diſpoſition au travail ; & alors c'eſt une folie de ſe faire violence, à moins qu'on ne ſoit extrêmement preſſé.

Il n'y a guere de livres qui ne ſe reſſentent d'une compoſition pénible, parce que trop ſouvent on écrit, lorſqu'on devroit ſe repoſer.

C'eſt un grand art, pour réuſſir dans ſes études, que celui de prendre le travail, & de le quitter à propos : ſans cela, la tête s'échauffe, l'eſprit s'abſorbe ou s'exalte, & l'on ne fait plus rien que de languiſſant ou d'extraordinaire. Apprenez à bien choiſir les ouvrages qu'il faut lire, pour ne ſavoir que de bonnes choſes, & pour en bien uſer : la vie eſt trop courte pour la perdre dans des

études ſuperflues : ſi l'on n
dépêche d'apprendre, on ſe tr
vieux ſans avoir rien ſu.

Sur-tout priez Dieu qu'il
éclaire : car il n'y a de ſci
que par lui, & l'on eſt dar
ténebres, lorſqu'on ne ſui
ſa lumiere.

Craignez d'être ſavant,
vous faire une réputation :
outre que la ſcience enfle, &
la charité édifie, on révolte
Communauté lorſqu'on affic
ſavoir.

Laiſſez agir le cours des
nemens, & parler votre n
pour vous avancer : ſi les p
ne viennent pas vous cherc
contentez-vous de la dern
& croyez ſur ma parole
c'eſt la meilleure.

e n'ai jamais été plus satisfait lorsqu'après les Chapitres, ne suis trouvé sans autre ité que l'honneur d'exister : s je m'applaudissois d'avoir sé tout ce qu'on avoit voulu ffrir, & de n'avoir que moi- ne à gouverner.

'avantage d'aimer l'étude ; e converser avec les morts, t mille fois mieux que la re frivole de commander à vivans : le plus beau com- dement est celui de tenir ses & ses passions en respect ; le conserver à l'ame la sou- ineté qui lui est due.

Ajoutez que l'homme qui s'ap- ue, ne connoît point l'en- ; qu'il se croit encore jeune, qu'il est déja vieux : les tra-

casseries du Cloître, comme les embarras du monde, sont toujours loin de lui.

Je vous exhorte donc, mon cher ami, non-seulement pour l'avantage de la Religion, non-seulement pour le bien de notre Ordre, mais encore pour votre propre satisfaction, à vous livrer à une vie appliquée. Avec un livre, une plume, vos pensées, vous vous trouverez bien partout où vous serez : l'esprit comme le cœur offre à l'homme des asyles, quand il sait s'y retirer.

Je suis sensible à toute la confiance que vous me témoignez, d'autant plus que vous auriez dû vous adresser aux Peres Colombini, Marzoni, Martinelli, préférablement à moi. Ce sont-là des

hommes qui par leur ſcience & par leurs talens, ſont capables de donner des conſeils. Adieu; & croyez-moi votre bon ſerviteur & votre bon ami.

A Rome, ce 7 Juin 1757.

LETTRE CIV.

*Au R. P. ***, Religieux de la Congrégation des Somaſques.*

LA perte que l'Egliſe vient de faire, mon Révérend Pere, dans la perſonne de Benoît XIV, m'eſt d'autant plus ſenſible, que j'avois en lui un excellent protecteur. Je revins à Rome en 1740, la premiere année de ſon Pontificat; & depuis ce moment, il n'a pas ceſſé de m'honorer de ſes bontés. Si vous

voulez faire ſon Oraiſon funébre ; vous aurez la plus belle matiere à traiter : vous n'oublierez ſûrement pas qu'il fit ſes études chez vous, au College Clémentin, & que vous ébauchâtes en lui ces ſublimes & vaſtes connoiſſances qui le rendent un Docteur de l'Egliſe, & qui l'aſſocieront un jour aux Bernard & aux Bonaventure.

Ayez ſoin dans cette Oraiſon funébre, que votre eſprit s'éleve autant que votre Héros ; & que la magnanimité qui le caractériſa ſoit dignement exprimée.

Tâchez d'être Hiſtorien autant qu'Orateur, mais de maniere qu'il n'y ait dans vos récits, ni langueur, ni ſéchereſſe : l'attention du Public doit être continuelle-

ment réveillée par de grands traits dignes de la majesté de la Chaire & de la sublimité de Lambertini.

Envain vous appelleriez à votre secours toutes les figures de Rhétorique, si elles ne venoient vous chercher. L'éloquence n'est belle qu'autant qu'elle coule de source, & qu'elle naît de la grandeur du sujet : des éloges forcés, ne sont pas des éloges, mais des amplifications.

Faites sortir des cendres de Benoît XIV une vertu qui saisisse vos auditeurs, & qui les transforme en lui-même, pour qu'ils ne soient remplis que de lui.

Point de détails minutieux, point de choses extraordinaires, point de phrases boursoufflées,

Fondez, autant qu'il est poss
le genre sublime avec le
tempéré, pour former ces
ces agréables qui donnent
grace aux discours. Atta
vous à choisir un texte heu
qui annonce tout le plan de
Oraison, & qui caractérise
faitement votre Héros. La
sion est la pierre de touche
Panégyriste : le discours ne
être beau, si elle n'est pas
reusement choisie.

Semez la morale avec d
tion, de sorte qu'elle pa
venir se placer d'elle-même
qu'on puisse dire, elle ne poi
être mieux que là : *Questo*
suo luogo.

Redoutez les lieux comm
& faites ensorte que ch

voye Lambertini, & n'apperçoive point l'Orateur. Louez avec autant de finesse que de sobriété, & donnez à vos louanges un ressort, qui les fasse remonter vers Dieu.

Si vous ne remuez l'ame par d'heureuses surprises, & par de grandes images, votre ouvrage ne sera qu'une piece d'esprit; & vous n'aurez fait qu'une simple épitaphe, au lieu d'ériger un mausolée.

Parlez sur-tout au cœur, en le remplissant de beautés sépulcrales, qui le détachent de la vie, & qui fassent descendre tous vos auditeurs dans le tombeau du Saint Pere.

Passez légerement sur l'enfance de votre Héros: tous les hom-

mes ſe reſſemblent, juſqu'au mo-
ment où leur raiſon commence
rayonner. Que vos phraſes n
ſoient ni trop longues, ni tr
coupées : il n'y a point de ne
dans un diſcours quand il e
morcelé : *Un diſcorſo per pe
non è mai robuſto.*

Que votre exorde ſoit po
peux, ſans être enflé ; & q
votre premiere période ſur-to
annonce quelque choſe de gran
Je compare le début d'une Ora
ſon funébre au portique d'u
Temple ; ſi j'y trouve de la ma
jeſté, je juge de la beauté d
l'édifice.

Faites voir, de la maniere la
plus forte, la Mort renverſant
les trônes, briſant les ſceptres,
foulant à ſes pieds les thiares,
flétriſſant

rissant les couronnes ; & pla-
sur ces débris le Génie de
oît, comme n'ayant rien à
dre des ruines du temps,
me défiant la Mort de ternir
oire, & d'effacer son nom.
étaillez ses vertus ; analysez
rits ; & par-tout faites voir
ame sublime, qui auroit
ié Rome païenne, qui édi-
Rome chrétienne, & qui
ra l'admiration de l'univers.
n un mot, éclairez, tonnez,
en ménageant des nuages
fassent plus vivement sortir
umiere, & qui forment des
ntrastes frappans.
Mon imagination s'allume ;
and il s'agit d'un aussi grand
pe que Benoît ; ce Pontife re-
tté des Protestans mêmes, &

qui ne pouvoit être peint
un Michel-Ange.

Si je me suis étendu
article, c'est que je sais qu
pouvez facilement saisir
je vous recommande : un
son funébre n'est belle, q
qu'elle est pittoresque, &
force & la vérité tiennent
ceau. La plupart des élog
cendent dans le tombeau
qu'on loue, parce que
qu'une éloquence éphéme
duite par le bel esprit,
l'éclat n'est qu'un faux-bril

Je serois au désespoir
Lambertini, célébré par
teur qui ne seroit qu'élég
faut servir chacun selon so
& le sien fut toujours sûr
jours bon.

Travaillez, mon très-cher; je .err ai volontiers ce que vous etterez ſur le papier, convaincu ue ce ſeront des traits de feu qui consumeront tout ce qui ne ſera as digne d'un tel éloge : j'en juge par les productions dont vous m'avez déja fait part, & où j'ai remarqué de grandes beautés. Il eſt temps que notre Italie perde ſes *concetti*, & qu'elle prenne un ton mâle & ſublime analogue à ſa ſplendeur.

Je tâche de former par mes avis quelques jeunes Orateurs, qui prennent la peine de me conſulter; & je m'efforce, autant qu'il eſt poſſible, de les dégoûter de ces diſparates, qui mettent continuellement dans nos diſcours le burleſque à côté du ſublime.

Les étrangers se révoltent
raison , contre un alliag
monstrueux : les François si
ne connoissent point cette é
bizarrerie : leurs discour
souvent superficiels , ayant
coup moins de substance
surface ; mais du moins
trouve ordinairement u
également soutenu : rien
choquant que de s'élever
des nues , pour tomber
lourdement.

Mes civilités à notre peti
qui auroit fait merveille
déplorable santé.

A Rome, ce 10 Mai



LETTRE CV.

A M. l'Abbé LAMI.

VOUS allez sans doute, mon cher Abbé, annoncer dans vos Feuilles la mort du Saint Pere. C'est un Savant qui a des droits sur tous les ouvrages périodiques, & à qui tous les Ecrivains doivent des éloges.

Il a conservé sa gaieté jusqu'à la fin ; de sorte que, quelques jours avant sa mort, parlant d'un Théatin, dont on instruit la cause pour le mettre au rang des Bienheureux, il disoit : *Grand Serviteur de Dieu, guérissez-moi ; comme vous me ferez, je vous ferai : car si vous obtenez le recouvrement de*

ma santé, je vous béatifie
L'analyse de ses Ouvrages
roit besoin d'un rédacteur tel
vous : il sera bon qu'on en do
des extraits, & qu'ils passent e
les mains de ceux qui n'ont pa
temps de beaucoup lire, ou
ne peuvent pas se procurer
in-folio.

Son Livre sur-tout, qui tr
de la Canonisation des Saint
besoin d'être répandu. Outre c
y parle en Médecin, en Physic
en Jurisconsulte, en Canoni
en Théologien, il y traite
matiere sur laquelle on n'est
communément instruit.

Le Public s'imagine qu'il s
d'envoyer de l'argent à R
pour obtenir une Canonisati
tandis qu'il est notoire que le P

n'en tire abſolument rien, & qu'on prend tous les moyens imaginables pour ne pas ſe tromper ſur un objet auſſi important.

Cela eſt ſi vrai, que Benoît XIV, dont nous pleurons la mort, étant Promoteur de la foi, pria deux Anglois, hommes très-inſtruits, qui s'égayoient ſur l'article des Canoniſations, de vouloir bien ſe dépouiller de tout préjugé, & de lire avec la plus grande attention les procès-verbaux qui concernoient la cauſe d'un Serviteur de Dieu, mis ſur les rangs pour être beatifié.

Ils y conſentirent; & après avoir lu pendant pluſieurs jours avec l'eſprit le plus critique, les preuves & les temoignages qui conſtatoient la ſainteté, & tous

les moyens qu'on avoit pris pour connoître la vérité, ils dirent à Monſignor Lambertini : Si l'on uſe des mêmes précautions, des mêmes examens, & de la même ſévérité à l'égard de ceux qu'on canoniſe, il n'y a pas de doute que cela ne ſoit pouſſé *juſqu'à la démonſtration, juſqu'à l'évidence même.*

Monſignor Lambertini leur répliqua : *Eh bien, Meſſieurs; malgré ce que vous en penſez, la Congrégation rejette ces preuves, comme n'étant point encore ſuffiſantes ; & la Cauſe du Bienheureux en queſtion en reſtera là.*

Rien ne peut exprimer quel fut leur étonnement ; & ils partirent de Rome très-convaincus qu'on ne canoniſe pas légerement, & qu'il

qu'il n'y a point de moyens, faciles ou difficiles, qu'on n'emploie, pour connoître la vérité. La Béatification d'un Saint est une Cause qui se plaide souvent pendant plus d'un siecle entier; & celui qu'on appelle vulgairement l'*Avocat du Diable*, ne manque jamais de ramasser tous les témoignages qui sont au détriment du Serviteur de Dieu, & de faire valoir les preuves les plus fortes, les objections les plus puissantes pour infirmer sa Sainteté, & pour diminuer le prix de ses actions.

Il y a une multitude de personnages, réputés pour Saints, & qui ne seront jamais béatifiés, parce qu'ils n'ont pas assez de témoignages en leur faveur. Il ne

faut pas ſeulement, comme
le ſavez, de ſimples vertus
vertus même éclatantes ; i
en faut d'héroïques, & pe
ramment pratiquées juſqu
mort, *in gradu heroico.*

On exige, outre cela,
moignage des miracles, quoi
diſent les incrédules, qui
ment tout prodige, l'effet
imagination exaltée, ou le
de la ſuperſtition : comme ſ
pouvoit être enchaîné par ſe
pres loix, & n'avoit pas la l
d'en ſuſpendre l'exécution
alors qu'il ſeroit moins pu
que le plus petit Monarque.
quelles vérités ne nie-t-on
lorſqu'on eſt aveuglé par la
ruption de l'eſprit & du cœ

Dieu manifeſte ſouvent la

teté de ses serviteurs, par des guérisons; & si ces prodiges qui s'opérent après leur mort, n'ont qu'un temps & ne durent pas toujours, c'est que la Divinité ne sort de son secret que par intervalle, & seulement pour faire connoître que sa puissance est toujours la même, & qu'il sait glorifier les Saints quand il lui plaît.

Notre Conclave est dans l'enfantement; & l'on ne saura, suivant l'usage, qu'au dernier moment, quel sera le nouveau Pontife. Les conjectures, les paris, les pasquinades occupent maintenant toute la ville; c'est une vieille coutume qui ne passera pas si-tôt.

Pour moi, pendant tout ce fracas, je suis à Rome comme n'y étant pas, desirant seulement,

(s'il étoit poſſible) que Lambe
tini ſoit remplacé, & ne quittai
ma cellule que pour affaire, o
pour me délaſſer. C'eſt-là que j
jouis de mes livres, de moi-même
& que je ſavoure les réflexion
du cher Abbé Lami, dont j
ſuis immuablement le très-hum
ble, &c.

A Rome, ce 9 Mai 1758.



LETTRE CVI.

Au même.

NOUS avons enfin pour Chef de l'Eglise le Cardinal Rezzonico, Evêque de Padoue, qui s'est imposé le nom de Clément, & qui par sa piété édifiera les Romains. Ce n'est que malgré lui, & après avoir beaucoup pleuré, qu'il a accepté. Quelle place, quand on veut en remplir les devoirs! Il faut être à Dieu, à tout le monde, à soi-même, uniquement occupé de ces grandes obligations, & n'ayant en vue que le ciel au milieu des choses de la terre. La dignité est d'autant plus redoutable, qu'on succede à Benoît XIV, & qu'il est

bien difficile de paroître grand après lui.

Clément conserve le Cardinal Archinto, Secretaire d'Etat. Il n'a pas un meilleur moyen de se rendre cher aux Couronnes, & d'illustrer son Pontificat. Il faut, lorsqu'on regne, se choisir un excellent Ministre, ou faire tout par soi-même. Benoît XIII fut le plus malheureux des hommes, de donner sa confiance au Cardinal Coscia, & Benoît XIV le plus heureux; d'avoir eu le Cardinal Valenti pour Ministre.

Il est essentiel pour un Souverain, & sur-tout pour un Pape, d'être bien environné. On abuse des lumieres du Prince le plus clairvoyant, quand il se laisse éblouir. Alors le cuivre est or à ses

yeux, & il soutient à tort & à travers les hommes qu'il a une fois protégés.

Le discernement des esprits est une autre qualité qui n'est guere moins nécessaire dans un Prince. On n'ose pas en imposer à un Monarque qu'on sait être pénétrant, & l'on se joue de celui qui se laisse mener. Il y a des Souverains qui ont fait plus de mal par inertie & par foiblesse, que par méchanceté. On se lasse de faire des injustices criantes, mais on ne se lasse pas de ne rien sentir & de ne rien voir.

Plus un Prince sera foible, plus il sera despote, parce que l'autorité ne se perdant jamais, des Ministres s'en emparent, & deviennent tyranniques.

Une autre chose que je regarde

comme faisant partie essentielle du Gouvernement, c'est de mettre chacun à sa place. Le monde moral se gouverne comme un jeu d'échecs, où tout va par ordre & selon son rang. Si l'on vient à mettre un pion l'un pour l'autre, il n'y a plus que de la confusion.

Un Souverain n'est pas seulement l'image de Dieu par l'éminence de son rang, il doit l'être encore par son intelligence. David tout berger qu'il étoit, avoit une lumiere supérieure qui le dirigeoit, & il le fit connoître, si-tôt qu'il régna.

Un Prince qui n'est que bon, n'est exactement que ce que chacun doit être; comme un Prince qui n'est que sévere, n'a point pour ses sujets l'amour qu'il leur doit.

Hélas! nous autres atomes, ous parlons très-bien des devoirs e la Royauté; &, si nous en tions revêtus, nous ne saurions omment nous y prendre. Il y a ne grande différence entre parler t régner. Rien ne nous résiste, uand nous donnons l'essor à notre sprit, & que nous laissons courir otre plume; mais, lorsqu'on se oit accablé d'affaires, environné l'écueils, entouré de faux amis, nfin chargé de dettes & des plus randes obligations, on est effrayé, on n'ose rien entreprendre; t par une paresse naturelle à tous es hommes, on se repose du soin le gouverner sur un subalterne, & 'on ne s'occupe que du plaisir de ouir & de dominer.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'art

de régner est très-difficile. Si l'o
porte une couronne héréditair
on connoît la grandeur, sans co
noître les détails d'un Royaum
& l'on est facilement trompé. Si
contraire on parvient à une co
ronne élective, on prend une So
veraineté dont on n'a point f
l'apprentissage, & l'on paroît en
prunté au milieu des honneur
comme au centre des affaires.

Celui qu'on place caduc sur
trône, n'est plus bon que pour
représentation. Il n'ose rien entr
prendre, tout lui fait peur, & to
lui inspire la nonchalance, sur-to
s'il ignore quel sera son succe
seur. C'est la situation des Pape
Aussi arrive-t-il rarement qu'i
aient le double talent de régir s
gement & l'Eglise & leurs Etats.

Mais le monde ne ſera jamais ſans abus : s'ils ne ſont ici, ils ſont là, parce qu'il eſt de l'apanage de l'humanité d'avoir des imperfections. Il n'y a que la Cité ſainte, dit le grand Auguſtin, où tout ſera dans l'ordre, dans la paix, dans la charité : car ce ſera le regne de Dieu.

J'irai ſaluer le nouveau Pontife, non comme un Religieux qui aime à ſe produire, mais en qualité de Conſulteur du Saint-Office. Il ne me connoît point, & je ne me mettrai point en frais pour en être connu. J'aime à reſter couvert de la pouſſiere de mon cloître, & alors je me crois, *non indecoro pulvere ſordidus.*

Adieu. Conſervez-nous toujours le bon goût des Médicis ; &

A Rome, ce 15 Juillet 17

LETTRE CVI

A un Prélat.

JE m'humilie, Monſignor, me les autres ſe glorifient de l nentiſſime dignité à laque ſouverain Pontife vient de r ver. J'ai cru que j'allois q Rome, par la maniere dor m'annonça cet événement te

ma personne, & je n'en prends rien pour moi. Je suis seulement le prête-nom; car plus je me considere, & plus je vois que je n'avois ni du côté de la naissance, ni du côté du mérite, aucuns rapports ni directs ni indirects avec le Cardinalat.

Si quelque chose peut me consoler au milieu du trouble que cela me cause, c'est de me voir associé aux illustres personnages qui composent le Sacré College, & dont je ne suis pas digne de délier le cordon des souliers. Je m'imagine qu'en participant à leurs vertus, j'en acquerrai, & qu'en conversant avec eux, je les imiterai; on se modele imperceptiblement sur ceux qu'on fréquente. J'ai déclaré à mes chers confreres, que

je ne ferois jamais Cardinal pour eux, & qu'ils trouveroient toujours en moi le Frere *Laurent Ganganelli*, d'autant mieux que je leur dois tout ce que je suis, & que c'est l'habit de S. François qui me vaut les honneurs de la pourpre.

Vous me connoissez assez pour vous convaincre que je n'en suis pas ébloui. L'ame ne prend aucune couleur, & c'est par elle seule que nous valons quelque chose devant Dieu. Le Seigneur, en nous faisant à son image & à sa ressemblance, nous a plus donné que toutes les dignités du monde ne sauroient nous conférer. Ce n'est que sous cet aspect, que je m'envisage pour me trouver grand. La pourpre, toute éblouissante

ı'elle eſt, n'eſt point faite pour
es yeux, heureuſement accou-
.més à ne voir que l'Eternité.
e point de vue fait étonnam-
.ent décroître les grandeurs; il
'y a point d'Eminence ni d'Al-
:ſſe qui tiennent contre une
ie immortelle, où l'ōn n'apper-
ɔit rien de grand que Dieu
:ul.

Je regarde les dignités comme
uelques ſyllabes de plus pour
ne épitaphe; & celui qu'on en-
ərre étant au deſſous même des
ıſcriptions qu'on lit ſur ſa tombe,
l n'a nulle raiſon d'en tirer vanité.

Ma cendre en ſera-t-elle plus
ənſible, quand on la qualifiera
l'Eminente? & en ſerai-je mieux
lans l'éternité, quand quelque
oible voix dira ſur la terre, le

Cardinal Ganganelli, ou qu'un
plume périssable l'écrira?

C'est toujours un nouvea
fardeau qu'une nouvelle dignité
& sur-tout le Cardinalat, qui im
pose une multitude d'obligation:
Il y a mille choses à étudier, mill
circonstances où il faut parler sa
aucun respect humain.

Je m'arrange de maniere à m'a
percevoir le moins qu'il sera po
sible de mon étrange métamo
phose. Je demeurerai comme
l'ordinaire, au Couvent des Sain
Apôtres, au milieu de mes che
confreres, que j'ai toujours ter
drement aimés, & dont la sociét
m'est infiniment précieuse.

Si je quitte ma chere cellule
où j'étois plus content que tou
les Rois de la terre, c'est qu'

me faut plus d'eſpace pour recevoir ceux qui me feront la grace de venir me viſiter; mais je lui dirai ſouvent, *Adhæreat lingua faucibus meis, ſi non meminero tui:* mais j'irai ſouvent la revoir, & m'y rappeller tant & tant de jours qui ont diſparu comme un ſonge.

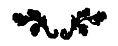
Ainſi je ne changerai rien à mon genre de vie; & le cher Frere François me tiendra lieu de toute une maiſon : il eſt fort, il eſt vigilant, il eſt zélé; il ſuppléera à tout. Mon individu n'a ni plus d'étendue, ni plus d'accroiſſement depuis mon Cardinalat; & je ne vois pas qu'il faille plus de mains pour me ſervir.

Je marchois ſi bien à pied; mais ce qui me conſole, c'eſt que j'y marcherai. Je me laiſſerai ſeu-

lement traîner, quand le cérémonial l'exigera; & je redeviendrai le Frere Ganganelli le plus souvent que je pourrai. On n'aime point à se quitter, sur-tout quand il y a cinquante-quatre ans qu'on vit avec soi-même, & qu'on y vit sans façon & en pleine liberté.

Je me flatte que vous viendrez voir, non le Cardinal, mais le Frere Ganganelli. Le premier n'y sera jamais pour vous; & le second s'y trouvera toujours pour vous répéter que, quelque place que j'occupe, je serai, sans jamais cesser, votre serviteur & votre ami.

A Rome, ce premier Octobre 1759.



LETTRE CVIII.

A un Religieux conventuel.

E n'ai point encore reçu, mon ıcien confrere & ami, le paquet ıe vous m'envoyez; mais je ſais re patient, quoique naturelle- ent très-vif. Notre vie n'eſt ı'une ſucceſſion de contradic- ɔns & de contre-temps, qu'il faut voir ſupporter, ſi l'on ne veut ɔubler ni ſon repos, ni ſa ſanté. Le P. Georgi, toujours l'hon- ːur des Auguſtins, toujours ıéri de ceux qui le connoiſſent, a point vu la perſonne dont vous e parlez : elle a paſſé ici trop écipitamment pour ſe procu- r cette ſatisfaction. Elle vit . Tiſſot, Procureur Général de

la Congrégation des Prêtres de la Miſſion, que j'eſtime infiniment, parce qu'il mérite beaucoup par lui-même, parce qu'il eſt Membre d'un Corps qui évangéliſe les pauvres avec le plus grand ſuccès, & enfin, parce qu'il eſt François.

Je vous dirai que depuis ma promotion, j'éprouve en moi-même un combat ſingulier. Le Cardinal Ganganelli reproche au Frere Ganganelli ſa trop grande ſimplicité; & malgré toute la décence qu'on doit à la pourpre, le Frere l'emporte ſur le Cardinal. J'aime à vivre comme j'ai toujours vécu, pauvre, retiré, & beaucoup plus avec mes confreres, qu'avec les grands. C'eſt une affaire de goût; car je ſuis bien éloigné d'attribuer cette maniere de penſer à la vertu.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne pourrai jamais prendre ce ton froid ou fier, comme vous voudrez l'appeller, avec lequel un homme en place reçoit ordinairement ceux qui sont d'une basse extraction, ou qui ont affaire de lui. Il suffit qu'on m'aborde & qu'on me réclame, pour que je devienne l'égal de celui qui me parle. Est-il possible qu'un homme ait de la morgue envers un autre homme, & qu'un Chrétien étudie ses expressions, ses gestes, ses démarches, ses Lettres, dans la crainte de paroître trop modeste à l'égard de ses freres? Est-il possible qu'on refuse une réponse à une personne qui n'a pas des titres à produire? Si le dernier des malheureux me fait la grace de m'é-

crire, je lui réponds ſur le champ; & je me croirois très-coupable, & devant les hommes & devant Dieu, ſi j'omettois ce devoir. Il n'y a point d'ame mépriſable aux yeux de la Religion & de l'humanité. Rien de plus petit à mon avis qu'un grand dominé par l'orgueil.

Je m'étends ſur cet article, pour vous faire connoître que l'homme pour lequel vous vous intéreſſez, peut venir au moment qu'il voudra, & que je ſerai tout à lui. Il ne ſera pas moins bien reçu de M. le Cardinal Corſini. Outre qu'il eſt iſſu de la maiſon la plus honnête & la plus charitable, il a le cœur excellent, & il ſe communique très-volontiers. Si c'eſt un défaut, je puis dire qu'en général c'eſt

ui des Cardinaux. Il eſt rare
on trouve parmi eux de la fier-
Tous les Etrangers nous ren-
ıt heureuſement cette juſtice.
Vous m'obligerez ſenſiblement
dire au Signor *Antonio*, lorſque
us le verrez, que le Cardinal
taire n'oubliera point ſon
ire.
Ménagez votre petite ſanté, en
llant moins, en vous prome-
ıt plus ſouvent, en prenant
ins de café. C'eſt la boiſſon des
ns de Lettres; mais elle brûle
ſang; & alors les maux de tête,
gorge, de poitrine, ſe font
ıtir avec violence. Je ne ſuis
endant point l'ennemi du café,
a maniere de M. Thierry, Mé-
cin du Prétendant, qui a de-
uré ici, & qui opinoit que

cette liqueur eſt vraiment un poiſon.

Votre petit-neveu vint me voir jeudi. Il a l'eſprit auſſi vif que les yeux. Il me déchira un livre tout en s'amuſant : il faut eſpérer que par la ſuite il les reſpectera davantage. Il me dit avec la plus grande ingénuité, qu'il vouloit être Cardinal. J'aime ſingulierement à voir chez les enfans l'ame ſe développer : c'eſt le bouton d'un fruit qui commence à s'entrouvrir, & qui donne d'heureuſes eſpérances. Il vouloit dire ſon Bréviaire avec moi. Hélas ! ſon innocence eût été plus agréable à Dieu, que toutes mes prieres. Je le fis conduire par mon Camérier, & je ne pus abſolument le renvoyer, qu'en lui donnant un chapelet. Il me dit qu'i

'il reviendroit dès le lendemain
ur en avoir encore un autre.
əſt joli chez un enfant qui n'a que
ıq ans. Dieu veuille qu'il reſ-
nble quelque jour à ſon pere!
lieu. Je vous embraſſe de toute
plénitude de mon cœur.

A Rome, ce 8 de l'an 1769.

LETTRE CIX.

A un Miniſtre Proteſtant.

E vous ſuis très-obligé, mon
ıer Monſieur, de l'intérêt que
ous prenez à ma ſanté. Elle eſt
ès-bonne, graces au Ciel; & elle
e paroîtroit encore bien meil-
ure, ſi je pouvois l'employer à
uelque choſe qui vous fût agréa-

ble. Le plaisir d'obliger doit être de toutes les communions.

Je voudrois de toute mon ame pouvoir vous convaincre que je porte tous les hommes dans mon cœur ; qu'ils me sont tous infiniment précieux, & que je respecte le mérite par-tout où il est. Si votre neveu vient à Rome, comme vous me le faites espérer, il trouvera en moi la personne la plus zélée & la plus empressée à lui témoigner toute l'affection que j'ai pour vous.

L'Eglise Romaine, mon très-cher Monsieur, connoît si parfaitement le mérite de la plupart des Ministres des communions protestantes, qu'elle se féliciteroit à jamais de les voir dans son sein. Il ne s'agiroit plus de rap-

peller les querelles passées; de reproduire ces temps orageux, où chacun, emporté par la vivacité, sortit des regles de la modération chrétienne; mais il seroit question de se réunir dans une même croyance, fondée sur l'Ecriture & sur la Tradition, telle qu'on la trouve dans les Apôtres, les Conciles & les Peres. Personne ne gémit plus que moi du mal qu'on vous fit dans le siecle dernier : l'esprit de persécution m'est tout-à-fait odieux.

Combien les Peuples ne gagneroient-ils pas à une heureuse réunion? C'est alors que, s'il le falloit, je dirois à mon sang de couler jusqu'à la derniere goutte, fâché de n'avoir pas mille vies à donner, pour mourir témoin d'un

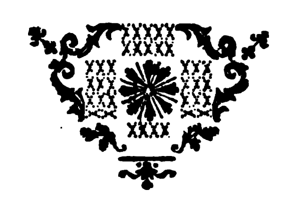
lairement un temps où il n'y
plus qu'une seule & même foi
Juifs eux-mêmes entreront
le sein de la vraie Eglise ; &
dans cette ferme espérance ,
dée sur les saintes Ecritures,
les tolere dans le cœur de R
avec le plein exercice de leu
ligion.

Mon ame, Dieu le sait
toute entiere à vous ; & il
rien dans le monde que je n'
prisse pour vous prouver ,

les dogmes de la Trinité, de
arnation, de la Rédemption;
ous voulons sincerement les
& les autres aller au Ciel. En
le Doctrine, il n'y a pas deux
s pour y parvenir. Il faut sur
rre un centre d'unité, ainsi
n Chef qui représente Jesus-
st. L'Eglise seroit réellement
me, indigne de nos homma-
& de notre fidélité, si elle
oit qu'un corps acéphale.
'ouvrage du Messie n'est pas
me celui des hommes. Ce
a établi doit toujours durer.
a pu cesser un instant d'assis-
on Eglise; & vous êtes trop
ré, Monsieur, pour regarder
Albigeois comme des colon-
le la vérité, à laquelle vous
z tenir. Faites-moi le plaisir

de dire à tous vos freres, à toutes vos ouailles, à tous vos amis, que le Cardinal Ganganelli n'a rien tant à cœur que leur félicité dans ce monde & dans l'autre, & qu'il voudroit tous les connoître pour les en assurer. On ne peut rien ajouter, &c.

A Rome, ce 30 de l'an 1769.



LETTRE CX.

Au Comte ***.

JE vous apprends, mon cher mi, dans la solitude où vous tes pour quelques semaines, que e Frere Ganganelli, qui vous ima toujours tendrement, est levenu Cardinal, & qu'il ne sait ui-même ni comment, ni pourquoi.

Il y a des événemens dans le oürs de la vie dont on ne peut endre compte ; ils sont amenés par des circonstances, & préparés par de petites causes : *La Providenza è il principio di tutto.*

Quoi qu'il en soit, pourpré ou non pourpré, je n'en serai pas

moins tout entier à vous, &
ferai toujours charmé de vo
voir & de vous obliger : *porpor*
come non porporato.

Quelquefois je me tâte
pouls, pour savoir si c'est bi
moi, vraiment étonné de ce q
le sort, qui m'éleve à une
plus grandes dignités, n'est
tombé de préférence sur quelqu'
de mes confreres; il y en a no
bre à qui cela eût parfaitem
convenu.

Tout le monde dit en parl
du nouveau Cardinal Ganganel
Il n'est pas croyable que sans i
trigue, sans cabale, il soit parve
jusques-là ; & cependant : *que*
è ben vero.

O mes livres! ô ma cellule!
sais ce que je quitte, & j'igno

ce que je vais trouver. Hélas ! bien des importuns viendront me faire perdre mon temps, bien des ames intéressées me rendront des hommages simulés !

Pour vous, mon cher ami ; persévérez dans la vertu. On est au dessus de toutes les dignités, quand on est sincerement vertueux : la persévérance n'est promise qu'à la défiance de soi-même, & qu'à la fuite des occasions ; quiconque a de la présomption, doit s'attendre à des rechûtes.

Quand je pense que les Papiers publics daigneront s'occuper de moi, faire passer mon nom au-delà des Alpes, pour apprendre aux diverses Nations quand j'aurai la migraine & quand je me ferai saigner, j'en ris de pitié. Les dignités

ſont des piéges qu'on a brillantés pour qu'on s'y laiſſât prendre. Peu de perſonnes méconnoiſſent les déſagrémens de la grandeur : on n'eſt plus à ſoi ; & de quelque maniere qu'on agiſſe, on a des ennemis.

Je penſe comme S. Grégoire de Nazianze, qui s'imaginoit, lorſque le peuple ſe rangeoit pour le voir paſſer, qu'on le prenoit pour un animal extraordinaire. Je ne m'accoutume point, je l'avoue, à cet uſage ; & ſi c'eſt-là ce qu'on appelle grandeur, je lui dirois volontiers adieu. Je regarde tous les hommes comme mes freres ; & je ſuis enchanté quand les plus malheureux me parlent & m'approchent.

On dira que j'ai les façons ro-

rieres, & je ne crains point ce
proche; car je n'appréhende
e l'orgueil. Il eſt ſi ſubtil, qu'il
a ſon poſſible à deſſein de pé-
trer mon ame & de s'en ſaiſir;
ıis je verrai le néant qui eſt en
oi, & qui m'environne: c'eſt le
eilleur moyen de repouſſer l'a-
our-propre.

N'allez pas vous aviſer de me
re un compliment quand vous
endrez me voir; c'eſt une mar-
andiſe que je n'aime pas, &
-tout de la part d'un ami. Mais
ilà des viſites, c'eſt-à-dire tout
qui me contrarie, & ce qui
e rend depuis quelques jours
upportable à moi-même. La
andeur a exactement ſes nuages,
éclairs & ſes tourbillons,
mme les tempêtes: j'attends

le calme & le moment de la sérénité. Je suis sans réserve, & au-delà de toute expression, ainsi que par le passé, votre bon & vrai serviteur, &c.

A Rome, ce 3 Octobre 1759.

LETTRE CXI.

Au Cardinal CAVALCHINI.

EMINENTISSIME,

Vos recommandations sont des ordres; & je ne dormirai point tranquillement que je n'aye satisfait à ce que vous desirez. Votre Eminence ne sauroit trop me fournir d'occasions de lui témoigner toute l'étendue de mon estime

le mon attachement : en de-
ant votre confrere, je deviens
ore plus que jamais votre ser-
:ur.

l seroit à propos que nous euf-
is une conférence particuliere
ce qui concerne les affaires de
glise ; car vous êtes infiniment
é pour le bien de la Religion ;
:'est le seul objet dont je dois
occuper. Nous ne sommes pas
rdinaux pour en imposer par le
:e, mais pour être les colonnes
Saint Siege. Notre rang, notre
oit, nos fonctions, tout nous
ppelle que, jusqu'à l'effusion
notre sang, nous devons tout
nployer selon les desseins de
ieu & les besoins de l'Eglise,
our venir au secours de la Re-
gion.

Quand je vois le Cardinal de Tournon voler aux extrêmités du monde pour propager la vérité, & pour l'enseigner dans toute sa pureté, ce magnifique exemple m'enflamme, & je me sens disposé à tout entreprendre.

Le Sacré College eut toujours des hommes éminens par leur science & par leur zele, & nous devons nous efforcer de les renouveller. Ce n'est point une politique humaine qui doit régler nos démarches, mais l'esprit de Dieu, cet esprit sans lequel on ne fait que des actions stériles, & avec lequel on fait tout bien.

Je connois votre piété; je connois vos lumieres, & je suis convaincu qu'en temps & lieu vous saurez parler sans rien craindre.

On veut faire prendre au Saint
re des engagemens dont il pour-
t se repentir ; car ce ne sont
as les mêmes hommes qui l'ap-
ochent, depuis la mort du Car-
ial Archinto ; & cela peut avoir
suites les plus fâcheuses. On ne
nt plus au Saint Siege comme
trefois, & la prudence exige
l'on ait égard aux temps & aux
rconstances. Jesus-Christ, en
commandant à ses Apôtres d'être
nples comme des colombes,
oute : & *prudens comme des*
rpens. Une démarche inconsidé-
ie de la part de Rome dans des
emps aussi critiques, pourroit de-
enir l'occasion de bien des trou-
les. Benoît XIV lui-même, quoi-
u'habile à concilier les esprits,
ût été embarrassé ; mais il se seroit

bien donné de garde de blesser le droit des Couronnes.

Ce que nous avons à traiter est délicat. Il ne faut heurter ni le Saint Pere ni son Conseil, & prendre néanmoins des mesures, pour qu'il n'écoute pas tout ce qu'on lui dit. Comme il n'a que des intentions pures, il ne soupçonne pas qu'on peut lui en imposer. Il devroit au moins balancer les avantages & les inconvéniens sur ce qu'on veut lui faire entreprendre. On réussit toujours mal, quand on n'a pas soin de calculer.

On affecte de ne faire des ouvertures de cœur qu'à certains Cardinaux, & de laisser les autres, sans leur rien communiquer. Le Portugal ne se désistera jamais de sa maniere de penser, & je vois les

autres Royaumes qui lui servi-
t de renfort, & qui le confirme-
t dans son opinion.
Les Monarques ne vivent plus
és les uns des autres comme par
assé; ils sont tous amis, & ils
ssent réellement entre eux avec
 telle fraternité, que, si l'on
assez malheureux d'en offenser
seul, on les offense tous; &
lieu de n'avoir qu'un ennemi,
a toute l'Europe contre soi.
Le Saint Pere, par un zele in-
cret, luttera-t-il contre toutes
Puissances, & tonnera-t-il con-
le Fils ainé de l'Eglise, & con-
Sa Majesté Très-Fidelle? Il
t penser que ce ne sont pas des
npereurs Païens auxquels il
ıt résister, mais à des Princes
tholiques comme lui.

L'Angleterre doit corri
pour jamais tous les Papes d'
zele indiscret. Que diroit C
ment VII, s'il revenoit sur
terre? S'applaudiroit-il de son
vrage, en voyant ce Royaum
jadis la pépiniere des Saints,
jourd'hui l'assemblage de tou
les Sectes & de toutes les erre
Il est des choses qu'il faut sa
sacrifier, pour conserver la t
lité.

Le Saint Siege ne sera jar
plus brillant, jamais plus ina
quable & jamais plus en paix,
lorsqu'il aura les Souverains
tholiques pour défenseurs & p
appui. C'est une harmonie abs
ment nécessaire pour la gloir
pour le bien de la Religion.
Fideles seroient exposés à

ſent de doctrine, ſi malheureuſément les Princes n'avoient pas pour Rome la déférence qu'ils doivent avoir; & le ſouverain Pontiſe lui-même verroit ſon troupeau dépérir inſenſiblement, & choiſir de mauvais pâturages, au lieu de ceux qu'il lui offre.

Le bon Paſteur ne doit pas ſeulement rappeller les brebis égarées, mais travailler, autant qu'il eſt en lui, pour qu'elles ne s'égarent pas. L'incrédulité, dont le ſouffle fatal ſe communique de toutes parts, ne demande pas mieux que de voir Rome en oppoſition avec les Rois. Mais la Religion ne s'accommode pas de ces diviſions : il ne faut pas donner lieu aux ennemis de l'Egliſe de répéter ce qu'ils n'ont que trop ſou-

ſant des occaſions d'éclater ?

On voit mal, quand on ne voit qu'une partie des choſes ; il faut en conſidérer l'enſemble, & peſer ſur l'avenir les démarches préſentes. Une étincelle, dit Saint Jacques, embraſe toute une forêt.

Les petits eſprits s'imaginent qu'on en veut à certains Religieux, parce qu'on ne veut pas les ſoutenir en dépit des Rois. Mais outre qu'on leur attireroit encore plus d'orages, en réſiſtant aux Puiſſances, on ne ſe brouillera pas, par préférence pour eux, avec tous les Princes Catholiques.

Il ne me ſeroit pas poſſible de dormir, ſi j'en voulois à quelqu'un. J'aime ſincerement tous les Ordres Religieux ; je voudrois de toute mon ame qu'on pût tous les con-

rver ; mais je réfléchis sur ce qui
st le plus convenable, quand il
ut prendre un parti. Je ne pré-
ends même pas que le Saint Pere
oive en détruire aucun, mais
u'il écrive du moins aux Cou-
onnes, qu'il examinera les
riefs, & que réellement il les
xamine.

Je suppose Rome en butte à
outes les Couronnes. Comment
e soutiendra-t-elle au milieu des
rages ? Nous ne sommes pas en-
core dans le Ciel ; & si Dieu con-
erve son Eglise jusqu'à la fin des
iecles, c'est qu'il inspire à ceux
ui la régissent, une prudence re-
ative aux temps & aux lieux, ainsi
ue l'amour de la paix.

Il ne faut pas croire que Dieu
era un miracle pour soutenir un

zele indiſcret. Il laiſſe agir l
cauſes ſecondes ; & quand ell
prennent un mauvais parti , l
choſes n'en vont pas mieux.

Il n'y a que des Illuminés q
ne veulent pas ſe plier aux circo
ſtances, quand il n'eſt queſtion
de la Morale ni de la Foi. C'eſt
démon qui ſe transforme en An
de lumiere, & qui nous ſédui
quand nous voulons, aux riſqu
de tout perdre, n'écouter que n
tre opinion.

Comme je connois votre zel
Monſeigneur, ainſi que vos
mieres, je préſume que vous tro
verez quelque moyen capable
ſauver, non le Saint Siege, pu
qu'il ne peut périr, mais la Co
de Rome qui ſe voit expoſée a
plus grands périls.

Voilà mes réflexions. Je me
ersuade que vous les trouverez
ustes. J'ose vous assurer que je les
pesées devant Dieu qui sonde les
eins & les cœurs, & qui sait qu'il
y a dans mon ame ni antipathie
i animosité contre personne.

J'ai l'honneur d'être avec tous
s sentimens dus à vos grandes
lumieres & à vos rares vertus, vo-
te très-humble, &c.

*Au Couvent des SS. Apôtres, le 16
u courant.*



LETTRE CXII.

*A M. le Cardinal S***.*

EMINENCE,

Je n'eus pas le temps de vous parler hier à mon aiſe ſur les grandes affaires qui agitent maintenant l'Europe, & dont Rome recevra le contre-coup, ſi elle ne ſe comporte avec la modération qu'exigent les Souverains. Les Papes ſont des Pilotes voguants preſque toujours ſur des mers orageuſes & conſéquemment obligés d'aller tantôt à pleines voiles, & tantôt de ſe replier à propos.

Voici le moment où il faut faire uſage de cette prudence du ſer-

pent, que Jesus-Christ recommande à ses Apôtres. Il est sans doute fâcheux de ce que des Religieux destinés aux Colleges, aux Séminaires, aux Missions, & qui ont beaucoup écrit en tout genre sur les vérités de la Religion, soient abandonnés dans un temps où l'incrédulité se déchaîne avec fureur contre les Ordres Religieux; mais il s'agit d'examiner sous les yeux de Dieu, s'il vaut mieux heurter les Souverains, que de ne pas soutenir une Compagnie Religieuse.

Pour moi, je pense, à la vue de l'orage qui gronde de toutes parts, & qu'on apperçoit déja sur nos têtes, qu'il faut savoir s'exécuter soi-même, & sacrifier ce qui est le plus agréable, plutôt que de s'ex-

poser à un schisme, qu'on peut appeller le plus grand de tous les maux.

Que notre Saint Pere & son Secretaire d'Etat aiment sincerement les Jésuites, je souscris de tout mon cœur à l'attachement qu'ils ont pour eux, n'ayant jamais eu ni la moindre animosité ni la moindre antipathie contre aucun Ordre Religieux; mais je dirai toujours, malgré la vénération que j'ai pour S. Ignace, & l'estime qu'on a pour les siens, qu'il est très-dangereux, & même très-téméraire, de soutenir les Jésuites dans les circonstances présentes.

Il convient sans doute que Rome sollicite en leur faveur, & qu'en qualité de Mere & de Protectrice de tous les Ordres qui

ſont dans l'Egliſe, elle emploie tous les moyens de conſerver la Société; pourvu toutefois qu'elle ſubiſſe une réforme, ſelon le Décret de Benoît XIV, & ſelon les deſirs de tous ceux qui veulent ſincerement le bien de la Religion : mais mon avis eſt, lorſqu'elle aura tout épuiſé, qu'elle remette cette affaire entre les mains de Dieu, & celles des Souverains.

Rome a beſoin plus que jamais de la protection & du ſecours des Puiſſances Catholiques. Ce ſont des forteresſes qui la mettent à l'abri des incurſions & des hoſtilités; de ſorte qu'elle n'a jamais plus de gloire & d'autorité, que lorſqu'elle paroît céder aux Souverains. C'eſt alors qu'ils la ſoutien-

nent avec éclat, & qu'ils se font un devoir de publier de toutes parts, & de prouver par des actes de déférence & de soumission, qu'ils sont réellement les fils dociles du pere commun des Fideles, & qu'ils le respectent comme le premier homme du monde aux yeux de la foi.

Plus je me rappelle ces temps malheureux, où les Papes errans, sans secours, sans asyle, avoient pour ennemis les Rois & les Empereurs, & plus je sens la nécessité de vivre en paix avec tous les Monarques. L'Eglise ne connoît que deux Sociétés indipensablement nécessaires, & fondées par Jesus-Christ même, pour perpétuer sa doctrine & pour engendrer des Chrétiens, les Evêques & les Prêtres.

Les premiers âges du Monde Chrétien, que nous nommons les beaux ſiècles de l'Egliſe, n'eurent ni Moines, ni Religieux ; ce qui nous fait évidemment ſentir que ſi la Religion n'a beſoin que de ſes Miniſtres ordinaires pour ſe conſerver, les Réguliers, ſes troupes auxiliaires, quoique extrêmement utiles, ne ſont cependant pas d'une néceſſité abſolue.

Si les Jéſuites ont l'eſprit de leur état, comme je le préſume, ils diront les premiers : Nous nous ſacrifions plutôt que d'exciter des troubles & des tempêtes.

Comme ce n'eſt point ſur des richeſſes périſſables, ſur des honneurs temporels, qu'un Corps Religieux doit s'appuyer, mais ſur un amour ſolide envers Jeſus-

ſtre & l'Interprete de ſes volc
ſur terre, ne veut plus de ſe
vices. Les Corps Religieux ne
reſpectables & ne doivent
conſervés, qu'autant qu'ils on
prit de l'Egliſe; & comme ce
prit eſt toujours le même, i
pendamment de toutes les I
tutions régulieres, chaque C
doit ſe conſoler ſi l'on vient
ſupprimer ; mais ſouvent l'ar
propre nous perſuade que
ſommes néceſſaires dans le t

loin de soutenir témérairement
ı Corps dont les Souverains se
aignent, on engageroit ce même
orps à se retirer de lui-même,
ns murmure & sans fracas; mais
ı se fait illusion, & on s'imagine
l'on ne peut toucher à un Insti-
t, sans attaquer l'essence même
la Religion.

Si en abandonnant un Ordre
eligieux, il falloit altérer un
ogme, corrompre un point de
orale. Ah! sans doute, c'est alors
l'il faudroit plutôt périr! Mais
orès les Jésuites comme avant,
Eglise enseignera les mêmes vé-
tés, l'Eglise subsistera; & Je-
ıs-Christ feroit plutôt naître des
ierres mêmes des enfans d'A-
raham, pour soutenir son ou-
rage, que de laisser son Corps

myſtique ſans ſecours & ſans ap-
pui.

Le Chef de l'Egliſe eſt comm
le maître d'un magnifique jardin
qui retranche à ſa volonté les ar
bres qui s'étendent trop au loin
& qui pourroient offuſquer la vue

Parlez au Saint Pere, vous
Monſeigneur, qui avez de l
ſcience & du zele. Cela convien
dra beaucoup mieux de votr
part que de la mienne, me regar
dant, avec raiſon, comme le der
nier du Sacré College, à tou
égards. Faites voir à Sa Saintet
l'abyme qu'on ſe creuſe, en ré
ſiſtant opiniâtrément aux Souve
rains. La droiture de ſon cœu
fera qu'il vous écoutera; car o
peut dire qu'il n'a pris le part
de réſiſter aux Puiſſances, qu

rce qu'il le croit le meilleur. ıttends de votre amour pour Église cette généreuſe démar- .e, & je ſuis de votre Emi- nce, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 9 tobre 1768.

.ETTRE CXIII.

A un Frere Convers.

.H! pourquoi, mon cher Frere, ſitiez-vous de vous adreſſer à oi ? Suis-je donc un autre ›mme, parce que j'ai l'honneur être Cardinal ? Toujours mon eur & mes bras ſeront ouverts ›ur recevoir mes chers confre- s. Je leur dois trop pour jamais

les oubliez, puisque je leur
tout.

L'aveu que vous me faites
votre faute, me persuade que
lement vous vous en repe
Pour peu qu'on décline dan
cloître, on donne insensibler
dans des excès. Vous n'ave
péché par ignorance, & vou
êtes plus coupable; & ce qu
a de pire encore, c'est que
faute a éclaté.

Humiliez-vous devant les l
mes & gémissez devant Di
pour obtenir votre pardon. Je
écrire à votre Gardien pour
vous reçoive avec bonté.

Vous vous êtes imaginé,
cher Frere, qu'en quittant
retraite, vous trouveriez da
monde des satisfactions infi

Hélas ! le monde n'eſt qu'un trompeur. Il promet ce qu'il ne donne jamais : il paroît un faiſceau de fleurs, lorſqu'on ne le voit que dans le lointain ; & ſi-tôt qu'on l'apperçoit de près, ce n'eſt plus qu'un buiſſon d'épines.

Je prie le Seigneur qu'il vous touche vivement ; car tous les bons mouvemens viennent de lui. Il faudra reprendre vos exercices avec la plus vive ferveur, & forcer ceux qui pourroient vous reprocher vos écarts, à vous admirer. Soyez perſuadé que vous me ſerez toujours cher, & que je pleure ſincerement avec vous ſur la faute que vous venez de commettre. Votre affectionné *le Cardinal Ganganelli.*

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 18 *Novembre 1764.*

LETTRE CXIV.

Au R. P. Gardien de ***

SI vous avez quelque attach
ment pour moi, M. R. P. je vo
prie de recevoir avec effusion
cœur le Frere ***, qui s'est sca
daleusement écarté de son devoi
mais il revient, mais il pleur
mais il promet; & ce qui est enco
plus touchant que tout cela, Jesu
Christ notre modele nous appre
comment on doit pardonner.
vous prie de l'envisager sur la cro
pour le salut même de ceux qui
crucifient; & je ne doute pl
d'obtenir ce que je demande.

La nature humaine est si dépr

ée, que je suis bien moins étonné u'alarmé des excès auxquels homme se porte. Il ne faut qu'un nouvement d'orgueil, qu'un re-our complaisant sur nous-mêmes, pour nous faire perdre la grace; & dès-lors nous voilà capables de tous les crimes.

Plus le Seigneur nous a préservé des excès qui font gémir, & plus nous devons être compatissans à l'égard de ceux qui s'y livrent; car c'est un pur effet de sa miséricorde, dont nous ne pourrons rien nous attribuer.

Vos Religieux béniront leur Gardien, en voyant la tendresse avec laquelle vous recevrez la brebis égarée.

Je ne vous écris point pour que vous le dispensiez de la pénitence

préſcrite par les Conſtitutions; mais pour que vous l'allégiez autant qu'il eſt poſſible, en vous abſtenant de faire des reproches amers, plus capables d'irriter que de toucher.

Que vos réprimandes ſoient amicales; que votre correction ſoit paternelle; que votre abord n'ait rien d'auſtere; mais qu'il ſoit plutôt gracieux, afin de ne point effrayer le coupable.

Souvenez-vous que c'eſt toujours la charité qui doit agir, & que c'eſt elle qui doit punir, comme c'eſt elle qui doit pardonner.

Je vous embraſſe ſincerement comme mon ancien confrere; & j'eſpere apprendre par celui même que je vous recommande, qu'il

qu'il a trouvé en vous un pere, plutôt qu'un maître. Personne ne vous aime & ne vous honore plus que *le Cardinal Ganganelli.*

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 18 Décembre 1764.

LETTRE CXV.

Au R. P. COLLOZ, *Prieur de Graffenthal, & Supérieur Général de l'Ordre des Guillelmites.*

M. R. P.

Votre Lettre m'a fait voir combien vous avez été sensible, d'un côté, à ma promotion au Cardinalat, de l'autre au choix que le Saint Pere a fait de ma personne, parmi tous les Membres

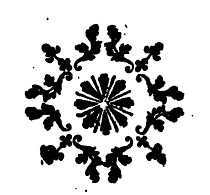
du Sacré College, pour me confier la protection de votre Ordre. Je ne doutois point que tels fussent en effet vos sentimens; néanmoins ç'a été une vraie satisfaction pour moi d'y reconnoître, d'y voir en quelque sorte l'empreinte de l'alégresse qui est dans vos cœurs, & d'y trouver des marques certaines de la confiance dont vous m'honorez. Assurément votre Ordre a perdu dans le Cardinal Guadagni, un grand & un puissant appui. Puissent les espérances que vous avez conçues de moi, faire renaître le calme & la paix dans vos ames! Au moins ferai-je tous mes efforts, mon Révérend Pere, pour que vous trouviez en moi, ainsi que tout votre Ordre, un ami tendre, un protecteur vigilant,

ur zélé de vos privile-
ens souvent avec plaisir,
eur Général des Capu-
faire l'éloge de votre
e & de votre Ordre. Il
te, mon R. P. qu'une
esirer : c'est d'abord que
cusiez, si cette réponse
arvenue trop tard; car
angement d'état si nou-
peu attendu de ma part,
ccablé d'une multitude
qui ne m'ont presque pas
mps de respirer; c'est en
u, que vous vouliez bien
à l'épreuve, & voir si
ous être bon à quelque
me suis entretenu de
notre Saint Pere. Je lui
e vos affaires toutes les
ous m'en donnerez com-

mission. Je me recommande fo
aux prieres de votre Ordre : j'
pere remplir les intentions de v
tre Révérence, de maniere à vo
convaincre que votre Ordre a
moi un protecteur vraiment affe
tionné.

Je suis de tout mon cœur, m
Révérend Pere, &c.

*A Rome, au Couvent des SS. A
tres, le 20 de Mai 1769.*



LETTRE CXVI.

*A M. l'Abbé F***.*

VOUS ne lisez point assez les Peres de l'Église, mon cher Abbé; & il est facile de s'en appercevoir dans vos discours comme dans vos écrits. Savez-vous qu'ils sont l'ame de l'éloquence Chrétienne ; & que semblables à ces arbres féconds, qui ornent les jardins en même temps qu'ils les enrichissent, ils donnent abondamment des fleurs & des fruits ?

L'Eglise se glorifie d'avoir leurs ouvrages à produire, comme autant de trophées remportées sur ses ennemis ; & il n'y a pas un Chrétien éclairé qui ne doive faire

ſes délices de leur lecture. Plus on les approfondit, & plus on les trouve lumineux : chaque Pere de l'Egliſe a un eſprit qui le caractériſe. Le génie de Tertullien reſſemble au fer qui briſe ce qu'il y a de plus dur, & qui ne plie point ; celui de S. Athanaſe, au diamant, qu'on ne peut ni obſcurcir, ni amollir ; celui de S. Cyprien, à l'acier, qui coupe juſqu'au vif ; celui de S. Chryſoſtôme, à l'or, dont le prix répond à la beauté ; celui de S. Léon, à ces décorations, qui marquent la grandeur ; celui de S. Jérôme, au bronze, qui ne craint ni les fleches, ni les épées ; celui de S. Ambroiſe, à l'argent, qui eſt ſolide & luiſant ; celui de S. Grégoire, à un miroir, où chacun

ſe reconnoît ; celui de S. Auguſtin, à lui-même, comme unique dans ſon genre, quoique univerſel.

Quant à S. Bernard, le dernier des Peres dans l'ordre de la chronologie, je le compare à ces fleurs que la nature a veloutées, & qui répandent un parfum exquis.

Si les François comptent M. Boſſuet, Evêque de Meaux, parmi les Peres; c'eſt un jugement précoce, auquel on ne peut ſe ſoumettre juſqu'à ce que l'Egliſe univerſelle ait prononcé, d'autant plus qu'elle ſeule a droit d'aſſigner à ſes Ecrivains le rang qui leur eſt dû. S. Thomas d'Aquin lui-même n'a pas obtenu le titre de Pere de l'Egliſe; &

il n'eſt pas préſumable que les Docteurs qui lui ont ſuccédé, jouiſſent de cette prérogative: mais chaque Nation s'enthouſiaſme pour ſes Auteurs, quoiqu'on ſoit forcé de convenir que le célebre Evêque de Meaux, fût une lampe ardente & luiſante, dont la lumiere ne s'obſcurcira jamais. Je vous avoue que ſi je ſais quelque choſe, mon cher Abbé, je le dois à la lecture des Peres, & ſur-tout à celle des ouvrages de S. Auguſtin : rien n'échappe à ſa ſagacité; rien n'eſt au deſſous de ſa profondeur; rien n'eſt au deſſus de ſa ſublimité: il ſe reſſerre, il s'étend, il s'iſole, il ſe multiplie ſelon les ſujets qu'il traite, & toujours avec le même intérêt, & en élevant l'ame juſques

que dans le ſein de Dieu : c'eſt un ſanctuaire dont il paroît avoir la clef, & où il introduit inſenſiblement ceux qui ſe nourriſſent de ſes magnifiques idées. Je l'admire ſur-tout dans les matieres de la Grace : eh ! plût au Ciel que ſa doctrine ſur ce point eût fixé toutes les écoles & tous les eſprits ! Des Ecrivains audacieux n'auroient pas voulu ſonder des abymes impénétrables, & la grace de Jeſus-Chriſt eût conſervé tous ſes droits, & l'homme ſa liberté.

Ce qui m'afflige, c'eſt qu'on ne lit preſque plus les Peres de l'Egliſe, & que ceux même qui ont beſoin de les conſulter, s'en rapportent à des extraits ſouvent infideles, & toujours trop abrégés. Un Eccléſiaſtique, un Evêque ſe

faisoient autrefois un devoir de lire les Peres de l'Eglise, comme de dire le Bréviaire ; & aujourd'hui on ne les connoît, pour ainsi dire, que de nom, excepté néanmoins dans les Cloîtres où l'on n'a pas tout-à-fait perdu cette excellente coutume : delà dans bien des Régions, des Théologies décharnées, sans ame & sans vie, des Etudians qui ne savent que syllogistiquer, des instructions qui ne contiennent que des mots, & où l'on ne trouve aucune substance.

Je dois cependant dire, à la louange du Sacré College, sans vouloir le louer, qu'il a toujours eu des membres qui ont persévéramment étudié les Peres, & qu'actuellement même on en peut

citer qui préferent cette lecture à toute autre occupation : aussi nos Ecoles se ressentent-elles de cette influence : on n'y enseigne que la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas ; moyen assuré d'éviter tout ce qui respire la nouveauté.

Je vous conjure donc de vous faire une obligation de lire chaque jour les ouvrages des Peres : il ne s'agit que de commencer, car vous ne pourrez plus les quitter : ils sont toujours avec Dieu, & ils vous placeront avec eux, si vous vous nourrissez journellement de leurs écrits : c'est lire l'Ecriture sainte que de les lire ; car ils l'expliquent en maîtres, & ils la citent à tout propos.

On me raviroit les trois quarts de mon exiſtence, ſi l'on m'ôtoit la conſolation de m'entretenir avec les SS. Peres : *Più mi ſono preſenti, più mi conſolo, più mi rallegro, più mi credo immenſo.*

Profitez de mes leçons, ſi vous m'aimez, & ſi vous vous aimez vous-même; car en liſant les Peres, vous ferez des acquiſitions mille fois plus précieuſes que celle de toutes les terres & de tous les titres. Un Eccléſiaſtique n'a plus rien à faire avec le monde, que pour l'inſtruire & pour l'édifier. Je ſuis de tout mon cœur, & avec le plus ferme deſir de voir votre eſprit fructifier utilement, votre affectionné, *Le Cardinal Ganganelli.*

A Rome, ce 13 Décembre 1768.

LETTRE CXVII.

*Au R. P. ***, son ami.*

VOUS m'avez fait plaisir de ne point dire que je vous avois écrit. Sans être mystérieux, j'aime beaucoup qu'on soit discret ; & quoiqu'au Couvent des SS. Apôtres, depuis environ vingt-huit ans, je n'ai jamais fait part à mes confreres des relations que je pouvois avoir : on devine si l'on veut, ou si l'on peut, mais on ne sait rien : *Secretum meum mihi.*

J'ai vu dernierement les Cardinaux d'York, Corsini, & Jean-François Albani, dont j'estime infiniment les rares qualités, &

ils ne m'ont rien appris de ce que je voulois ſavoir.

Je ſouſcris avec le plus grand plaiſir à tout ce que vous dites d'obligeant du Prélat Durini : il joint à l'aménité des François la ſagacité des Italiens, & il mérite de parvenir aux plus grands emplois.

Je n'ai rien appris des dernieres réſolutions du grand perſonnage dont vous me parlez ; je ne le vois que très-rarement, & très-politiquement : il ne me croit pas de ſes amis. A-t-il tort ? a-t-il raiſon ? C'eſt ce qu'il ne pourroit ſûrement pas lui-même décider, malgré toute la fineſſe qu'on lui ſuppoſe : mais très-certainement Dieu le ſait, je ne lui en veux point ; par la raiſon que je n'en

ai jamais voulu à perſonne.

Je recommanderai la bonne œuvre dont vous me parlez aux éminentiſſimes Cardinaux Fantuzzi & Borromeo, qui ne reſpirent que la charité. Vous remettrez vous-même l'incluſe que je vous fais paſſer à M.***, & vous vous chargerez de m'envoyer ſa réponſe par la voie du Poſtillon ailé : cela ſera prompt & ſûr. Depuis quelque temps mes correſpondances me tuent ; & cependant je ne puis m'en débarraſſer. Ne perdez plus dorénavant une demi-page à me marquer plus de reſpect : j'aime que que vous m'écriviez comme au Frere Ganganelli. Je ſuis toujours le même individu, quelques efforts qu'on faſſe pour que je

ſuis comme à l'ordinaire, & pour toute la vie, votre affectionné ſerviteur, *Le Cardinal Ganganelli.*

A Rome, ce 6 Décembre 1768.

LETTRE CXVIII.

*A M. D***.*

IL ne ſuffit pas de faire l'aumône pour plaire à Dieu, car la charité s'étend à tout, il faut encore ne point vexer vos Fermiers, & ne point moleſter vos vaſſaux : on n'a point l'eſprit de la Religion, quand on exige avec la derniere ſévérité des minuties qu'on doit mépriſer. Le Chriſtianiſme ne connoît point ce ſordide intérêt qui s'étend ſur les

plus petites chofes ; & l'on n'en a que l'écorce, lorfqu'on eft toujours fur le qui-vive avec fes Fermiers, dans la crainte d'être trompé : le cœur ne peut être que terreftre, quand on s'applique avec trop de contention à des détails terreftres.

Eh ! pourquoi vous tourmenter, Monfieur, auffi violemment pour des biens périffables ? le Royaume de Jefus-Chrift veut des adorateurs en efprit & en vérité, dont le cœur ne foit pas rétréci par une conduite intéreffée, & par des vues purement charnelles.

Je fuis défolé quand je vois des gens de bien qui craignent que la terre n'aille leur manquer ; & qui fouvent, quoique très-riches,

ſont attachés à une vile piece d'argent plus qu'un malheureux ouvrier.

J'oſe ajouter, Monſieur, que toutes vos œuvres de dévotion vous ſeront abſolument inutiles, ſi vous n'êtes pas entiérement détaché des biens de ce monde, & ſi vous continuez à être le fléau de vos débiteurs par une trop grande avidité pour les richeſſes. Il faut ſavoir perdre plutôt que de vexer. L'eſprit de juſtice que vous m'alléguez, ne s'allie point avec de continuelles méfiances, des inquiétudes ſur l'avenir, & des tracaſſeries éternelles.

S'il y a quelques conteſtations entre vous & vos Fermiers, arrangez les choſes plus à leur avantage qu'au vôtre; cela eſt

conforme aux conſeils de Jeſus-Chriſt, qui nous ordonne de donner notre robe ſi l'on nous demande notre manteau ; tout votre ſuperflu, & même une partie de votre néceſſaire, dans des beſoins urgens, appartiennent aux pauvres : ainſi vous ſerez coupable ſi vous amaſſez. Voilà des vérités dures, mais ce n'eſt pas moi qui ai fait la Loi.

L'affaire dont vous me parlez ne peut être mieux qu'entre les mains de Monſignor Braſchi : ſa droiture répond à ſes lumieres ; & il n'y a point à craindre qu'il ſe laiſſe prévenir. Cependant ſi vous voulez, je lui en dirai deux mots. Je ſuis, Monſieur, avec les ſentimens qui vous ſont dus, &c.

Le Cardinal Ganganelli.

A Rome, ce 21 du courant.

LETTRE CXIX.

A Milord ***.

JE ne m'accoutume point à voir un génie comme le vôtre, dupe de la philoſophie moderne. Vos lumieres devroient vous mettre à l'abri des ſophiſmes qu'elle enfante, & qui nous réduiſent à la triſte condition des bêtes.

S'il y a un Dieu, comme la nature le crie de toutes parts, il y a une Religion. S'il y a une Religion, elle ne peut être qu'incompréhenſible, ſublime, & auſſi ancienne que le monde, comme émanant d'un Etre infini & éternel : ſi elle a ces caracteres, c'eſt ſans contredit le Chriſtianiſme ;

& si c'est le Christianisme, il faut nécessairement le reconnoître pour divin, & y acquiescer de cœur & d'esprit.

Est-il donc croyable que Dieu n'ait déployé l'Univers d'une maniere aussi éclatante, que pour repaître les yeux d'un troupeau d'hommes & d'animaux, qu'on doit confondre ensemble, comme n'ayant tous qu'une même destinée; & que cette intelligence qui réside en nous, qui combine, qui calcule, qui s'étend plus que la terre, qui s'éleve plus que le firmament, qui se rappelle tous les âges passés, qui pénétre dans les siecles à venir, qui a enfin une idée de ce qui doit toujours durer, ne rayonne un moment que pour se dissiper ensuite comme une foible vapeur?

Quelle eſt cette voix qui crie en vous-même & à tout inſtant, que vous êtes né pour de grandes choſes ? quels ſont ces deſirs qui ſe renouvellent continuellement, & qui vous font ſentir qu'il n'y a rien dans ce monde qui puiſſe remplir votre cœur ?

L'homme eſt un malade qui ſe roule dans ſes propres douleurs, tant qu'il s'éloigne de Dieu ; & la lumiere de ſa raiſon qu'il étouffe, le laiſſe au milieu d'une nuit qui fait horreur.

La même vérité qui vous aſſure de votre exiſtence, je veux dire ce témoignage intime de vous-même, nous aſſure de celle de Dieu ; & elle ne peut vous en donner une vive idée, ſans vous imprimer celle de la Religion. Le

culte

ulte que nous rendons à l'Etre uprême, eſt tellement lié avec ui, que notre cœur n'eſt ſatisfait que lorſqu'il lui rend hommage, que lorſque nous nous confor-mons à l'ordre qu'il a établi.

S'il y a un Dieu, il doit être néceſſairement bienfaiſant; & s'il eſt bienfaiſant, vous devez par la plus juſte conſéquence, le remer-cier de ſes bienfaits. Celui de l'exiſtence, comme celui de la ſanté, ne vient abſolument point de vous : vous n'étiez rien il y a vingt-ſept ans; & tout-à-coup vous êtes devenu un corps orga-niſé, enrichi d'un eſprit qui lui commande en maître, & qui le mene au gré de ſa volonté.

Cette réflexion vous engage à chercher l'Auteur de la vie; &

vous le trouvez en vous-même ; quand vous voulez vous sonder, & dans tout ce qui vous entoure, sans qu'aucun de ces objets puisse se vanter d'être une parcelle de sa substance ; car Dieu est simple, indivisible, ne pouvant absolument s'amalgamer avec les élémens.

Si la Religion qu'il a établie a pris diverses formes, si elle s'est perfectionnée depuis la venue du Messie, c'est que Dieu l'a traitée comme notre raison, qui d'abord n'est qu'une foible lumiere, & qui se développant ensuite peu à peu, paroît dans le plus beau jour.

D'ailleurs est-ce à l'homme à interroger Dieu sur sa conduite ; est-ce lui qui réglera ses voies, & qui lui assignera sa maniere d'opé-

rer? Dieu se communique à nous, mais en se réservant toujours le droit d'agir en maître, parce qu'il n'y a rien qui ne lui soit réellement soumis. S'il nous manifestoit clairement ici-bas ses desseins, si les mysteres qui nous étonnent & qui nous atterrent, nous étoient développés, ce seroit la vision intuitive qu'il nous réserve après cette vie, & il seroit inutile de mourir. L'évidence n'est que pour le ciel, *cognoscam, sicut & cognitus sum:* & nous voulons anticiper ce moment, sans penser que tout est réglé par une sagesse infinie, & que nous n'avons autre chose à faire qu'à nous soumettre & à adorer. L'incrédule ne change rien aux desseins de Dieu, quand il ose s'élever contre lui. Il entre même

dans ſon plan, ce plan vaſte où le mal concourt avec le bien, pour l'harmonie de ce monde & pour le bonheur de l'autre.

La nature & la Religion dérivent également de Dieu, & elles ont l'une & l'autre, quoique d'une maniere tout-à-fait différente, leurs myſteres & leurs incompréhenſibilités; & par la même raiſon qu'on ne nie pas l'exiſtence de la nature, quoique ſes opérations nous ſoient ſouvent cachées, on ne peut ni on ne doit nier celle de la Religion, malgré ſes obſcurités.

Il n'y a rien ici qui n'ait un côté ténébreux, parce que notre ame appeſantie par un corps qui l'offuſque & qui l'aggrave, ne ſeroit pas capable de tout voir. Elle eſt en quelque ſorte dans ſon enfance, &

i faut des jours proportionnés
foiblesse de sa vue, jusqu'à ce
la mort la dégage du poids qui
:able. C'est comme un tendre
au qui palpite & qui crie dans
nid, jusqu'à ce qu'il puisse s'é-
:er dans les airs, & voler.

.es gradations de la Religion
: admirables aux yeux du vrai
losophe. Il la voit d'abord
ıme un crépuscule qui sort du
du chaos; ensuite comme l'au-
: qui annonce le jour; enfin il
:rçoit ce jour, mais environné
ıuages, & il sent qu'il ne sera
ìaitement serein & dans son mi-
qu'au moment où les cieux
s seront ouverts.

.'incrédule qui sans principe
ıde la Révélation, en a-t-il donc
particuliere qui lui assure que

celle que nous croyons, est abso
lument chimérique ? Mais dan
quel temps & dans quel lieu cett
lumiere secrete est-elle venu
l'éclairer ? Est-ce au moment o
ses passions le dominent & l'absor
bent, est-ce au milieu des specta
cles & des plaisirs où il passe or
dinairement sa vie ?

Il est étonnant, Milord, com
ment des hommes abandonne
toute l'autorité de la Tradition
éludent toute la force des pl
grands témoignages, pour s'e
rapporter aveuglément à deux c
trois personnes qui leur donne
des leçons d'incrédulité. Ils
veulent aucune inspiration, &
les regardent comme des gens in
pirés ; d'où il est aisé de conclu
qu'il n'y a que les passions qui att

chent à l'incrédulité. On abhorre une Religion qui gêne, quand on veut suivre le torrent des vices, quand on veut nager au milieu des flots d'un monde couvert de vagues & d'écume.

Le Christianisme est un superbe tableau tracé de la main de Dieu, & qu'il présenta lui-même aux hommes, lorsqu'il n'étoit encore qu'ébauché, jusqu'au moment où Jesus-Christ vint l'achever, en attendant qu'il lui donne le lustre & les couleurs qu'il doit avoir dans l'éternité.

Alors il n'y aura plus d'autre objet qui fixera nos regards, parce qu'il sera dans l'essence de Dieu même, faisant un tout avec lui, selon l'expression de S. Augustin.

Cette marche est conforme au

temps qui constitue cette vie, & qui n'existe que par succession. Ainsi Dieu a varié les formes de la Religion, parce que nous sommes dans un monde qui varie; & il la fixera d'une maniere immuable dans le ciel, parce qu'on n'y connoît point le changement. Ce sont ces combinaisons & ces proportions qui font éclater la sagesse de l'Etre suprême. La Religion étant pour l'homme, il a voulu qu'elle suivît les progressions de l'homme selon ses différentes manieres d'exister.

On ne voit rien de tout cela, lorsqu'on est terrestre; & vous en jugeriez comme moi, si vous étiez dégagé de tous ces plaisirs, de toutes ces richesses qui vous matérialisent malgré vous. Le Christia-

nisme est esprit & vie ; & l'on s'en éloigne prodigieusement, lorsqu'on ne s'occupe que de ce qui est corporel. Les ames ne deviennent lumineuses à la mort, que parce qu'elles n'ont plus de corps qui les assiégent & qui les offusquent. La vraie Philosophie fait ce que la mort fera, en dégageant l'homme de tout ce qui est charnel ; mais ce n'est pas la Philosophie moderne, qui ne connoît d'existence que celle de la matiere, & qui regarde la métaphysique comme une science purement chimérique, quoiqu'elle soit plus certaine que la physique même, qui n'est appuyée que sur les sens.

Je n'entre point dans les preuves de la Religion, parce qu'elles ont été si souvent & si bien exposées

dans des Ouvrages immortels, que je ne ferois que répéter. Jesus-Christ est le principe & la fin de toutes choses, la clef de tous les mysteres de la grace & de la nature ; de sorte qu'il n'est point surprenant qu'on s'égare dans mille systêmes absurdes, lorsqu'on n'a point cette sublime boussole. Je ne puis vous rendre raison de rien dans le physique comme dans le moral, écrivoit le célebre Cardinal Bembo à un Philosophe de son temps, si vous n'admettez Jesus-Christ. La création de ce monde même est inexplicable, incompréhensible, même impossible, s'il n'a pas été fait pour le Verbe incarné : car Dieu ne peut avoir d'autre objet dans tout ce qu'il opere, que ce qui est infini. Voilà pour-

quoi Jesus-Christ est appellé par S. Jean, l'*Alpha* & l'*Omega*, & que l'Apôtre nous dit que les siecles ont été faits par lui : *Per quem fecit & sæcula.*

Etudiez à fond cet Homme-Dieu, autant qu'une créature en est capable, & vous trouverez en lui tous les trésors de la science & de la sagesse, & vous l'appercevrez comme le premier anneau de la chaîne qui lie toutes les choses visibles & invisibles, & vous le reconnoîtrez pour ce souffle divin qui fait germer dans les cœurs la justice & la sainteté.

L'incrédule ne pourra jamais répondre d'une maniere satisfaisante, quand on lui demandera ce que c'est que le Christ, cet homme tout-à-la fois si simple & si divin,

si sublime & si abject, si pur dans tout le cours de sa vie, si grand au moment de sa Passion, si magnanime à sa mort. Il faut cependant ici répondre sans tergiverser. Si ce n'est qu'un homme, il n'est plus qu'un imposteur; car il a dit qu'il étoit Dieu, & dès-lors que deviennent ses sublimes vertus, que devient son Evangile, qui défend d'employer jusqu'au moindre équivoque; & comment rendre raison de ses victoires & de celles de ses Disciples dans toutes les parties du monde? Et si c'est un Dieu, que doit-on penser de sa Religion, & de ceux qui osent la combattre?

Ah! Milord, voilà ce qu'il faut connoître, ce qu'il faut approfondir, plutôt que toutes les sciences

profanes auxquelles vous vous livrez. Les ſciences finiront : *linguæ ceſſabunt, ſcientia deſtruetur ;* & il n'y aura que la connoiſſance de Jeſus-Chriſt qui ſurnagera ſur l'abyme où les temps & les élémens iront s'engloutir.

Conſidérez-vous vous-même, & cette vue vous conduira néceſſairement à la vérité. Le plus petit mouvement de votre doigt vous indique l'action de Dieu ſur votre perſonne, cette action vous annonce une Providence, cette Providence vous avertit que vous êtes cher au Créateur, & cet avertiſſement vous conduira de vérités en vérités, juſqu'à celles qui ſont révélées.

Si vous n'êtes ni le créateur de vous-même, ni votre derniere

fin, vous devez néceſſairement chercher celui qui renferme ces deux qualités. Eh ! que peut-il être, s'il n'eſt Dieu ?

La Religion ſera toujours ſûre de gagner ſon procès aux yeux de tous ceux qui auront des principes. Il ſuffit de remonter à ſa ſource, de l'analyſer & de la ſuivre juſqu'où elle doit aboutir, pour connoître ſa véracité ; mais on la défigure, on la déshonore, & ce n'eſt plus qu'un ſquelette que les impies mettent à ſa place. Alors je ne ſuis point ſurpris ſi ceux qui ne ſont pas inſtruits, & qui jurent ſur la réputation des eſprits à la mode, en ont peur.

J'attends, Milord, de la droiture de votre ame & de l'étendue de votre eſprit un jugement plus

ſolide que celui que vous avez porté juſqu'ici du Chriſtianiſme. Déſappropriez-vous de tous les ſyſtêmes & de toutes les opinions dont vous vous êtes malheureuſement rempli. Entrez comme un homme tout nouveau dans le chemin que la Tradition vous ouvrira, & vous jugerez tout différemment. Appellez de vos préventions à vous-même; car ce n'eſt pas vous juſqu'ici qui avez prononcé. Pour moi j'agis réellement d'après ce que me diſent mon cœur & mon eſprit, quand je vous aſſure de toute l'étendue de mon affection avec laquelle je ſerai toute la vie votre ſerviteur, &c. *Le Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 29 Novembre 1768.

LETTRE CXX.

*A M. le Comte ***.*

Les réflexions que vous faites, Monſieur le Comte, ſur l'état préſent des différentes Cours de l'Europe, ſont très-judicieuſes. On voit que vous les connoiſſez parfaitement, & que, ſans être dans les cabinets des Princes, vous ſavez au mieux ce qui s'y paſſe.

C'eſt une belle choſe que d'être au niveau de ſon ſiecle pour bien le connoître, & pour appercevoir les reſſorts qui font agir les perſonnages qui brillent ſur la ſcene du monde.

L'homme dont vous me parlez, eſt un homme de laine, ſans

consistance & sans fermeté, sur lequel par conséquent on ne peut absolument compter. Il est une autre personne que vous connoissez, zélée, comme on doit l'être, pour l'auguste Maison de Bourbon; mais elle part de son Palais avec la résolution la plus ferme de parler fortement au Saint Pere pour l'affaire de Parme; & à peine est-elle devant lui, qu'elle n'ose plus rien dire. Quant au petit Prélat qui devoit agir & se constituer Médiateur, c'est une ame indécise qui remet toujours les choses au lendemain, & qui n'a point d'autre réponse que : *vederemo*.

On pourroit bien en dire un mot au Général des *** ; mais il n'est pas à propos de le compromettre, & sur-tout aujourd'hui

que le ſecret même impoſé p
Saint Office, n'eſt pas g
Quant à ſon Aſſiſtant, c'eſt
un bon homme.

La France & l'Eſpagne o
beaucoup de Grands, qui
raiſon leur ſont attachés; m
ſont tourmentés par tant de
ſonnes qui les aſſiégent, &
font parler le Ciel comme
veulent, qu'ils n'oſent s'expli

La petite dévotion qui par
malheureuſement n'eſt que tr
uſage, ſouffle à tout moment
doit tout ſacrifier pour ſouter
intérêts de Dieu; comme ſi
exigeoit que ſon Premier Mi
ſur terre ſe brouillât avec t
les Puiſſances Catholiques,
ſoutenir des droits ſeigneuri
& pour conſerver bon gré ma

un Corps qui ne peut plus faire de bien, dès qu'on eſt prévenu contre lui. Car, ſuppoſons pour un moment que ce ne fuſſent que des préventions, il eſt toujours vrai qu'on ne peut plus opérer aucun bien, quand on eſt en butte à des Princes puiſſans; mais il eſt impoſſible de faire entendre raiſon ſur cet objet à ceux qui ont adopté une maniere de penſer conforme à leurs opinions.

Tout cela forme un labyrinthe, où l'on ne voit point d'iſſue, & le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, c'eſt de garder le ſilence, & d'attendre les momens de Dieu. Il ſaura bien, quand il voudra changer les eſprits, leur faire connoître ſes deſſeins.

Le mal eſt que, plus on attend,

& plus on s'aigrit. Je suis persuadé, Monsieur le Comte, malgré tout le talent que je vous connois, que vous ne voyez pas de moyens faciles pour nous tirer d'embarras. Nous avons affaire à des gens qui jettent les hauts cris, quand on parle d'accommodement; & il est impossible de leur rien dire, parce qu'ils se croient inspirés.

Cela n'empêche pas que je ne sois indigné de certains propos qu'on tient contre Clément XIII; d'autant plus qu'il n'est jamais permis de parler contre le Grand-Prêtre, & que nous lisons dans l'Epître de S. Jude, que S. Michel n'osa pas proférer des imprécations contre le démon même, mais qu'il se contenta de lui dire : Que Dieu te commande : *Non est au-*

ſus judicium inferre blaſphemiæ, ſed dixit : Imperet tibi Dominus.

D'où je conclus que preſque tous les hommes, de quelque maniere qu'ils penſent, font plier la Religion devant leurs préjugés. Les uns ſont exceſſivement amis du Corps Religieux qui fait aujourd'hui le ſujet des conteſtations ; les autres, excœſſivement ennemis ; & il en réſulte qu'on ne voit point les choſes comme elles doivent être vues, & que ce n'eſt plus la vérité qu'on écoute, mais la paſſion. Pour moi qui tins toujours le milieu entre les partis extrêmes, & qui déteſtai toujours les cabales & les préjugés, je penſe qu'un Pape n'a rien de mieux à faire que d'examiner ſous les yeux de Dieu toutes les pieces pour &

contre, ainsi que tous les inconvéniens qui résultent d'un côté ou de l'autre; & c'est alors qu'il peut & doit prononcer: car il est juge, & je n'ai jamais prétendu qu'il fût le simple exécuteur des volontés des Princes. Il n'y a que celui qui a établi un Ordre Religieux, qui puisse le détruire; mais il en a tellement le droit, qu'il faudroit être insensé pour le lui contester.

Ce qui me rassure au milieu de tous ces maux, c'est que la barque de S. Pierre doit toujours être agitée, & que le Seigneur doit toujours la soutenir au milieu même des plus grandes tempêtes. Vous en êtes persuadé mieux que personne, vous, Monsieur, qui, toujours appliqué à méditer les vérités éternelles, ne voyez tout

e qui a rapport à la Religion qu'a-
ec les yeux de la foi.

Ce sont ces yeux bien différens
es yeux philosophiques, qui nous
levent au dessus de ce monde ;
c qui nous répandent dans l'im-
nensité de Dieu. Aussi n'y a-t-il rien
le plus absurde que de dire avec
es Philosophes modernes, que le
Chrétien n'a que des vues excessi-
vement bornées. Une ame qui s'é-
end jusque dans l'éternité, & qui
'éleve au dessus de l'univers,
pour arriver jusqu'à Dieu, esprit
purement immatériel, peut-elle
être une ame rétrécie dans ses
dées ?

Quand on voudra faire le paral-
lele de la Religion avec la Philoso-
phie, on ne tardera pas à s'apper-
cevoir que l'une étend immensé-

ment toutes les facultés de l'esprit, & que l'autre les resserre dans un cercle extrêmement étroit. Ce monde est pour un Philosophe du temps le *nec plus ultrà ;* & ce monde n'est qu'un atome pour le Chrétien. L'un en fait son bonheur & sa fin ; l'autre ne le regarde que comme une figure qui passe, & n'y donne qu'un simple coup d'œil. L'un l'adore, parce qu'il est son tout & son Dieu ; l'autre ne l'envisage que comme une vapeur qui va bientôt se dissiper.

Ne comptez point sur le Prélat ***. il est trop occupé.

S'il arrive ici quelque changement, je serai prompt à vous en avertir. Mais il faut une terrible secousse pour que cela ait lieu. J'ai l'honneur

l'honneur d'être, Monsieur le Comte, &c.

Mes complimens à M. l'Abbé.

LETTRE CXXI.

A un Prélat.

Vous m'avez obligé sensiblement d'avoir rendu service au Révérend Pere Aimé de Lamballe. C'est un Capucin que j'affectionne singuliérement, à raison de ses bonnes qualités. Il a les vertus de son état, c'est-à-dire qu'il est humble, doux, zélé & fort appliqué à maintenir la Regle dans toute sa vigueur.

J'attends avec impatience votre retour, d'autant mieux que nous aurons à parler sur ce qu'on dit

beaucoup, & ſur ce qu'on ne fait rien : *Si diſcorre aſſai e non ſi fa niente.*

Chaque jour nous apporte les nouvelles les plus extraordinaires, & chaque jour les détruit. Quand les eſprits fermentent, & qu'il y a de grandes affaires ſur le tapis, chacun s'érige en politique & en nouvelliſte, ſur-tout dans Rome où nous avons un monde de ſpéculateurs & d'oiſifs : *una folla di otioſi.* Les uns craignent, les autres eſperent ; cette vie n'étant qu'une ſucceſſion d'inquiétudes & de deſirs. On débitoit hier que le Roi de Naples faiſoit défiler des troupes juſqu'à nous. S. Ignace qui fut enflammé de la gloire de Dieu, ne prévoyoit pas qu'il y auroit un jour tant de fermentation pour ſes en-

sans. On dit néanmoins qu'il demanda pour eux à Dieu, qu'ils fussent toujours souffrans. En ce cas il a été sûrement exaucé; car il faut convenir que depuis quelque temps ils ont essuyé bien des calamités. J'ai été réellement très-touché de leurs maux; ils sont doublement mes freres à titre d'hommes & de Religieux; &, si l'on traite ainsi le bois verd, que sera-ce du bois sec? *Quid in arido fiet?*

Vous ne trouverez plus ici votre Directeur. Nous l'avons enterré. Cette mort qui vient toujours se présenter sans qu'on l'appelle, ne nous donne point de répit. Elle fait sa ronde jour & nuit, & l'on vit avec autant de sécurité, que si l'on étoit sûr qu'elle ne dût jamais passer.

Je me flatte que vous m'apporterez le petit tableau que je vous ai demandé. Comptez toujours ſur mon eſtime & ſur mon amitié; c'eſt tout ce que je puis vous donner, mais je vous les donne amplement, étant, &c.

A Rome, ce 23 Avril 1768.

LETTRE CXXII.

Au Marquis CARRACCIOLI.

GRACES vous ſoient rendues, Monſieur, pour l'ouvrage que vous avez bien voulu me faire paſſer, & qui a pour titre : *les Derniers Adieux de la Maréchale à ſes Enfans :* c'eſt le Livre du ſentiment, & qui agit ſi forte-

ment sur le cœur, que j'en ai été vivement attendri : vous devriez nous le donner en Italien, d'autant plus que je le regarde comme un Traité d'éducation parfaitement complet.

Je suis fâché de ce qu'on ne vous a pas fourni dans le temps, toutes les anecdotes intéressantes concernant la Vie de Benoît XIV : vous vous y êtes pris trop tard pour les avoir. Lorsqu'on veut mettre au jour l'Histoire d'un Souverain Pontife, il faut recueillir des mémoires pendant qu'il vit : chacun s'empresse alors d'en donner ; au lieu qu'après sa mort, il est promptement oublié, & souvent même de la part de ceux qui lui doivent tout ce qu'ils sont.

Je vous exhorte, Monsieur,

à continuer toujours vos travaux littéraires, si utiles au Public, pourvu que ce ne soit pas au détriment de votre santé, & à me croire encore mieux que je ne puis dire, votre affectionné serviteur, *Le Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 13 Septembre 1768.

LETTRE CXXIII.

*A l'Ambassadeur de ***.*

C'EST donc un parti pris; & l'on aimera mieux se brouiller avec toutes les Puissances Catholiques, & encourir tous les périls, que de s'accommoder avec le Duc de Parme, malgré toutes les conséquences qui en résultent. On diroit, par la fermeté avec

laquelle on continue de répondre aux Puiſſances, qu'il s'agit de ſoutenir la foi, ou que nous avons une Armée de deux ou trois cents mille hommes à déployer.

Que prétend-on faire, quand on écrit auſſi fortement lorſqu'on eſt ſi foible, quand on montre tant d'inflexibilité, lorſqu'on n'a point de raiſons pour réſiſter? Je crains toujours qu'on n'irrite les Souverains de plus en plus.

Comment cela doit-il vous paroître à vous, Monſieur, qui connoiſſez mieux que perſonne les droits & les intérêts des Cours; à vous, qui avez étudié la politique toute votre vie, & qui en connoiſſez tous les reſſorts; à vous qui, par les profondeurs de

vos vues, percez jusques dans l'avenir?

Sommes-nous donc las de la paix dont nous jouissions? On voit qu'on nous enleve à droite & à gauche, les plus brillantes possessions, & l'on paroît ne pas s'en occuper. Il y a des temps où il est d'un danger extrême de les laisser entamer, parce qu'alors on vous prend tout ce que vous avez: *lasciate prender le fibie, si prendono le scarpe.*

Si l'affaire de Parme, comme celle des Jésuites, intéressoit la foi, alors il ne pourroit y avoir ni temporisation, ni accommodement, ni capitulation, parce que la réponse des Pontifes, à celui qui voudroit altérer la foi, c'est de se laisser égorger.

C'est

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Souverains finiront par faire ce qu'il leur plaira, & qu'on se verra obligé de céder, & peut-être même dans un temps où l'on rejettera toute soumission.

Rome n'est plus dans ces temps, où des hommes de tout rang venoient lui apporter tous leurs hommages & leurs voeux. Et quand elle y seroit, pourroit-elle consciencieusement blesser les droits des Couronnes, & se mettre dans le cas de causer peut-être un schisme effrayant?

Rien n'est plus terrible que de diviser le Corps de Jesus-Christ: Rome est le centre d'unité; & elle ne doit pas, pour des articles qui ne touchent, ni la morale, ni le dogme, exposer ceux qui

vivent dans son sein, à s'en séparer.

Si, lorsque les Souverains commencerent à se plaindre des Jésuites, le Général eût lui-même écrit aux Monarques pour fléchir leur courroux, pour leur demander qu'on punît sévérement ceux qui avoient pu les offenser; si le Saint Pere lui-même eût suivi ce plan, les Monarques auroient pu s'appaiser; & je pense réellement qu'ils l'eussent fait, pourvu toutefois qu'on eût offert une réforme; mais on s'est obstiné, & l'on s'obstine encore à soutenir la Société: & voilà ce qui souleve tous les esprits.

Le Général des Carmes, le P. Pontalti, fut un excellent politique, lorsqu'il écrivit lui-même au Roi de Portugal, pour le sup-

lier d'empêcher ses Religieux de commercer au Brésil. Il conseilla au R. P. Ricci de faire la même démarche ; mais il ne voulut pas s'y prêter.

Quel est le Souverain qui ne soit pas maître de conserver dans ses Etats, ou d'en expulser ceux qui lui déplaisent ? J'ose dire que le Ministere actuel n'a pas bien saisi cette affaire, & qu'il n'en a pas vu toutes les suites : *sono belli occhi che non vedono niente.*

Avignon, Benevent & Porte-Corvo nous annoncent que si on ne s'accommode promptement, on prendra encore d'autres pays ; et voilà comment on perd insensiblement des domaines, dont une longue jouissance rend la possession très-légitime.

Benoît XIV, quoique timide, auroit satisfait les Souverains dans cette crise ; & il est fâcheux que Clément XIII, dont nous respectons tous la piété, ainsi que celle du Cardinal son neveu, apperçoive les choses sous un autre point de vue. J'ai osé lui en parler, & il en a paru frappé ; mais aussitôt les gens intéressés à l'entretenir dans la façon de penser qu'ils lui ont suggérée, se présentent, & lui font des raisonnemens spécieux, pour qu'il persiste dans ses sentimens. On lui dit qu'un Corps Religieux, qui a rendu les plus grands services dans les deux Mondes, qui fait un vœu d'obéissance expresse au Saint Siege, doit être absolument conservé, & que ce n'est qu'en haine de la Religion

qu'on cherche à le détruire ; mais on ne lui dit pas que le Pere commun des Fideles ne doit point irriter les Princes les plus religieux & les plus obéissans au Saint Siege; mais on ne lui dit pas qu'il en peut résulter une scission entre le Saint Siege & le Portugal, & qu'un Chef de l'Eglise doit trembler, quand il s'agit d'une séparation qui peut avoir les suites les plus funestes.

Ce n'est rien quand on ne perd que quelques portions de terre, en comparaison des ames qui se perdroient par le schisme. Quel tableau que l'Angleterre pour Clément VII, s'il vivoit aujourd'hui ! on en frémit d'horreur. Certainement les Souverains qui regnent actuellement, ne penseroient ja-

mais à se séparer; mais peut-on répondre de ceux qui leur succéderont? Ce n'est pas toujours ce qui se présente sous un air de piété, qui est le plus expédient. Un Pape est établi Chef de l'Eglise, pour arracher comme pour planter : les bons Livres qu'auront laissé les Jésuites, subsisteront après eux. Les Ordres Religieux n'ont reçu en partage, ni l'infaillibilité, ni l'indéfectibilité; s'ils venoient tous à s'éteindre aujourd'hui, ce seroit sans doute une grande perte; mais l'Eglise de Jesus-Christ n'en seroit ni moins sainte, ni moins apostolique, ni moins respectable. Les Sociétés Religieuses sont sur le pied de troupes auxiliaires; & c'est au Grand Pasteur à examiner

quand elles sont utiles, & quand elles ne le sont plus.

Les Humiliés, les Templiers même, firent du bien pendant quelque temps, parce qu'il n'y a point d'Ordre qui n'édifie, sur-tout dans les commencemens de son institution; & ils ont été éteints quand les Rois & les Papes l'ont jugé à propos.

Certainement je regretterai le bien que les Jésuites pouvoient opérer; mais je regretterois encore davantage les Royaumes qui pourroient se séparer. Ces Peres doivent sentir eux-mêmes la justesse de mes raisons; & j'ai la présomption de croire que je les en ferois convenir, si j'avois une conférence avec eux, & s'ils vouloient bien se dépouiller des pré-

jugés attachés à toutes les conditions. Si le P. Timoné, mon ami, avoit été leur Général, ils ne périssoient pas.

C'est ainsi que je pense, quoique Religieux, & j'en dirois autant de mon Ordre même, s'il devenoit en butte aux Princes Catholiques.

Il est certaines dévotions, qui heureusement ne m'ont jamais ébloui. Je pese les événemens selon la raison & la vérité; & comme ce sont deux lumieres sûres, je me détermine d'après leur jugement.

S'il n'y avoit point dans l'Eglise d'autre parti que celui de Jesus-Christ, chaque Fidele attendroit en paix les événemens marqués par la providence, sans se passionner pour Cephas & pour

Apollon. Mais on ne se laisse plus conduire que par des affections sensibles ; & parce qu'on aura connu un Religieux qui a édifié par sa conduite, & qui n'a enseigné que de très-bonnes choses, on en conclura qu'on ne peut ni ne doit éteindre l'Ordre dont il est membre. Est-ce là raisonner ? est-ce juger ?

Quand on n'a vu, ni l'instruction d'une affaire, ni les raisons sur lesquelles on doit juger, il est absurde de vouloir prononcer. Voilà un grand procès entre les Souverains & un Corps Religieux, célebre par ses talens & par son crédit ; & si l'on n'en connoît pas les clauses, peut-on & doit-on affirmer en l'air ? Je ne prétends point, encore une fois, qu'on

doive détruire les Jésuites ; mais je pense qu'on doit examiner les raisons des Souverains, & les supprimer, s'il y a de fortes raisons pour le faire.

On ne sait point encore précisement pourquoi les Templiers furent détruits, & l'on veut déja savoir pourquoi les Jésuites pourroient l'être. Je souhaite de tout mon cœur qu'ils se justifient, & qu'il n'y ait ni schisme, ni destruction ; car j'ai l'ame vraiment pacifique, & incapable de haïr personne, encore moins un Ordre Religieux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 29 Octobre 1768.



LETTRE CXXIV.

A M. le Marquis de ***.

NOUS voilà dans la plus grande crise qu'il y eût jamais. Toute l'Europe tonne contre nous, & malheureusement nous n'avons rien à opposer à cette bruyante tempête : le Pape se confie à la providence; mais Dieu ne fait pas des miracles toutes les fois qu'on en desire ; & d'ailleurs opéreroit-il des prodiges, pour que Rome jouisse d'un droit seigneurial sur le Duché de Parme ?

Rome n'a qu'une autorité purement spirituelle sur tous les Royaumes Catholiques, & son autorité temporelle n'existe que pour

l'Etat Ecclésiastique, & encore est-ce par la concession des Souverains auxquels on veut résister.

Peut-on oublier que la Cour de Rome doit à la France presque toutes ses richesses & toute sa splendeur? & si l'on s'en souvient, comment ne pas déférer aux volontés de Louis XV, d'autant plus qu'il ne demande que des choses qu'il a droit de demander?

Je compare les quatre principaux Royaumes qui soutiennent le Saint Siege, aux vertus cardinales, la France à la force, l'Espagne à la tempérance, &c.

Le Saint Siege ainsi environné, se montre redoutable à ses ennemis; & c'est alors qu'on peut lui dire : *cadent à latere tuo mille, & decem millia à dextris tuis;*

ad te autem non appropinquabit.

Je gémis, je vous l'avoue, mon très-cher Monsieur, à la vue des maux que tout cela nous prépare, & je dirois volontiers que ce calice d'amertume s'éloigne de nous, non parce qu'on nous ôte notre manteau, & qu'on peut nous ôter notre robe, mais parce que je crains un schisme; & combien de malheurs n'entraîneroit-il pas, quoique la Religion ne puisse jamais périr!

Si le Saint Pere dont le cœur est la pureté même, vouloit seulement se faire représenter les actes de bienfaisance des Monarques François envers le Saint Siege, il n'hésiteroit pas de déférer aux desirs de Louis XV, touchant le Duché de Parme; mais vous savez que cha-

que chose a deux côtés; & que l'aspect sous lequel on présente celle-ci au Saint Pere, est absolument contraire aux vues des Souverains.

On sentira la nécessité de revenir sur ses pas, &, si ce n'est pas ce Pape-ci, ce sera son successeur; chose d'autant plus fâcheuse, que Clément XIII est un Pontife digne des premiers siecles de l'Eglise par sa piété, & qu'il mérite d'être béni par tous les Royaumes qui reconnoissent son autorité.

Le Sacré College pourroit lui faire des représentations; mais, outre qu'il est partagé de sentimens sur l'affaire de Parme, & sur celle des Jésuites, le Pape n'en feroit toujours que ce que lui diroit son Conseil.

Je ne suis point étonné de ce que

M. le Cardinal *** s'intéresse vivement à la Société & à son Général ; il a des raisons toutes naturelles pour lui être attaché : mais je suis surpris de ce qu'on l'a consulté de préférence sur cet objet, tout le monde sachant quelle est sa maniere de penser. On ne doit jamais dans des circonstances critiques, prendre conseil que de ceux qui sont entiérement désintéressés ; autrement on devient sans le vouloir, & même sans s'en défier, un homme de parti.

C'est une belle chose de n'aimer que la vérité, & de la connoître telle qu'elle est. Tant d'illusions en prennent tellement l'apparence, qu'on y est souvent trompé. Quand on veut la voir sans nuage dans une affaire qui se présente, il faut se

dénuer de tout ce qu'on sait, s'inſtruire comme ſi l'on ne ſavoit rien, enfin prendre conſeil des perſonnes qui voient & qui jugent ſans préoccupation.

Il faut outre cela avoir une droiture d'intention qui nous mérite d'obtenir des lumieres ſurnaturelles; car le Seigneur ſonde nos cœurs & nos reins; &, ſi ce n'eſt pas l'amour de la juſtice qui nous anime dans nos recherches, il nous abandonne à nos propres ténebres.

Je ſuis de toute la plénitude de mon cœur, &c.

A Rome, ce 7 Janvier 1769.



LETTRE

LETTRE CXXV.

A un Religieux de son Ordre.

LA Providence, en m'élevant au Cardinalat, ne m'a point fait perdre de vue l'endroit d'où je suis sorti : c'est une perspective qui m'est toujours présente, & que je trouve admirable pour écarter l'amour-propre. La dignité que je possede, & pour laquelle je n'étois pas né, a plus d'épines que de roses ; & en cela elle ressemble à toutes les places éminentes.

Je suis souvent obligé d'être d'un avis contraire à celui de la personne du monde que je respecte le plus, & qui mérite davantage toute ma reconnoissance. C'est le

plus cruel combat que puisse éprouver mon cœur.

La charité n'a pas toujours des choses gracieuses à dire, comme étant inséparable de la vérité. Mais bien des personnes prennent le change sur cet objet, s'imaginant que la charité est toujours douce & toujours complaisante : en ce cas elle ressembleroit à la flatterie. Il y a des circonstances où la charité s'enflamme, où elle éclate, où elle tonne. Les Peres de l'Eglise qui en furent remplis, ne parloient que par son organe, & lors même qu'ils exprimoient le plus vivement leur zele.

Quand vous écrirez à l'Evêque de***, vous lui ferez mes complimens sinceres, & vous lui direz qu'on a tout employé pour pa-

cifier les choſes, & que tout eſt inutile. Dieu tôt ou tard manifeſtera ſes volontés ; car c'eſt toujours lui que nous devons avoir en vue.

Vous me rendez la vie, en m'apprenant que notre ami commun n'en mourra pas. Ses lumieres ſont d'un grand ſecours pour ceux qui le conſultent. Il a le ſuprême talent de diriger, ſans avoir les petiteſſes de la plupart des Directeurs : car il faut convenir que bien des hommes qui dirigent, auroient eux-mêmes beſoin d'être dirigés ; & ce ſont preſque toujours les femmes qui les perdent, en ayant pour eux des attentions qu'on ne doit qu'à Dieu. Il leur ſemble, lorſqu'elles voient celui en qui elles ont mis leur confiance, que

c'eſt au moins l'Archange Gabriel. Il eſt ſans doute à propos qu'on ait une véritable eſtime pour ceux qu'on conſulte, & qu'on écoute comme les oracles de la Loi ; mais cela ne doit pas aller à l'excès.

Toute perſonne qui eſt dans un continuel enthouſiaſme de ſon Directeur, peut ſe perſuader qu'il y a beaucoup de motifs humains dans un tel attachement.

Quelle ſurpriſe pour une multitude de dévotes qui, croyant être ſincerement à Dieu, ne ſont qu'à leur Directeur, & qui, au moment de leur mort, entendront de la bouche ſuprême qui prononcera les derniers arrêts : Comme ce n'eſt pas moi que vous avez aimé, retirez-vous ; je ne vous connois pas : *Diſcedite, neſcio vos.*

C'eſt ce qui m'a long-temps fait trembler ſur le chapitre des Directeurs. J'aurois bien ſouhaité que celui qui fut jadis le mien à Rome, & qui eſt mort en odeur de ſainteté, eût rendu publique ſa maniere de diriger. Il étoit un homme céleſte qui élevoit au deſſus de l'humanité, & qui vouloit abſolument qu'on l'oubliât, pour qu'on ne s'attachât qu'à Dieu ſeul.

Il nous manque en Italie un bon livre ſur la Direction. Nous en avons une multitude qui ne contiennent que des lieux communs. Mais il faudroit pour le compoſer, premierement, l'eſprit de Dieu; ſecondement, une grande connoiſſance du cœur humain; car on ne peut croire avec quelle adreſſe l'amour-propre & mille affections

ſenſibles vont s'y placer, tandis qu'on ſe perſuade que ce ſont des ſentimens ſublimes & dignes des regards de l'Eternel. Voilà pourquoi il eſt ſi difficile de nous juger.

Je vous ſouhaite ce que vous pouvez deſirer, parce que je ſais que vous ne deſirez que d'excellentes choſes, & je ſuis votre cher & affectionné ſerviteur de tout mon cœur, *Le Card. Ganganelli.*

Au Couvent des SS. Apôtres.



LETTRE CXXVI.

A M. le Comte de ***.

NOUS sommes enfin convoqués pour un Consistoire qui doit terminer de grandes choses. On y mettra sur le tapis les malheureuses affaires qui nous ont brouillés avec les Puissances depuis du temps. Il paroît que le Saint Pere se sentant enfin hors d'état de résister, acquiescera aux desirs de la Maison de Bourbon. Il mettra du moins en délibération les causes de son mécontentement, & chacun donnera son avis.

Plût à Dieu qu'on eût suivi ce plan dès le commencement! Mais on ne voit souvent les suites d'une

fâcheuse affaire, que lorsqu'on s'y est engagé.

Je vous conseille d'en conférer avec........ Rome, quoique renommée pour sa politique, n'est pas toujours...... Vous m'entendez.

Les Ministres continuent de porter les plaintes les plus ameres; & les parties intéressées à ne rien terminer, forment des circonvallations, des obsessions, & .... Votre esprit vous dira le reste.

Il y a tout lieu de présumer que la France, l'Espagne & le Portugal auront, &c.

Je ne vous dirai rien, si l'on m'impose silence; & certainement vous m'approuverez. Je ne veux pas qu'on me vitupere, comme l'a été le petit homme en question, pour

pour avoir trahi le secret.

Outre la probité cardinaliste, j'ai la probité naturelle qui fait l'essence de l'honnête homme, & c'est un double engagement pour être discret : mais nous ne le serons pas assez, pour que la chose ne se divulgue pas sur le champ ; & je ne serois même pas surpris que les Gazetiers de Hollande en fussent instruits.

Je ne puis rien savoir d'avance, parce qu'on ne dit rien. La vie que je mene, est aussi rembrunie que mon habit ; & je ne me trouve pas conséquemment dans les cercles brillans où l'on débite les grandes nouvelles. Je n'apprends les choses que par la voie de notre cher Abbé, ... Mais sait-il tout, & dit-il toujours vrai ? Ce n'est pas

qu'il veuille tromper ; mais son imagination, mais sa vivacité, &c.

J'ai revu le postillon aîlé.... il m'a remis les Lettres que j'attendois ; & qui ne contiennent que de sages réflexions sur ce que je voulois savoir. Adieu sans cérémonie, comme vous me l'avez ordonné.

A Rome, ce 31 Janvier 1769.

LETTRE CXXVII.

Au même.

VOICI bien une autre révolution que le Consistoire dont je vous ai parlé. Le Saint Pere, en se mettant au lit hier au soir, éprouva une violente convulsion, jetta un grand cri, & expira. C'étoit au-

jourd'hui même que nous devions nous rassembler pour tirer à l'alambic ce qui tient toutes les Cours Catholiques en suspens, & ce qui nous met mal avec elles. Chacun raisonnera diversement sur cette mort arrivée fort extraordinairement dans la circonstance présente.

Je regrette sincerement le feu Pape, à raison de ses excellentes qualités, & de la reconnoissance que je lui dois. La Religion doit faire son éloge, & le pleurer. Il la rendit vraiment respectable à tous ceux qui l'approcherent, par des mœurs d'or, aussi pures que ses intentions, & par un zele à toute épreuve; mais je dirai toujours: C'est dommage qu'il n'ait pas saisi les choses comme il devoit les envisager.

LETTRE CXXVIII.

A un Religieux de ses amis.

J'ENTRE au Conclave ; priez le Seigneur qu'il bénisse nos intentions, & qu'il nous donne le calme après une si longue tempête.

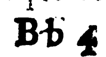
On m'a engagé à prendre un Conclaviste François. Outre que j'aime infiniment sa Nation, il a d'excellentes qualités : d'ailleurs je m'en rapporte à moi-même, pour n'avoir rien à craindre de son indiscrétion, au cas qu'il voulût parler : *secretum meum mihi.*

Vous direz à notre Prélat que je n'ai pu répondre à sa Lettre, & que je l'attends lui-même au

Couvent des SS. Apôtres, dès le jour même que le Conclave finira. Les esprits sont divisés, mais Dieu peut tout sur les cœurs, & c'est son ouvrage dont nous allons nous occuper.

Tâchez de me procurer, au moment de ma liberté, le Livre dont je vous ai parlé. Adieu. Je suis toujours votre serviteur & votre ami, *Le Card. Ganganelli.*

A six heures du matin.



LETTRE CXXIX.

A Monsignor ***.

VOILA quatre mois que je ne suis plus, ni à moi ni à mes amis, mais à toutes les différentes Eglises, dont, par la permission divine, je suis devenu le Chef, & à toutes les Cours Catholiques, dont plusieurs, comme vous savez, ont avec Rome de grandes affaires à régler.

On ne pouvoit pas devenir Pape dans des temps plus litigieux; & c'est précisément sur moi que la Providence a fait tomber un poids si accablant. J'espere qu'elle me soutiendra, & qu'elle me donnera cette prudence & cette force,

tout-à-la-fois si nécessaires, pour gouverner selon les regles de la justice & de l'équité.

Je travaille à prendre la connoissance la plus exacte des affaires que m'a laissé mon prédécesseur, & qui ne peuvent se terminer qu'après un long examen.

Vous me ferez un véritable plaisir de m'apporter ce que vous m'avez écrit sur des choses qui ont rapport à cet objet, & de ne les confier qu'à moi seul.

Vous me trouverez comme vous m'avez toujours connu, aussi étranger aux grandeurs qui m'assiégent, que si je n'en savois pas même le nom, & vous pourrez me parler avec la même franchise que vous me parliez auparavant, parce que la Papauté m'a

encore donné un nouvel amour pour la vérité, & une nouvelle conviction de mon propre néant.

A Rome, ce 21 Septembre.



LETTRE CXXX.

A un Seigneur Portugais.

VOUS ne devez pas douter, Monſieur, que je n'aie tout l'empreſſement poſſible pour reſſerrer plus que jamais les nœuds qu'on a voulu rompre entre la Cour de Rome & celle de Portugal. Je n'ignore point quelle fut de tout temps la liaiſon intime qui régna entre ces deux Puiſſances, & je ſerai charmé de remettre les choſes ſur l'ancien pied; mais comme Pere commun des Fideles, comme Chef de tous les Ordres Religieux, je ne ferai rien que je n'aie examiné, peſé & jugé ſelon les Loix de la juſtice & de la vérité.

A Dieu ne plaiſe qu'aucune

confidération humaine puiffe me décider ! J'aurai déja un compte affez rigoureux à rendre à Dieu, fans charger encore ma confcience d'un nouveau péché ; & ç'en feroit un énorme, de profcrire tout un Ordre fur des rumeurs, fur des préventions, & même fur des foupçons. Je n'oublierai point, qu'en rendant à Céfar ce qui appartient à Céfar, on doit rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu.

J'ai déja chargé quelqu'un de parcourir les Archives de la Propagande, & de me procurer la correfpondance de Sixte-Quint, mon illuftre confrere & mon prédéceffeur, avec Philippe II. J'exige, outre cela, qu'on me remette les chefs d'accufation, appuyés de témoignages qu'on ne

puiſſe rejetter. Je deviendrai ſecrétement l'Avocat de ceux dont on me demande la ruine, afin de chercher en moi-même tous les moyens de les juſtifier, avant de rien prononcer.

Le Roi de Portugal eſt trop Religieux, ainſi que les Rois de France, d'Eſpagne & de Naples, pour ne pas approuver mon procédé.

Si la Religion exige des ſacrifices, toute l'Egliſe m'entendra, &....

Je voudrois bien que la Providence ne m'eût pas réſervé pour des temps auſſi calamiteux; car, de quelque maniere que j'agiſſe, je ferai des mécontens, j'occaſionnerai des murmures, & je me rendrai odieux à une multitude

de perſonnes, dont j'envie l'eſtime & l'amitié.

Je me regarde comme ces Prophetes que Dieu ſuſcitoit au milieu des tempêtes, & comme ces hommes que leur rang expoſe au combat, quoiqu'ils n'aient que des vues de paix, mais qui par leur poſte, ſe trouvent néceſſairement obligés d'agir.

Tout eſt entre les mains de Dieu; qu'il dirige ma plume, ma langue, & mon cœur, je me ſoumettrai à tout, & je ferai tout ce qu'il faudra faire, ſans en redouter les ſuites, &c.



LETTRE CXXXI.

A un Religieux de ſes amis.

SI vous me croyez heureux, vous vous trompez. Après avoir été agité tout le jour, je me réveille ſouvent au milieu de la nuit, & je ſoupire après mon cloître, ma cellule & mes livres. Auſſi puis-je dire que je regarde avec envie votre poſition. Ce qui me raſſure, c'eſt que le Ciel lui-même m'a placé au grand étonnement du monde entier; & que s'il me deſtine à quelque œuvre importante, il me ſoutiendra.

Je donnerois tout mon ſang, Dieu le ſait, pour que tout fût pacifié, pour que tout le monde

rentrât dans son devoir, pour que ceux qui ont déplu voulussent se réformer, & qu'il n'y eût ni division, ni suppression.

Je n'en viendrai aux dernieres extrêmités, que pressé par de puissans motifs, afin que la postérité me rende au moins justice, au cas que mon siecle vînt à me la refuser. Ce n'est pas là ce qui m'occupe, mais bien l'éternité dont j'approche, & qui est redoutable pour les Papes, encore plus que pour tout le monde.

Je vous ferai rendre ma réponse sur ce que vous me demandez ; vous saurez que je n'oublie point mes amis, & que si je ne les vois pas aussi souvent qu'autrefois, c'est que les affaires & les sollicitudes me servent de sentinelles:

nelles : on les trouve à ma porte ; dans ma chambre, dans mon cœur.

Faites mention de moi à mes vieilles connoissances : je pense quelquefois à l'étonnement où elles ont dû être en apprenant mon élévation.

Vous direz sur-tout à celui avec qui j'ai étudié, qu'il n'avoit pas bien prophétisé, quand il disoit à nos camarades que j'irois sûrement quelque jour finir mes jours en France. Il n'y a pas d'apparence que cela se réalise, où je serois donc destiné pour des choses bien extraordinaires. Je suis toujours votre affectionné, *Clément*. A Castelgandolfe.

LETTRE CXXXII.

Au R. P. Aimé de Lamballe, Général des Capucins.

JE vous suis sincerement obligé des Prieres que vous adressez au Ciel pour ma conservation. J'en ai doublement besoin, comme Particulier & comme Chef de l'Eglise. Je m'unis à toutes vos peines, à tous vos travaux, bien convaincu que vous souffrez en esprit de pénitence, & d'une maniere agréable à Dieu.

Si vous restez long-temps à Paris, comme je le crains, à raison de votre incommodité, vous aurez occasion d'y voir Monsignor Doria, que j'aime de toute la plénitude de mon cœur, comme

un Prélat qui ſera un jour la joie & l'honneur de l'Egliſe. Je vous vois au milieu d'un monde, où il y a de grands vices & de grandes vertus; & où, par une providence toute particuliere, le zele du Roi Très-Chrétien & de toute la Famille Royale pour la Religion, & la grande piété du Prélat qui occupe le Siege de Paris, arrêtent les progrès de l'incrédulité.

Amenez avec vous quelque Religieux François, qui, par ſa ſcience, honore ici ſa Nation. Les Dominicains penſerent ſagement, quand ils appellerent à la Minerve le P. Fabrici, votre digne compatriote, qui perpétue la gloire de ſon Ordre par ſon érudition.

Si votre maladie ne vous em-

pêche point d'aller rendre vos hommages à Madame Louise, je vous charge de lui dire que je suis toujours dans l'admiration du sacrifice qu'elle a fait. Assurez tous vos confreres que je les aime sincerement dans notre Seigneur, que je les exhorte à vivre toujours d'une maniere digne de notre Fondateur.

Je parlerai au Cardinal de Bernis sur ce que vous desirez. On vous demande souvent en France de ses nouvelles; car je sais qu'il est aussi cher aux François qu'aux Italiens.

Je souhaite vous revoir en bonne santé; & je suis tout à vous comme par le passé.

Signé, CLÉMENT XIV.

A Rome, ce 2 Avril 1773.

BULLE,
BREFS,
DISCOURS, &c.
DE
CLÉMENT XIV.

LETTRE CIRCULAIRE
DE
CLÉMENT XIV.

A tous les Patriarches, Primats, Archevêques & Evêques, au sujet de son Exaltation.

CLÉMENT XIV.

A nos Vénérables Freres Salut & Bénédiction Apostolique.

LORSQUE nous réfléchissons sur l'étendue de la charge du suprême Apostolat qui nous a été imposée, & que nous considérons la pesanteur d'un si grand fardeau, nous ne pouvons, nos Vénérables Freres, n'être pas agités d'un grand trouble à la vue d'un

emploi si difficile, & de notre incapacité. Tirés du repos d'une vie tranquille pour gouverner la barque de S. Pierre, il nous semble que d'un port assuré nous ayons été jettés tout-à-coup en pleine mer, où nous sommes emportés & agités par l'impétuosité des flots, & presque submergés par la violence de la tempête. Mais c'est l'ouvrage du Seigneur, & nos yeux le voient avec admiration : car il nous est évident que ce n'est point par des motifs d'un conseil humain, mais par un jugement impénétrable de Dieu, que, lorsque nous ne pensions à rien de semblable, nous avons été chargés des fonctions d'une dignité si éminente. Cette persuasion nous donne une ferme confiance que celui qui nous a appellés au soin pénible du suprême Ministere, viendra au secours de notre juste crainte & de notre foiblesse, & qu'il nous exaucera de la

nuée

nuée où il est caché : nous sommes admirablement affermis dans cette confiance, en nous rappellant que Pierre, saisi de frayeur au milieu de la mer, fut rassuré par le Seigneur qui lui reprocha son peu de foi. Celui qui dans la personne du Prince des Apôtres, nous a confié le soin de toute son Eglise, & les Clefs du Royaume des Cieux, qui nous a commandé de paître ses brebis, & de fortifier la foi de nos Freres, a voulu certainement que nous éloignassions de nous toute incertitude d'obtenir son secours, & que l'espérance d'être aidés de sa grace, l'emportât dans notre cœur sur la crainte que doit nous inspirer notre foiblesse. Nous nous soumettons donc à la volonté de celui qui est notre soutien, notre force ; nous nous abandonnons à sa fidélité & à sa puissance. Il achevera en nous par ses lumieres l'œuvre qu'il a commencée, & notre

baſſeſſe même ſervira à faire briller avec plus d'éclat, aux yeux de tous les hommes, la grandeur de ſa puiſſance & de ſa miſéricorde. Car, s'il a réſolu de faire & d'accomplir dans ces temps ſi mauvais, quelque choſe pour le bien de ſon Egliſe, par le miniſtere d'un ſerviteur auſſi inutile que nous, tous verront évidemment qu'il en eſt ſeul l'Auteur & le Conſommateur, & que c'eſt à lui ſeul que l'honneur & la gloire en doivent être rapportés. Ces conſidérations nous font recevoir avec courage une charge ſi peſante ; & plus le ſecours ſur lequel nous comptons, eſt puiſſant, plus nous voulons faire d'efforts pour y coopérer. La ſublimité du miniſtere auquel nous avons été appellés, nous perſuade que nous ne ſaurions apporter trop d'application & trop de ſoins pour en remplir les fonctions.

Lorſque, continuellement occu-

pés de l'étendue de notre administration, nous jettons les yeux du haut du Siege Apostolique sur toutes les contrées du monde chrétien, nous vous appercevons, nos Vénérables Freres, comme élevés à des places éminentes & distinguées, & votre aspect nous remplit de joie. Nous reconnoissons, avec la plus grande satisfaction, en vous nos Coopérateurs, des Pasteurs du troupeau de Jesus-Christ, des Ouvriers évangéliques. C'est donc à vous, qui partagez notre sollicitude, que nous nous empressons d'adresser la parole dès le commencement de notre Apostolat. C'est dans votre sein que nous voulons répandre les sentimens les plus intimes de notre ame; &, s'il paroît que nous vous fassions dans le Seigneur quelque exhortation, & que nous vous donnions quelques avis, ne les attribuez qu'à notre défiance de nous-mêmes, & pensez qu'ils sont les

effets de la confiance que nous inspirent votre vertu & votre amour filial envers nous.

D'abord nous vous prions & vous supplions, nos Vénérables Freres, de ne jamais cesser de demander à Dieu qu'il fortifie notre foiblesse par son divin secours : rendez-nous ce retour de notre tendresse envers vous. Priez pour nous, comme nous prions pour vous, afin qu'au moyen de ce service mutuel, soutenus en quelque sorte les uns par les autres, nous puissions tous être plus fermes, chacun dans le poste que nous occupons. C'est sur-tout par cette union des cœurs que vous prouverez l'unité par laquelle vous ne faites avec nous qu'un même Corps ; car toute l'Eglise n'est qu'un seul édifice, dont S. Pierre a posé le fondement dans ce Siege. Beaucoup de pierres ont été liées ensemble pour sa construction ; mais toutes sont appuyées

& affermies ſur une ſeule. L'Egliſe n'eſt qu'un ſeul Corps dont Jeſus-Chriſt eſt le Chef, & nous ſommes tous unis en lui, comme ſes membres.

Chargés, comme ſon Vicaire, de l'adminiſtration de ſa puiſſance, nous ſommes élevés par ſa volonté à une place plus éminente que tous les autres; mais liés avec nous, comme avec le Chef viſible de l'Egliſe, vous êtes les parties principales de ce même Corps. Que peut-il donc arriver à l'un, qui n'affecte tous les autres, & ne retentiſſe à chacun d'eux? Comme il n'eſt rien de tout ce qui peut demander de votre part une attention particuliere, qui n'entre parmi les objets de notre ſollicitude, & qui ne doive nous être référé, vous devez auſſi regarder comme très-intéreſſant pour vous, tout ce qui nous concerne, & qui exige nos ſoins & notre application. C'eſt pourquoi, unis dans un parfait accord

de volontés, animés d'un même esprit qui, émané de ce Chef mystique, & répandu dans tous les membres, leur donne la vie, nous devons principalement travailler & faire nos efforts pour que le Corps de l'Eglise soit sain & entier, & que, ne contractant ni ride ni tache, elle fleurisse par la possession de toutes les vertus chrétiennes. Nous pourrons y réussir avec le secours divin, si chacun selon son pouvoir s'enflamme du zele pour la garde du troupeau qui lui est confié, si chacun s'occupe uniquement du soin d'éloigner de son peuple toute contagion du mal, toute séduction d'erreur, & à lui procurer des instructions solides, & des moyens propres à le sanctifier.

Si jamais il fut nécessaire que ceux qui sont préposés à la défense de la vigne du Seigneur, fussent animés de cet ardent desir du salut des ames, c'est sur-tout dans le malheureux temps où

nous vivons, qu'ils en doivent être embrafés. En effet, quand vit-on s'élever chaque jour, & fe répandre de toutes parts tant d'opinions dangereufes, propres à ébranler, à détruire même la Religion? Quand vit-on les hommes plus faciles à fe laiffer prendre par l'appas de la nouveauté, plus avides d'une fcience étrangere, plus empreffés de courir en foule après elle, de la rechercher & de s'y livrer? Auffi avons-nous la douleur de voir ce poifon mortel gagner tous les jours du terrein, & faire les progrès les plus déplorables. Il faudra donc, nos Vénérables Freres, que vous travailliez avec la plus grande ardeur, que vous employiez tous vos foins & toute votre autorité pour réprimer cette témérité, ou plutôt cette fureur qui ofe attaquer les chofes les plus faintes & la Divinité même. Soyez affurés que vous y réuffirez, non par le vain & fra-

gile secours de la sagesse humaine; mais par la simplicité de la doctrine & de la parole de Dieu, plus perçante que toute épée à deux tranchans. Vous repousserez sans peine toutes les attaques de l'ennemi; vous émousserez aisément tous ses traits; lorsque vous ne présenterez que Jesus-Christ dans tous vos discours; lorsque vous ne prêcherez que Jesus-Christ, & Jesus-Christ crucifié. Il a bâti son Eglise, cette sainte Cité, & l'a munie de ses loix & de ses préceptes. Il lui a confié la foi qu'il est venu établir comme un dépôt qu'elle devoit garder religieusement & dans toute sa pureté. Il a voulu qu'elle fût comme le rempart impénétrable de sa doctrine & de sa vérité, & que les portes de l'enfer ne prévalussent jamais contre elle. Préposés au gouvernement & à la garde de cette Cité sainte, conservons donc soigneusement, nos Vénérables Freres, le

précieux héritage des loix & de la foi de notre Fondateur & de notre divin Maître, que nos Peres nous ont laissé dans toute son intégrité; & transmettons-le sans tache & sans altération à la postérité. Si nos actions & nos conseils sont conformes à cette Regle consignée dans les Livres saints, si nous marchons sur les traces de nos Peres qui ne peuvent nous égarer, assurons-nous que nous serons assez forts pour éviter toutes fausses démarches, capables d'affoiblir ou d'abattre la foi du peuple chrétien, ou d'entamer en quelque point l'unité de l'Eglise. Essentiellement ne puisons que dans l'Ecriture & la Tradition, qui sont les sources sacrées de la divine Sagesse, tout ce que nous devons croire & tout ce que nous devons pratiquer.

Dans ce double dépôt également sûr & fidele de toute vérité & de toute vertu, est renfermé tout ce qui con-

cerne le culte de la Religion, la discipline des mœurs, & la maniere de bien vivre. Nous y apprenons nos sublimes mysteres, les devoirs de la piété, de l'honnêteté, de la justice & de l'humanité. Nous nous y instruisons de ce qui est dû à Dieu, à l'Eglise, à la Patrie, à nos concitoyens, à tous les hommes; & nous reconnoissons qu'il n'est point de loix qui établissent si parfaitement les droits même des peuples civilisés & des Sociétés, que celles de la vraie Religion. Aussi presque jamais personne n'a attaqué les divines fonctions de Jesus-Christ, qui n'ait aussi-tôt troublé, autant qu'il l'a pu, la tranquillité des peuples, refusé l'obéissance due aux Souverains, & jetté par-tout la confusion & le désordre. C'est qu'il y a une liaison intime entre les droits de la Majesté divine & ceux des Souverains de la terre, & que par conséquent ceux qui savent que la

domination des Rois eſt reconnue & confirmée par l'autorité de la loi chrétienne, ſe portent volontairement & du fond du cœur à leur obéir; c'eſt qu'ils reſpectent leur puiſſance, qu'ils honorent & chériſſent leur dignité.

Conſidérant, nos Vénérables Freres, que parmi les Commandemens de Dieu, celui-ci eſt ſpécialement néceſſaire, non ſeulement pour le ſalut des ames, mais pour la tranquillité des peuples, nous vous exhortons de tout notre cœur à tourner toute votre ſollicitude à bien inculquer dans l'eſprit des peuples, après les devoirs envers Dieu, & les regles du culte divin établies dans l'Egliſe, l'obéiſſance & la ſoumiſſion envers les Souverains: car les Rois n'ont été élevés à un rang ſi éminent au deſſus des autres, que pour veiller au ſalut & à la ſûreté publique; pour contenir les hommes dans les bornes de l'équité & de la juſtice. Ils

ſont les Miniſtres de Dieu pour le bien : ce n'eſt pas en vain qu'ils portent le glaive ; c'eſt pour exécuter la vengeance de Dieu, en puniſſant celui qui fait le mal. Ils ſont de plus les Enfans les plus chers de l'Egliſe, & ſes Protecteurs ; ils doivent l'aimer comme leur mere, maintenir ſes droits, défendre ſes intérêts. Ayez donc ſoin de bien inculquer ce précepte divin, dans le cœur de tous ceux que vous vous êtes chargés d'inſtruire dans la Loi de Jeſus-Chriſt. Qu'on leur faſſe comprendre dès le berceau, que la fidélité aux Souverains doit être inviolablement gardée, qu'on doit ſe ſoumettre à leur autorité, & obéir à leurs loix, non ſeulement par la crainte du châtiment, mais auſſi par un devoir de conſcience. Lorſque par votre application, vous aurez diſpoſé l'eſprit des Sujets, non ſeulement à obéir aux Rois, mais encore à les reſpecter & à

les aimer, alors vous travaillerez efficacement à la tranquillité des citoyens, & à l'avantage de l'Eglise, l'un étant inséparable de l'autre. Mais vous remplirez plus parfaitement cette partie importante de votre devoir, si aux prieres que vous faites journellement pour les peuples, vous en ajoutez de particulieres pour les Rois; pour demander à Dieu leur conservation & la grace de gouverner leurs Sujets dans l'équité, dans la paix & dans la justice; de reconnoître le souverain domaine de Dieu sur les Royaumes de la terre, de défendre avec zele ses intérêts, & de faire réussir tout ce qui est de son service. C'est ainsi qu'en travaillant à l'avantage de tous les hommes, vous remplirez les fonctions de votre saint ministere : car il est juste & convenable que les Pontifes qui ont été établis pour les hommes en ce qui regarde le

dit que celui qui annonce l'Evangile à Sion doit monter sur une haute montagne? Si vous concevez un desir ardent de vous conformer à ce qui est marqué par cette figure; il n'est pas possible que cette sainte ardeur ne passe de votre coeur dans celui de tout le peuple, & qu'il n'en soit enflammé; car l'exemple du Pasteur a une vertu & une force étonnante pour remuer l'ame de ses brebis. Lorsqu'elles appercevront que toutes ses pensées & toutes ses actions sont réglées sur le modele de la vraie vertu; lorsqu'évitant tout ce qui pourroit ressentir la dureté, la fierté, la hauteur, elles ne le verront occupé que des œuvres qu'inspirent la charité, la douceur & l'humilité; alors elles se sentiront vivement animées à suivre des exemples si dignes de louanges. Lorsque ces ouailles sauront que leur Pasteur s'oublie soi-même pour

se

ſe rendre utile aux autres, qu'il ſoulage les indigens de ſes richeſſes; qu'il va conſoler les affligés, inſtruire les ignorans, aider de ſes bons offices, de ſes conſeils & des autres effets de ſa tendreſſe, tous ceux qui en ont beſoin; qu'enfin tout montre en lui la diſpoſition de donner ſa vie pour le ſalut de ſon peuple; gagnées par cet amour, cette affection, cette aſſiduité de leur Paſteur à tous ſes devoirs, elles écouteront ſa voix avec la plus grande docilité, ſoit qu'il les inſtruiſe ou qu'il les exhorte; qu'il les invite affectueuſement, ou qu'il les corrige; ou ſoit qu'il les reprenne avec force. Mais ſi des Paſteurs ſont attachés à leurs propres intérêts, s'ils préferent les biens de la terre à ceux du ciel; comment pourront-ils porter les autres à aimer Dieu pardeſſus tout, & à ſe rendre mutuellement les ſervices dictés par la charité? S'ils,

soupirent après les richesses, les plaisirs & les honneurs; comment pourront-ils leur en inspirer le mépris? S'ils sont fastueux & enflés d'orgueil; comment persuaderont-ils la douceur & l'humilité? Puis donc que vous êtes chargés de former les peuples selon les maximes de Jesus-Christ, votre premier devoir est de vivre dans la sainteté, la douceur & l'innocence de mœurs dont il vous a donné l'exemple: assurez-vous que vous ne ferez décemment usage de votre autorité, que lorsque vous aimerez mieux donner des preuves de votre charité & de votre modestie, que faire ostentation des marques de votre dignité. Ayez pour principe que c'est votre très-grande affaire, & qu'elle vous regarde uniquement, de former en cette maniere le peuple qui vous est confié; que si vous-vous en acquittez dignement, elle vous

comblera de gloire & de bonheur ; mais que si vous la négligez, vous serez couverts de honte & accablés de malheurs. Ne desirez donc point d'autres richesses que de gagner à Jesus-Christ les ames qu'il a rachetées de son sang : ne recherchez point d'autre gloire, que la gloire pure & solide de vous consacrer au Seigneur pour travailler sans relâche à étendre son culte, à relever la beauté de sa Maison, à extirper les vices, à cultiver les vertus. Tels doivent être les seuls objets de vos pensées & de vos actions, de votre ambition & de tous vos desirs.

Et ne pensez pas, nos Vénérables Freres, qu'après avoir passé longtemps dans ces pénibles travaux, il ne vous restera plus enfin de quoi exercer votre vertu. Telle est la nature de votre ministere, telle est la condition de la vie d'un Evêque ;

qu'il ne doit jamais voir de termes à ses soins ; ni se permettre de repos ; car ceux dont la charité ne doit point connoître de bornes, n'en peuvent pas mettre à leur activité : mais l'attente d'une récompense éternelle adoucira toutes vos peines. Qu'est-ce qui pourroit paroître pénible & difficile à ceux qui ne perdent point de vue ce bonheur ineffable, dont le Seigneur récompensera ceux qui auront gardé & multiplié son troupeau, lorsqu'il viendra leur demander compte du ministere pastoral ? Outre cette espérance si précieuse & si douce, vous éprouverez dans les travaux même de la vie Episcopale une suavité & une consolation infinie. Lorsque Dieu secondera vos efforts, vous verrez votre peuple s'unir étroitement par les liens d'une charité réciproque, & se distinguer par son innocence, par sa candeur & sa piété ; vous verrez avec satisfaction

tous les autres excellens fruits que vos veilles & vos fatigues auront fait croître dans le champ de l'Eglise. Puissions-nous par un concert unanime de volonté, de zele & d'application entre nous tous, ramener en ces temps de notre Apostolat cet état florissant de la Religion dans toute l'Eglise, & lui rendre la beauté de son premier âge! puissions-nous vous en féliciter, nos Vénérables Freres, & nous en réjouir avec vous dans le Seigneur! Qu'il daigne nous soutenir par le secours de sa grace, & embraser notre cœur de l'amour de tout ce qui lui est agréable, &c. &c.

En gage de notre charité, nous vous donnons bien affectueusement & à tous les Fideles de vos Eglises, la bénédiction Apostolique.

Donné à Rome à Sainte Marie-Majeure, le douzieme jour de Décembre, l'an mil sept cent soixante-neuf, & le premier de notre Pontificat.

BREF

A notre cher Fils Pierre-François BOUDIER, *alors Supérieur Général des Bénédictins de la Congrégation de S. Maur, & actuellement Grand-Prieur de l'Abbaye Royale de Saint-Denis.*

CLÉMENT XIV.

Notre cher Fils, Salut & Bénédiction Apostolique.

VOTRE Lettre dictée par le respect, l'attachement & l'amour le plus tendre, fait bien voir toute la joie que vous avez ressentie vous & votre Congrégation, à notre élévation au souverain Pontificat. Mais vos sentimens pour le Siege

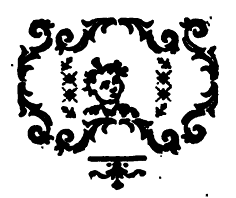
Apostolique nous étoient déja connus, & les nouveaux témoignages que vous nous en donnez, ont moins servi à nous prouver ces sentimens qu'à nous en assurer de plus en plus.

Aussi avons-nous été fort sensibles à ces démonstrations de zele, auxquelles vous & votre Congrégation ajoutez un nouveau prix, en suppliant, comme vous faites, le Pere des miséricordes, que dans l'administration d'un si important emploi, il soutienne & fortifie lui-même notre foiblesse par son puissant secours.

Quant au jugement que vous portez de notre personne, nous n'y voyons que votre indulgence, votre amour filial, & le zele ardent dont vous êtes animé pour nous. De notre côté, nous desirons fort avoir quelque occasion de vous témoigner officieusement toute la bienveillance que nous avons pour vous & pour

ceux qui vous sont soumis. Cependant, pour gage de notre tendresse paternelle, nous vous donnons, notre cher Fils & à vos Freres, de toute l'effusion de notre cœur, notre bénédiction Apostolique.

Donné à Rome à Sainte Marie-Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le 11 Août 1769, la premiere année de notre Pontificat. BENOÎT STAY.



BREF

BREF

A notre cher Fils BODDAERT, *Prieur Général de l'Ordre des Guillelmites.*

CLÉMENT XIV.

Notre cher Fils, Salut & Bénédiction Apostolique.

LA joie que vous nous témoignez de notre avénement au souverain Pontificat, répond à l'attachement que votre Ordre avoit pour nous depuis long-temps. Nous ne doutons point qu'à ces marques extérieures de zele, vous ne joigniez auprès de Dieu le secours de vos prieres, pour qu'il daigne soutenir notre foiblesse, & en conséquence nous vous en demandons instamment la continuation

comme un effet de votre charité pour nous. Quant à nos sentimens à votre égard ; les preuves que nous vous avons déja données ci-devant de notre bienveillance, vous montrent assez ce que vous pouvez en attendre. Soyez sûr que notre nouvelle dignité, bien-loin d'affoiblir cette bienveillance, n'a fait que l'accroître & l'augmenter, sur-tout d'après le témoignage que vous nous rendez, qu'ayant visité avec soin les Monasteres de votre Ordre, vous les avez trouvés fideles aux regles de leur Institut. Cette assurance de votre part nous a fait le plus grand plaisir, elle redouble la tendresse que nous avions pour vous ; & afin de vous en donner un gage, nous vous accordons, notre cher Fils, & à tout l'Ordre confié à vos soins, de toute l'effusion de notre cœur, notre Bénédiction Apostolique. Donné à Rome, à Sainte

Marie-Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le 9 Juillet 1769, la premiere année de notre Pontificat.
BENOÎT STAY.

LETTRE

A LOUIS XV, Roi Très-Chrétien, sur l'Irreligion, en date du 21 Mars 1770.

Notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut.

IL n'y aura peut-être jamais rien qui soit plus capable d'enflammer notre zele, & d'exciter le vôtre, que ce qui nous oblige à vous écrire aujourd'hui. Ne fût-il question que de nos intérêts personnels, ou de ceux du Saint Siege, nous serions assurés de trouver dans l'amour de Votre Majesté, pour nous la Royale protection

qui nous feroit néceſſaire. Combien donc ſommes-nous plus autoriſés à l'attendre avec confiance, cette protection puiſſante, dans une choſe qui eſt tout-à-la-fois & très-importante en elle-même, & très-intéreſſante pour Votre Majeſté. *

Cet important objet eſt la cauſe commune de Dieu & de la Religion, que nous vous déférons, notre très-cher Fils en Jeſus-Chriſt, & que nous ne voyons qu'avec une incroyable douleur, attaquée depuis long-temps par des hommes impies, qui ne ceſſent de lui porter tous les jours de nouveaux coups, en dirigeant contre elle les traits, les ruſes & les artifices toujours renaiſſans de leurs différentes erreurs. On diroit qu'ils aient fait enſemble dans ces malheureux temps, une conſpiration générale pour renverſer de fond en comble, par leurs efforts ſouverai-

femblés à Paris, pour les affaires générales du Clergé de France. Nous n'ignorons point que ces illuftres Prélats, dont nous connoiffons parfaitement la follicitude paftorale dans l'exercice des fonctions du faint miniftere, & le zele éclairé pour les intérêts de Dieu, doivent délibérer entre eux fur cet important objet, & ne rien oublier pour trouver un moyen capable d'arrêter & de repouffer, avec le fecours de Dieu, cette contagion qui fe répand de toutes parts, & qui étend par-tout fes funeftes ravages. Nous avons une ferme confiance, qu'en travaillant, comme ils vont faire, pour la foi, pour la piété, pour la caufe de Dieu, ils recevront abondamment l'efprit de confeil & de force. C'eft pour nous un grand fujet de joie que nous foyons difpenfés de les animer par nos difcours, en les voyant fe porter d'eux-mêmes à remplir cette

portion de leur devoir avec tant de zele & d'ardeur.

Mais il n'est pas permis de se dissimuler qu'ils auront besoin de grands secours pour réussir dans leurs desseins, & qu'après Dieu c'est de vous & de votre Royale protection, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, qu'ils les attendent ces secours aussi nécessaires qu'efficaces, qui doivent seconder & couronner leurs travaux : nous les attendons comme eux, nous qui vous adressons ces Lettres. Pleins de la plus juste confiance, nous vous supplions de toute l'étendue & de toute l'ardeur de notre cœur apostolique, de les favoriser dans ce qu'ils feront pour la Religion, de les soutenir & de les protéger par un effet de votre piété & de votre zele pour les intérêts de Dieu. Alors ils n'auront pas de peine à donner des preuves effectives du zele qui les anime, non seu-

lement pour la cause de Dieu, & pour le salut de leurs troupeaux, mais même pour l'avantage temporel de leur Patrie, pour votre Personne sacrée, & pour votre vaste Royaume; car la piété & la Religion étant, comme l'on n'en peut douter, la base, le soutien, & le plus ferme appui des Etats; il est très-facile de contenir dans l'obéissance due aux Rois, les peuples qui obéissent à Dieu. Vous voyez par-là, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, que les soins & les sollicitudes de ces Prélats tendront principalement à affermir votre puissance Royale & la tranquillité de votre Royaume; & que vous-même en prenant en main la cause de Dieu & de la Religion, vous travaillerez pour vos propres intérêts & pour ceux de vos Etats. En effet, les sociétés humaines sont moins redevables de leur sûreté & de leur conservation à l'a-

bondance des richesses, ou à la force des armes, qu'à l'exercice du vrai culte de Dieu, & à la stabilité de la doctrine révélée.

Enfin vous attirerez sur votre Personne sacrée, sur les Princes & Princesses de votre sang, les effets les plus précieux de la bonté divine, si vous maintenez publiquement la foi & la piété dans toute leur intégrité; & si, possédant éminemment l'art de régner, par lequel vos ancêtres se sont toujours montrés Rois Très-Chrétiens, vous soutenez, & votre gloire, & la leur, en donnant sans cesse à leur exemple, les marques les plus éclatantes de votre religion. Une affaire aussi importante, & qui est le principal objet de notre sollicitude, puisqu'elle n'intéresse pas moins la foi que le bien & la tranquillité de votre Royaume, demanderoit que nous en traitassions plus amplement avec

Votre Majeſté, notre très-cher Fils en Jeſus-Chriſt, ſi la haute opinion que nous avons de votre pieté, vraiment chrétienne & royale, ne nous faiſoit regarder comme inutile un plus long diſcours ſur ce ſujet.

Eſpérant donc que Votre Majeſté nous accordera ce que nous lui demandons avec autant de zele que de juſtice, nous prions le tout-Puiſſant par qui vous régnez, qu'il daigne vous conſerver long-temps, ainſi que votre auguſte Famille; & nous vous donnons avec toute la tendreſſe dont nous ſommes capables, notre Bénédiction Apoſtolique. Puiſſe-t-elle être un heureux préſage de la grace & de la félicité que nous deſirons pour Votre Majeſté & pour toute votre Famille Royale!

LETTRE

A LOUIS XV, Roi Très-Chrétien, touchant la Prise d'Habit de Madame LOUISE.

Notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut.

TANDIS que nous écrivons à notre très-chere Fille en Jesus-Christ, la Princesse Louise-Marie, votre Fille selon la chair, & que nous la félicitons avec toute la joie dont nous pouvons être capables, de la grace de l'esprit divin qui lui a fait embrasser un très-saint genre de vie ; nous ne pouvons nous empêcher de répandre en même temps dans le sein paternel de votre Royale Majesté, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, ces sentimens qui remplissent notre ame, & de vous

témoigner la joie parfaite dont nous sommes pénétrés, vous à qui on ne peut refuser sans injustice une très-grande part à l'action si admirable & si digne d'éloges, qui fait le sujet de notre allégresse, & qui y met le comble. Le double motif qui produit en nous ce sentiment délicieux qui nous pénetre entiérement, nous impose aussi un double devoir à remplir. Pourquoi en effet ne vous féliciterions-nous pas de la maniere la plus éclatante, puisque mesurant la chose selon la regle de la véritable sagesse, vous n'avez pas seulement jugé que la Princesse votre Fille choisissoit le meilleur parti, mais que vous avez encore fait paroître ici un courage extraordinaire & une grandeur d'ame vraiment chrétienne; ce qui nous a causé une extrême satisfaction? Car quoique les rares qualités de la Princesse votre Fille vous la rendissent infiniment chere, & que vous ne

pussiez souffrir qu'avec une très-grande peine de vous en voir séparé, vous vous êtes cependant laissé fléchir à force de prieres, & vous avez cru que la religion & la piété de l'auguste Suppliante envers Dieu, devoient l'emporter sur votre extrême tendresse pour elle, & en triompher pleinement; & c'est ainsi que, devenue libre par la plus glorieuse victoire, cette religieuse Princesse s'est ouvert un chemin court & facile à l'immortel Royaume de la céleste Patrie, en se hâtant de se mettre à l'abri des dangers qui environnent la vie humaine, & des flots tumultueux qui l'agitent, dans une paisible retraite, séjour aimable de la vertu & de la sainteté; en faisant voir au monde entier par un si bel exemple, combien sont vaines, fragiles & fugitives, toutes les délices & toutes les grandeurs de ce monde comparées au bonheur d'une vie im-

mortelle; & combien il est nécessaire de ne les regarder que comme un pur néant; en montrant enfin que tous ces vains avantages peuvent devenir les causes lamentables de tous les maux & de toutes les miseres, si elles sont un obstacle à l'acquisition de cette bienheureuse éternité.

Mais parce que vous avez tant de part à l'exécution du dessein de la Princesse, votre admirable & généreuse Fille, vous ne vous repentirez certainement jamais d'avoir consenti par une indulgence si glorieuse & si louable à un tel sacrifice. C'est pour vous un sujet de concevoir la plus ferme confiance dans la bonté de Dieu tout-puissant envers vous, & un moyen assuré de vous ménager par-là un excellent secours dans les prieres assidues de votre chere & très-reconnoissante Fille, qui ne cessera de recommander à notre Sei-

gneur Jesus-Christ votre Famille Royale, votre Royaume tout entier; & sur-tout ce qui doit extrêmement intéresser Votre Majesté, le salut de votre ame. Il sera donc de votre religion & de votre sagesse, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, de retirer, avec le secours de Dieu & le don salutaire de sa grace, un vrai & solide avantage de ce zele ardent de votre très-digne Fille, pour vos véritables intérêts. En attendant, nous souhaitons que vous receviez ces bons offices qui partent de notre cœur paternel envers votre Majesté, dans une disposition d'esprit qui vous les fasse regarder comme les doux épanchemens de l'affection d'un Pere qui vous aime très-tendrement, & qui n'est pas moins jaloux de votre gloire & de votre vraie félicité que de la sienne propre. Afin que vous en soyiez persuadé de plus en plus, nous vous donnons très-affectueusement,

fectueusement, notre très-cher Fils
ı Jesus-Christ ; notre Bénédiction
postolique, comme une preuve cer-
ine de l'amour singulier que nous
'ons pour vous, en qualité de sou-
:rain Pontife de l'Eglise.

Donné à Rome le neuf de Mai mil
pt cent soixante-dix, la premiere
ınée de notre Pontificat.

SECONDE LETTRE

' *LOUIS XV, Roi Très-Chrétien, sur le même sujet.*

'otre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut.

Ious avons félicité votre Majesté
r nos Lettres du 9 Mai dernier,
ıi attestent la joie parfaite dont nous
ons été comblés, & tous les senti-
ens que nous avons éprouvés dans

notre cœur paternel, à la premiere nouvelle que la Princesse Louise-Marie, notre très-chere Fille en Jesus-Christ, & la vôtre selon la chair, embrassoit avec une étonnante ferveur le saint Institut de la vie religieuse. Nous apprenons aujourd'hui que cette même Princesse se sent embrasée d'un desir si ardent de se voir revêtue du saint habit des Carmélites, qu'elle ne peut souffrir aucun retardement, & qu'elle doit le recevoir dans peu des mains de notre vénérable Frere Bernardin, Archevêque de Damas, & Nonce ordinaire du Saint Siege Apostolique auprès de vous. Nous nous sentions alors merveilleusement portés à louer & à admirer tant de piété, de vertu & de sagesse; & nous reconnoissions que l'esprit de Dieu agissoit avec d'autant plus d'empire sur l'esprit de la Princesse, qu'elle se hâtoit davantage de se séparer entiérement du siecle présent,

pour s'unir à Jesus-Christ son époux. C'est ce qui a tellement renouvellé & augmenté notre joie, que nous avons été pressés du desir incroyable de faire en personne la sainte cérémonie de la Vêture, dont notre Nonce doit s'acquitter, & d'augmenter par-là l'éclat & la célébrité de cette grande action. Mais puisque la distance des lieux nous rend la chose impossible, nous ne croyons pouvoir rien faire de mieux, pour voir nos desirs accomplis, au moins en partie, que de charger notre susdit Frere de cette auguste cérémonie, en notre nom & place. C'est ainsi qu'elle recevra un nouveau lustre, & que nous paroîtrons y assister nous-mêmes pour accompagner & conduire en quelque sorte notre très-chere Fille en Jesus-Christ aux très-chastes noces du Seigneur son époux. Nous avons donc nommé notredit Frere pour cette fonction, par les



nous vous prions cependant c
loir bien y accéder, pour nous
un ſurcroît de joie. Vous vous
terez même d'autant plus volc
que vous ſerez plus convain
cette joie que nous éprouvons
nous pénetre entierement dans
conſtance préſente, prend ſa
dans l'ardeur de notre zele & d
affection pour votre Majeſté
votre Famille Royale. Receve
me un gage certain de ces ſent
& comme l'heureux préſage c
nédictions divines, notre Béné

fait le sujet à jamais mémorable de notre commune allégresse.

Donné à Rome le dix-huit de Juillet mil sept cent soixante-dix, la seconde année de notre Pontificat.

LETTRE

A Madame LOUISE DE FRANCE.

CLÉMENT XIV

A notre très-chere Fille en Jesus-Christ, LOUISE-*MARIE*, *Princesse* DE *FRANCE*.

Notre très-chere Fille en Jesus-Christ, Salut.

L'EXCELLENTE nouvelle que nous avons apprise à votre sujet, notre très-chere Fille en Jesus-Christ, nous a causé un plaisir si vif, & une joie si

incroyable, qu'il nous a semblé que nous étions merveilleusement soulagés, & même entiérement délivrés des pénibles soins & des grandes sollicitudes dont le poids nous accable, au milieu des fonctions du suprême Apostolat. Car, soit que nous envisagions l'excellence de l'héroïque entreprise, qui vous fait échanger la pompe d'une Cour royale pour la pauvre & chétive Maison des Religieuses Carmélites; soit que nous considérions la pieuse condescendance de notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Louis, le Roi Très-Chrétien, votre auguste pere; soit enfin que nous pesions les avantages qui en doivent revenir à l'Eglise, ces diverses considérations nous fournissent les sujets les plus abondans d'une joie extrême & d'une satisfaction sans bornes. C'est pour cela que nous rendons d'immortelles actions de

graces à Dieu l'auteur d'un tel bienfait, de ce qu'il a bien voulu donner dans votre perſonne cé rare exemple de la vertu chrétienne, afin qu'il fût vu de tout le monde, & de ce qu'il a daigné en faire les premiers ornemens de notre Pontificat. Ainſi nous ne nous félicitons pas moins que vous, notre très-chere Fille, dans le Seigneur, de ces abondantes richeſſes de la miſéricorde divine qui ſont répandues en vous, & de cette force de l'Eſprit Saint qui vous a fait embraſſer, après y avoir mûrement penſé, un genre de vie qui eſt la véritable image & comme l'ébauche de celle du Ciel : car de quel autre que de Dieu lui-même peut-on penſer que vous avez reçue & la volonté de concevoir, & le courage d'exécuter un tel deſſein ? Oui certainement, c'eſt à la faveur du rayon de ſa divine lumiere qui vous a éclai-

rée, que vous avez compris sans peine, que tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre est fragile & passager; que les plaisirs les plus délicieux, & tous les charmes du monde, sont également faux & trompeurs; que ses espérances & toutes ses pensées sont vaines & frivoles; qu'on ne peut trouver la véritable paix, la joie, le contentement de l'ame, que dans le doux exercice de l'amour & du service de Dieu; & delà vient qu'ayant cru avec raison que vous ne régneriez véritablement en ne servant que lui seul, vous avez préféré à tout le plaisir incomparable de couler vos jours dans la Maison du Seigneur notre Dieu. Maintenant que vous êtes arrivée au port tant desiré de cette délicieuse tranquillité; vous allez intérieurement ressentir, & plus que jamais la douce abondance de ces saintes & divines voluptés, &

& que vous trouverez par une heureuse expérience la victoire & le triomphe dans la fuite du monde; les richesses intérieures de l'esprit dans la pauvreté; la vraie liberté de l'ame dans l'abnégation de vous-même; la grandeur & la gloire dans les abaissemens de l'humilité même. Et que peut-il y avoir en effet de plus grand & de plus excellent que de concentrer tous ses desirs & toutes ses pensées, dans cette souveraine source de tous les biens, de vivre avec lui seul, de s'enflammer de son amour, de se reposer dans les bras de son espérance!

Courage donc notre très-chere Fille en Jesus-Christ, reconnoissez les trésors de la grace de votre Dieu versés à pleines mains sur vous; persévérez de toutes vos forces dans le noble dessein que vous avez formé, de tendre & de parvenir à

la sainteté ; pensez continuellement à celui que vous vous êtes proposée d'aimer & de servir tous les jours de votre vie. Pensez encore que la récompense qui fait l'objet de vos espérances est infinie ; que les fruits que vous attendez sont immarcessibles, puisque ni la rouille, ni les vers ne peuvent les corrompre : cette pensée toute seule vous rendra très-agréables les divers travaux de votre religieux institut, & vous sera comme un avant-goût des douceurs de la céleste Patrie au milieu des peines de cette vie mortelle. Quand nous réfléchissons à cette heureuse prérogative, de la meilleure part que vous avez choisie, nous ne pouvons nous empêcher de nous réjouir de nouveau avec vous, & de concevoir une joie merveilleuse d'un si grand bonheur ; & cette joie est d'autant plus abondante & plus

pleine, que nous sommes persuadés que votre démarche sera très-utile aux autres pour leur salut; puisque nous avons un juste sujet d'espérer de la bonté du Seigneur, que le rare exemple de religion & de vertu, qui a excité l'admiration de tout le monde, ne contribuera pas peu à faire naître l'envie de l'imiter, avec le soin du salut éternel, le zele de la Religion, l'attachement au culte de Dieu.

Mais parce que le Roi, votre tendre Pere, s'est prêté à l'exécution de votre héroïque dessein, jusqu'à sacrifier pour la Religion & votre utilité particuliere toutes les douceurs inexprimables qu'il goûtoit à vivre habituellement avec vous dans l'intérieur de son palais, & à vous donner des marques journalieres de sa tendresse paternelle. Votre piété & votre devoir exigent de vous que

vous mettiez tout en œuvre, par un retour trop juste, pour lui témoigner votre reconnoissance d'un si grand bienfait; & ce sera en demandant pour lui la véritable félicité à la divine clémence de votre céleste Epoux par des prieres continuelles & ferventes.

Une chose encore qui nous donne une très-grande satisfaction, c'est que votre zele très-connu pour l'Eglise & votre respectueux attachement pour le Saint Siege & pour nous, comme nous l'avons appris de notre vénérable Frere, notre Nonce, Archevêque de Damas, vous engageront aussi à prier continuellement pour le bien de l'Eglise en général, pour l'affermissement du Siege Apostolique en particulier, & sur-tout pour le soutien de notre foiblesse.

Or, en même temps que nous vous demandons instamment ces bons

offices, nous vous offrons réciproquement tous les avantages que vous pouvez attendre de notre tendresse paternelle & de notre charité Pontificale; de sorte qu'il ne soit pas possible de rien imaginer qui ne prouve l'extrême desir de nous rendre à vos vœux, & de favoriser la ferveur avec laquelle vous volez à la vertu. C'est à cet effet que quoique nous ne doutions nullement que vous n'observiez avec fidélité les saintes loix de votre Institut, en les embrassant comme un joug plein de suavité & un fardeau léger; néanmoins comme il arrive quelquefois que cela occasionne des perplexités & des craintes excessives qui agitent l'esprit, nous donnons volontiers à votre Confesseur, présent & futur pour le temps, notre pouvoir, en vertu duquel il pourra adoucir votre regle à votre égard & à vous en dispenser,

ſelon qu'il le jugera expédient & convenable au bien de votre ame & de votre conſcience. De plus, pour favoriſer encore davantage votre dévotion, nous déclarons que nous vous accordons par notre autorité Apoſtolique Indulgence pléniere, toutes les fois que vous vous approcherez du Très-Saint-Sacrement de l'Euchariſtie. Enfin nous portons une affection vraiment paternelle à nos ſaintes Filles en Jeſus-Chriſt, ces ſaintes Vierges vos compagnes dans le Seigneur, aux prieres deſquelles nous avons une très-grande confiance; & nous leur accordons pareillement Indulgence pléniere toutes les fois qu'elles communieront, après s'être confeſſées de leurs péchés: ce que nous donnons à leur piété qui nous eſt connue, & que nous voulons qui ſoit regardé comme une marque non équivoque de

bienveillante pour elles ; & de plus nous les rendons participantes de la Benédiction Apostolique, que nous vous donnons très-tendrement du fond intime de notre cœur paternel, notre très-chere Fille en Jésus-Christ.

Donné à Rome, le neuf de Mai mil sept cent soixante-dix, la premiere année de notre Pontificat.

BREF

A Mgr Bernardin GIRAULT, Archevêque de Damas, Nonce auprès de Sa Majesté Très-Chrétienne.

Vénérable Frere, Salut & Bénédiction Apostolique.

NOUS avons appris que la Princesse notre très-chere Fille en Jesus-Christ, Louise-Marie de France, retirée au Monastere des Carmélites-

Déchaussées de Saint-Denis, souhaite si ardemment embrasser leur saint état, qu'elle ne peut différer davantage d'en prendre l'habit; qu'en conséquence elle doit incessamment en être revêtue; & pour satisfaire en cela plus pleinement sa dévotion, elle doit, Vénérable Frere, le recevoir de vous qui êtes Supérieur de l'Ordre. Quand nous voyons cette Princesse née dans l'éclat, l'opulence & les délices de la Cour de France, après y avoir vécu jusqu'à présent, la quitter & se dévouer avec tant d'empressement, d'ardeur & de joie à l'humilité & à l'austérité de la vie religieuse, nous ne pouvons que reconnoître de plus en plus à des traits si frappans de vertu & de sagesse, l'impression de l'Esprit-Saint qui agit en elle. Cet exemple éclatant & à jamais mémorable d'une si sainte entreprise, nous touche,

nous intéresse si vivement, & remplit notre cœur d'une joie si grande & si surabondante, que nous croirions ne pas répondre aux sentimens inexprimables du zele qui nous anime, si nous ne contribuions, autant qu'il est en nous à la célébrité de cette Vêture, dont vous devez faire la Cérémonie, en vous chargeant de la faire pour nous.

C'est donc dans la vue de donner à cette sainte & touchante Cérémonie tout l'éclat & toute la solemnité qu'elle peut en recevoir ; que par ces présentes, nous vous députons spécialement, Vénérable Frere, & que nous vous commettons pour la faire en notre place ; ensorte que vous vous y regardiez comme y faisant nos propres fonctions, & comme agissant en notre nom. Par ce moyen nous ajouterons le motif d'une joie beaucoup plus grande, & d'autant

plus intéressante, qu'il nous semblera y être présent, & voir de nos propres yeux la sainte ardeur avec laquelle notre très-chere Fille en Jesus-Christ s'unit au céleste Epoux de toute l'étendue de son cœur.

De plus, nous avons résolu d'augmenter la joie commune de l'Ordre, & de la rendre plus complette, en faisant part à toutes celles qui le composent des trésors spirituels de l'Eglise. C'est pourquoi, par un effet de notre bienveillance, nous accordons les Indulgences plénieres à toutes les Carmélites-Déchaussées du Royaume de France, qui au jour même de la prise d'habit, après s'être approchées des Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie, feront de ferventes prieres, en implorant la clémence du Tout-puissant pour l'exaltation de la sainte Eglise Catholique, pour notre très-cher Fils en

Jesus-Christ, Louis Roi de France très-Chrétien, pour ses Enfans & la Famille royale, pour ce Royaume si florissant, & particulierement pour la Princesse qui nous cause tant de joie, & qui va commencer le noviciat d'un état si saint; afin que comblée de jour en jour des nouveaux dons du Saint-Esprit; elle soit encore plus par la sainteté de sa vie, que par la splendeur de sa naissance, l'ornement de son Ordre: & vous, vénérable Frere, nous vous mandons d'informer en diligence toutes les personnes qui y sont intéressées, de la faveur salutaire dont nous voulons bien les gratifier; & en signe de notre bienveillance Pontificale, nous vous donnons très-affectueusement notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, le dix-huit Juillet mil sept cent soixante-dix, la deuxieme année de notre Pontificat.

BREF

Au Duc de Parme.

Clément XIV.

Salut & Bénédiction Apostolique à notre très-cher Fils en Jesus-Christ.

Nous avons éprouvé une joie au-dessus de toute expression, en recevant votre Lettre remplie des plus grands témoignages d'affection & de tendresse filiale envers nous. Nous vous avons toujours aimé d'un amour particulier, & n'avons cessé de prendre à ce qui vous concernoit le même intérêt paternel, que nous aurions pris à ce qui pouvoit nous toucher nous-même : ainsi rien ne pouvoit nous être plus agréable, que de voir

ujourd'hui les marques de bienveil-
ınce & d'amitié réciproque dont
'ous payez celles que nous avons
ıour vous. Nous avions déja eu des
émoignages nombreux & non équi-
'oques de votre affection pour nous,
k ces motifs étoient suffisans pour
'ous rendre toujours plus cher à no-
re cœur, & nous faire admirer votre
›iété & votre religion. Nous nous
'élicitons également de ce que vous
ıvez reçu les témoignages récipro-
ques de notre singulier attachement
pour vous; tant à l'occasion du nou-
veau rejetton de votre race illustre,
& qui sera un jour l'héritier de vos
vertus, qu'à celle de notre heureuse
reconciliation avec votre glorieux
aïeul & oncle; événement sur lequel
nous les avons félicités par des Let-
tres pleines de considération pour
vous, que nous leur avons écrites.
Persuadé en conséquence, comme

vous l'étiez, de l'étendue de notre affection pour vous, vous avez voulu mettre le comble à votre piété envers nous & le Saint Siege, par une démarche qui ne pouvoit être ni plus convenable, ni mieux placée, ni plus méritoire. Vous nous marquez que vous allez interposer votre médiation la plus efficace auprès de nos très-chers Fils en Jesus-Christ les Rois très-vertueux vos aïeul, oncle & cousin, pour les engager à effacer de leur cœur jusques aux moindres traces des anciennes mésintelligences, & à restituer au Saint Siege ses antiques domaines d'Avignon, de Bénévent & de Ponte-Corvo. Les motifs que nous avons de vous témoigner tous nos remercicmens & toute notre reconnoissance, ne sauroient être ni plus pressans, ni plus justes; & vous nous avez rendu justice, en paroissant convaincu de notre

amour extrême pour la paix & pour la concorde, particulierement avec les augustes Souverains de la Maison de Bourbon, qui ont toujours si bien mérité de nous, de la Chaire de Saint Pierre & de l'Eglise en général. Nous n'avons jamais pu douter que la Religion & la sagesse de ces mêmes Souverains, ne les fassent correspondre de tout leur pouvoir à notre vive inclination pour la concorde & l'union réciproque, sentimens bien convenables à notre ministere apostolique. Nous concevons donc aujourd'hui, très-cher Fils en Jesus-Christ, des espérances d'autant plus fondées de votre généreuse résolution, que nous savons combien grand est l'amour que vous portent vos augustes parens, moins encore à cause des liaisons du sang, qu'à cause de vos vertus royales; nous nous persuadons aussi que vos efforts leur seront d'autant

plus agréables, qu'il vous revient une véritable gloire de les avoir entrepris : & nous nous flattons qu'ils se prêteront volontiers, à ce que les causes du retour, de la concorde & de la bonne harmonie viennent de la source même d'où procédoit le sujet des différends passés. Nous vous protestons que tel est le mérite que vous vous acquérez par-là auprès du Saint Siege, que nous saisirons avec joie toutes les occasions de vous donner des preuves efficaces de notre singuliere affection pour vous : en attendant, nous prions Dieu tout-puissant d'accroître de jour en jour vos vertus, & de vous faire acquérir une gloire & une félicité inaltérables. Pour cet effet, nous vous donnons, avec les sentimens d'un cœur paternel & affectueux, mon très-cher Fils en Jesus-Christ, ainsi qu'à votre vertueuse Épouse,

à

à votre Fils nouveau né, & à toute votre Royale Famille la Bénédiction Apostolique, &c.

SECOND BREF.

Au Duc DE *PARME.*

CLÉMENT XIV.

Salut & Bénédiction Apostolique, à notre très-cher Fils en Jesus-Christ.

DÈS que nous reçûmes votre très-affectueuse Lettre, dans laquelle vous nous informez des soins que vous vous donniez auprès des Monarques de la Maison de Bourbon, vos proches Parens, & nos très-chers Fils en Jesus-Christ, pour faire rentrer le Saint Siege en son ancienne possession d'Avignon, du Comtat

Venaissin, de Bénévent & de Ponte-Corvo ; nous résolûmes de vous en rendre aussi-tôt les graces que nous crûmes dues au grand ouvrage que vous aviez entrepris, & au témoignage singulier que vous nous avez donné de votre zele. Maintenant que, par un effet de la bonté divine, & par la magnanimité de ces illustres Monarques, ces domaines du Saint Siege nous sont déja rendus ; nous vous écrivons, pour vous donner une nouvelle preuve de notre reconnoissance de ce que vous avez fait pour nous. Si nous sommes vraiment ravis de ce que ces Souverains vertueux & équitables ont laissé les possessions du Saint Siege en leur entier, nous ne le sommes pas moins de ce que les prieres que vous leur avez adressées ont eu un succès si prompt & si favorable. Nous nous en félicitons de bon

cœur avec vous, & nous vous pro-
mettons de n'oublier jamais ce
témoignage insigne de votre affec-
tion, qui nous a produit des avan-
tages si signalés. Reconnoissant en
vous, très-cher Fils en Jesus-Christ,
tant de vertus & d'affection pour
notre personne, nous vous assurons
que la tendresse paternelle avec la-
quelle nous vous regardons, égale
la grandeur de votre mérite;& en con-
séquence, nous vous souhaitons tout
ce qui peut contribuer à votre bon-
heur & à votre gloire. Le Marquis
de Liano, notre cher Fils, que nous
aimons tendrement, à cause des
vertus que nous lui connoissons, &
des services qu'il nous rend, a été
instruit pendant son séjour en cette
Ville, que nous nourrissons déja
ces sentimens dans notre cœur. Pour
confirmer de plus en plus ce qu'il
vous témoignera à cet égard, nous



tolique que nous vous donn
affectueusement, très-cher
Jesus-Christ, ainsi qu'à votre
Famille, &c.

DISCOU

PRONONCÉ par Sa Sainte
le Consistoire secret,
le 24 Septembre 177

Au sujet de la réconc
du Portugal avec la

atre de ce mois. Il y a aujourd'hui
effet trente ans que je suis arrivé en
te ville, où je fus alors envoyé par
s Supérieurs. Ce même jour est le
ır anniversaire de mon élévation à la
urpre; quelque peu digne que je
se de cet honneur, ce jour est enfin
oisi par le Seigneur pour que nous
célébrions, & que nous nous en ré-
uissions.

Nous venons de recevoir des preu-
claires & manifestes de ces mar-
es extérieures de zele & de cette
mission envers nous & envers
glise, que nous vous avions annon-
, & que nous espérions de la part
Roi Très-Fidele de Portugal & des
garves; & elles ont même surpassé,
ar ainsi dire, notre attente. Non-
lement les anciennes coutumes,
anciens égards qui subsistoient en-
nous & cette Couronne, ont été
nouvellés, mais encore ils ont été

confirmés, & ont acquis un nouveau degré de force.

Lorsque nous avons prédit ce que nous voyons arriver, nous fondions nos espérances sur la piété, sur la foi, sur la religion de notre très-cher Fils en Jésus-Christ, sentimens dont nous avions eu autrefois tant de témoignages, & qu'il a hérités de ses ancêtres.

L'événement a justifié notre attente; il a rendu pour nous un jour de joie & de jubilation celui auquel nous en avons reçu la nouvelle. Ce jour, en augmentant la gloire immortelle du Roi Très-Fidele, augmente en effet l'avantage de l'Eglise, la dignité du Saint Siege, & la satisfaction de tous ceux qui pensent bien.

Que ne devons-nous pas tenter pour marquer notre reconnoissance à celui dont la sagesse & la piété comblent ainsi nos vœux! Quelle gloire, quelle félicité ne devons-nous point lui sou-

baiser! Mais en lui rendant ainsi ce qu'il a mérité, ne séparons point de lui notre très-chere Fille en Jesus-Christ, Marie-Anne-Victoire, son illustre & chere Epouse. Elle s'est rendue l'émule du Roi son époux par le zele, par l'ardeur qu'elle a montrée pour nous & pour l'Eglise universelle; & nous lui en devons des louanges & des graces immortelles. De pareils sentimens sont dûs à toute la Maison Royale. Le Comte d'Oyeras, Secretaire d'Etat du Roi Très-Fidele, est de son côté digne des plus grands éloges. Indépendamment de ses autres mérites, il a fait éclater en cette occasion son zele & sa considération pour nous, en même temps qu'il a donné au Roi son maître les témoignages les plus marqués de son respect & de sa fidélité. Le Commandeur d'Almada, Ministre Plénipotentiaire de ce Monarque près de notre personne, que

nous avons souvent entendu avec joie nous déclarer les sentimens pieux & magnanimes de son Prince, & dont nous faisons tant de cas, doit avoir une part signalée dans nos éloges & dans notre reconnoissance : ils nous ont enfin, le plus vivement affectés de la joie, de la piété & des sentimens qu'à l'exemple de son Roi, le peuple de Lisbonne a fait éclater envers le Saint Siege.

Après vous avoir fait part, nos Vénérables Freres, de cet heureux événement, nous croyons que le moyen le plus propre de nous acquitter, est de nous adresser au Très-Haut, & de le supplier sans interruption de daigner combler de biens, de gloire & de prospérité, le Roi, la Maison Royale & le Royaume de Portugal, &c.



BREF

BREF

Au Nonce de Sa Sainteté, auprès du Roi Très-Chrétien.

Vénérable Frere, Salut & Bénédiction Apostolique.

LE temps approche, Vénérable Frere, où notre très chere Fille en Jesus-Christ, la Princesse Louise-Marie de France, ayant fini son noviciat, dans le Monastere des Carmélites de Saint-Denis, doit y faire Profession par l'émission de ses vœux solemnels. Comme elle desire donner à cet acte de religion d'autant plus de célébrité, que ce doit être un monument également rare & éclatant de sa confiance, dans le mépris qu'elle fait du monde, & dans son union avec Jesus-Christ son divin

Epoux. C'eſt vraiment en ce jour que la vertu & la ſageſſe feront voir en triomphe leur fermeté inébranlable, & leur force ſupérieure à tous les obſtacles, & apprendront au monde, par l'étonnant exemple que lui donnera cette Princeſſe, que tout le faſte dont il ſe glorifie n'eſt rien en comparaiſon de la véritable & ſolide gloire qui leur eſt propre.

Nous avons nous-même fort à cœur, notre Vénérable Frere, de relever autant qu'il eſt en nous l'éclat & la ſolemnité de ce grand jour, & d'y mettre le comble, en y joignant notre nom Pontifical, puiſque nous ne pouvons le célébrer en perſonne. C'eſt ce qui nous engage à faire pour cette cérémonie ce que nous fîmes l'année derniere pour celle de la Vêture; & c'eſt avec le plus grand zele & la plus grande affection, que nous vous députons ſpécialement

par ces Présentes, pour recevoir en vos mains les Vœux que la Princesse, notre très-chere Fille en Jesus-Christ, doit prononcer à sa Profession ; & en vous en chargeant, notre intention, notre Vénérable Frere, est que vous ne fassiez en cela que remplir nos propres fonctions, comme n'agissant que pour nous, & en notre nom. Par-là, nous voulons ajouter, autant qu'il est possible, un surcroît de dévotion, de dignité & de grandeur à cette action si sainte ; & il nous sémblera y avoir quelque part, en même temps que nous en prenons une si grande à la joie qu'en ressent notre très-cher Fils en Jesus-Christ le Roi Très-Chrétien, par cette tendresse paternelle qui lui rend très-chere la Princesse sa fille.

Or, afin que l'édifiant appareil de cette pompe sacrée soit accompagné d'une sainte libéralité ; nous

voulons rendre pleine & entiere la joie commune, sur-tout de l'Ordre des Carmélites, en leur faisant part des trésors spirituels qui nous sont confiés. Ainsi, pour le jour même où vous recevrez les Vœux solemnels de la Princesse, nous accordons l'Indulgence pléniere, tant à elle qu'à toutes les Religieuses de son Monastere, avec extension à toutes les Carmélites-Déchaussées répandues dans toute l'étendue de la France: nous l'accordons aussi aux Religieuses Calvairiennes du Monastere de Nantes, sur la demande que nous en fait pour elles, avec instance, notre très-chere Fille en Jesus-Christ la Princesse Victoire de France, qui les honore de sa bienveillance, & les prend sous sa protection.

Et pour que, dans une conjoncture si favorable à la piété, nous rendions encore nos libéralités plus

abondantes, nous vous donnons, notre Vénérable Frere, le pouvoir d'accorder la même faveur, soit aux Communautés Religieuses, soit aux personnes qui, touchées du grand exemple de vertu que leur donne cette pieuse Princesse, & pressées d'unir leurs actes de dévotion à ceux des autres, vous le demanderont avec de vives instances : en quoi vous devez cependant user d'une telle réserve, qu'il n'y ait, dans vos largesses, ni profusion, ni rien qui puisse paroître donner aux regles la plus légere atteinte.

Nous enjoignons donc à toutes ces personnes, qui se seront dignement approchées des Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie, de faire, ce jour-là même, de très-ferventes prieres à Dieu, pour l'exaltation de l'Eglise Catholique, pour notre très-cher Fils en Jesus-Christ le Roi

Très-Chrétien, pour ses Enfans, & toute la Famille Royale, pour son Royaume très-florissant; & sur-tout pour la Princesse qui nous cause tant de joie, en se consacrant à l'Epoux des Vierges, pour ne plus vivre que d'une vie cachée en lui, & s'abandonner uniquement à sa toute-puissance. Ainsi nous vous mandons, notre Vénérable Frere, de donner tous vos soins, pour que toutes les personnes auxquelles nous accordons l'Indulgence pléniere, en soient informées en temps convenable: & en témoignage de notre bienveillance Pontificale, nous vous donnons très-affectueusement notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le dix-sept Juillet de l'an mil sept cent soixante-onze, le troisieme de notre Pontificat.

BREF

Au Nonce de Sa Sainteté, auprès du Roi Très-Chrétien.

Vénérable Frere, Salut & Bénédiction Apostolique.

PAR d'autres Lettres que nous vous avons adressées, notre Vénérable Frere, en date du même jour que ces présentes, nous vous avons fait savoir que nous accordons l'Indulgence pléniere aux Carmélites-Déchaussées, ainsi qu'à d'autres Communautés Religieuses, & autres personnes, pour le jour où vous recevrez les Vœux solemnels de notre très-chere Fille en Jesus-Christ la Princesse Louise-Marie de France. Mais comme elle doit faire les

mêmes Vœux entre les mains de la Prieure du Monastere quelques jours avant qu'elle les fasse entre les vôtres, nous avons cru devoir gratifier de nos largesses Apostoliques le jour consacré par l'usage de l'Ordre à cette premiere solemnité, si sainte & si mémorable. C'est donc dans la vue de le rendre encore plus célebre, que nous y attachons l'Indulgence pléniere, & pour la Princesse, & pour toutes les Religieuses du même Monastere, qui, ce jour-là même se feront confessées, & recevront la sainte Communion. Nous vous mandons, notre Vénérable Frere, de leur faire part de cette nouvelle grace, comme d'une marque sensible de notre affection paternelle, & de le faire en temps convenable, pour qu'elles puissent en profiter. Et en témoignage de notre bienveillance

Pontificale, nous vous donnons très-affectueusement notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le dix-sept Juillet de l'an mil sept cent soixante-onze, le troisieme de notre Pontificat. BENOÎT STAY.

LETTRE

Au Roi Très-Chrétien.

CLÉMENT XIV.

Notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut.

NOUS ne trouvons pas de termes pour vous rendre le plaisir que nous sentons au fond de notre ame, toutes les fois que nous pensons à votre illustre Fille Louise-Marie de France,

qui en Jesus-Christ est aussi la nôtre.
Et c'est ce que nous faisons sans cesse: oui nous avons continuellement devant les yeux le grand exemple qu'elle nous a donné de vertu, de religion & de sainteté; exemple qui fait tant d'honneur à notre siecle, & le plus illustre que nous puissions laisser à la postérité.

Maintenant, sur-tout, que nous voyons approcher le jour, où cette Princesse, après avoir fait le saint apprentissage de la vie Religieuse, doit se lier à Jesus-Christ son Epoux par des vœux solemnels, vous ne sauriez croire, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, l'extrême joie qui nous transporte, & le desir qui nous presse de l'épancher dans votre cœur, en y mêlant encore, comme nous l'avons déja fait dans une autre circonstance, le tribut de louanges & d'affection qui vous est dû: car l'événement sin-

gulier qui excite notre allégresse vous intéresse plus que personne, puisque c'est votre chere Fille que vous voyez comblée de graces si extraordinaires, & que vous avez d'ailleurs vous-même beaucoup de part à cette grande œuvre, par la générosité qui vous a fait sacrifier tous vos intérêts aux vues du ciel.

Après tout, que peut-il y avoir jamais de plus convenable à vos vues, ou à celles de votre auguste Famille, & de tout votre Royaume, que de vous ménager un sûr appui dans les prieres continuelles de celle qui est également dévouée à votre Personne & agréable à Dieu ? On peut donc dire que votre sagesse autant que votre religion éclatent dans la conduite que vous tenez, & c'est ce qui nous donne une ferme confiance, que la bonté divine vous fera recueillir de très-grands avantages, tant pour vous

personnellement, que pour tout votre Royaume : ainſi nous ne pouvons que vous féliciter de tout notre cœur, du conſidérable accroiſſement que vont recevoir par-là votre gloire & votre bonheur. Nous oſons même nous aſſocier à la joie qu'éprouve votre cœur paternel ; & certes n'avons-nous pas quelque droit d'y participer d'une maniere diſtinguée ? Car il eſt ſenſible que déſormais notre liaiſon avec notre très-chere Fille en Jeſus-Chriſt va devenir plus étroite. Pour en reſſerrer encore davantage les nœuds, nous voudrions pouvoir aſſiſter, & même préſider à la cérémonie dont nous voyons les approches, & recevoir entre nos mains les vœux ſolemnels de Religion qu'elle va prononcer.

Nous ſentons ce deſir s'accroître encore, lorſque nous conſidérons que ce ſeroit pour nous, notre très-

cher Fils en Jesus-Christ, une occasion de vous entretenir, de vous embrasser, de vous montrer sur notre visage même & dans nos yeux, les sentimens dont nous sommes pénétrés pour vous & pour tout ce qui vous appartient, notre tendresse paternelle, l'étendue de notre charité pastorale, &, réciproquement, de recevoir de vous des témoignages sensibles de votre religion, de votre bonté & de votre affection pour notre personne. Mais ce dernier plaisir; nous ne pouvons que le desirer, & tout au plus, l'imaginer pour notre consolation. A l'égard des autres avantages, nous trouverons un moyen de nous les procurer malgré notre absence. Nous avons choisi pour nous suppléer notre vénérable Frere l'Archevêque de Damas, & nous lui en avons même donné un pouvoir spécial par des Lettres en forme de Bref,

comme nous en avons déja usé, lorsque nous le chargeâmes de nous représenter à la Cérémonie de la Prise d'Habit.

Instruits, comme nous le sommes, que Votre Majesté fut alors satisfaite de ce que nous fîmes pour contribuer, autant qu'il étoit en nous, à la solemnité de cette cérémonie, nous jugeons aisément qu'elle le sera encore beaucoup plus aujourd'hui, puisque dans cette circonstance il s'agit de consommer la grande œuvre, dont la premiere cérémonie n'étoit que l'ébauche. Ainsi nous vous prions instamment de vous prêter à nos vues avec la bonté & la tendresse qui vous est ordinaire, de sorte que nous ne nous appercevions presque pas d'avoir rien perdu de notre satisfaction à cet égard par notre absence, & que nous ayions la consolation de voir entiérement payé de retour le tendre

& particulier attachement que nous vous portons à vous & à votre Famille Royale. Pour vous donner une preuve plus convaincante de cet attachement, nous accordons dans toute l'effusion de notre cœur à Votre Majesté & à toute son auguste Race, notre Bénédiction Apostolique, qui est le gage de toutes les Bénédictions du ciel.

Donné à Rome à Sainte Marie-Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le quatorze Août mil sept cent soixante-onze, & la troisieme année de notre Pontificat.



LETTRE

A Madame LOUISE-MARIE DE FRANCE.

CLÉMENT XIV.

Notre très-cher Fille en Jesus-Christ.

IL approche, ce jour le plus heureux & le plus beau de votre vie, ce jour où en prononçant des voeux solemnels, vous allez devenir la chaste épouse de Jesus-Christ, & lui consacrer, par un dévouement sans réserve, toutes vos actions, toutes vos espérances, tous vos desirs, en un mot toute votre vie.

Nous fûmes ravis, notre très-chere Fille en Jesus-Christ, & nous applaudîmes à votre foi, dès l'instant que voyant

voyant à découvert la vanité du siecle, vous renonçâtes aux grandeurs pour vous retirer dans la pieuse maison des Carmélites, y prendre l'habit religieux, & commencer en quelque sorte l'apprentissage d'une vie pleine de sainteté. . . . . .

Mais aujourd'hui notre joie est à son comble, par la fermeté que vous faites paroître dans vos résolutions, & dont vous allez bientôt donner un témoignage éclatant par votre Profession publique. Nous rendons en notre particulier les plus vives actions de graces à Dieu, pour avoir bien voulu vous appeller à lui du sein des délices qui environnent le trône, & vous avoir marquée de son sceau par une vocation aussi extraordinaire qu'édifiante. Ce bienfait de sa miséricorde est d'autant plus signalé, que vous occupiez un rang plus éminent dans le monde, & que votre ame est

maintenant penétrée d'une piété plus vive, d'une humilité plus profonde, d'une charité plus ardente. Courage, notre très-chere Fille en Jesus-Christ : regardez comme le plus beau, comme le plus grand de vos jours, comme un jour auquel toutes les fêtes du siecle n'ont rien de comparable, celui où docile aux inspirations de la grace, vous vous abandonnerez toute entiere à la conduite de Dieu ; & vous vous engagerez à son service par des vœux solemnels, qui feront toute votre vie un assujettissement continuel à sa volonté. Plût au ciel qu'il nous fût possible d'assister à cette auguste cérémonie, & d'être non seulement le témoin, mais encore le ministre d'un si héroïque sacrifice ! Mais quoique ce bonheur nous soit refusé nous ne laisserons pas d'en jouir, autant qu'il est en nous, en nous faisant représenter par notre vénérable

Frere l'Archevêque de Damas, notre Nonce ordinaire. Ce fut déja par ses mains que nous vous revêtîmes de l'habit sacré ; ce sera encore dans les siennes que nous recevrons vos vœux; & pour ajouter à l'éclat & à la joie d'un si beau jour, nous le chargeons de vous accorder des Indulgences plénieres, que nous avons tirées à cet effet du trésor de l'Eglise. A cette marque de la tendresse paternelle qui nous anime, nous joignons un autre souhait qui vous en offre un nouveau témoignage. Ce souhait est que nous ayons de jour en jour encore plus de sujet de nous réjouir, & de remercier Dieu à votre occasion. N'en doutez pas ; notre allégresse sera extrême d'apprendre que Dieu vous fait la grace d'avancer sans cesse dans la carriere où vous êtes entrée, & que votre vie acquiert plus d'éclat, par l'exemple de toutes

les vertus, & ſur-tout de l'humilité évangélique. L'humilité ! oui, notre très-chere Fille, vous devez ne vous glorifier de rien en vous-même, mais reconnoître que vous tenez tout de Dieu : vous devez mettre toute votre eſpérance en ſa miſéricorde; vous défier de vos forces; ne point vous appuyer ſur vos propres mérites, mais uniquement ſur la grace divine, votre véritable ſoutien; vous devez trembler à la vue de votre foibleſſe, & en même temps vous croire capable de tout en celui qui vous fortifie, & ne ceſſer de récourir à la ſource de toute ſainteté. Ces ſentimens bien gravés dans votre ame, répandront la modeſtie chrétienne dans tout votre extérieur; par une ſuite naturelle, à l'ombre de cette humilité, la charité jettera en vous de profondes racines, & vous fera produire les fruits les plus abon-

dans de toutes ſortes de vertus. Ce que nous vous diſons, n'eſt point par forme d'avis ni d'exhortations (nous penſons bien que vous n'en avez pas beſoin); mais c'eſt uniquement pour vous rendre de plus en plus précieux le genre de vie auquel Dieu vous a appellé. Il vous reſte, notre très-chere Fille en Jeſus-Chriſt, à vous faire un devoir capital de montrer toujours beaucoup de reconnoiſſance à votre auguſte Pere, qui vous aime ſi tendrement, & qui a tant fait pour vous; de demander pour lui à Dieu, inceſſamment & avec ferveur, la ſanté, le véritable & éternel bonheur, la proſpérité de ſon vaſte Empire, de ſes Enfans, & de toute ſa Famille Royale. A notre égard, ſi nous oſons réclamer les droits que nous donne notre tendreſſe, nous vous conjurons d'attirer ſur nous, qui ſommes en Jeſus-Chriſt votre ſecond Pere, les

regards favorables du Seigneur, & de le prier sans cesse pour l'Eglise, confiée à notre sollicitude. Vous devez vous intéresser plus que jamais à cette Eglise, aujourd'hui que vous lui tenez en quelque sorte de plus près. Soyez persuadée de votre côté, que nous ne cesserons de demander à Dieu qu'il bénisse vos pieuses résolutions, en vous faisant croître en sainteté & en vertus. Recevez pour gage de notre affection paternelle, notre Bénédiction Apostolique, que nous vous donnons de tout notre cœur, ainsi qu'à tout l'Ordre des Carmélites, dont vous allez être Membre.

Donné à Rome à Sainte Marie-Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le quatorze Août mil sept cent soixante-onze, la troisieme année de notre Pontificat.



DISCOURS

DE

CLÉMENT XIV

Dans le Consistoire secret, tenu le 6 Juin 1774, sur la mort de LOUIS *XV.*

Vénérables Freres.

CE qui faisoit notre plus grande consolation au milieu de nos pénibles travaux, du vivant de notre très cher Fils en Jesus-Christ, Louis Roi Très-Chrétien, c'étoit de savoir ses excellentes intentions envers la Religion & la sainte Eglise, & combien il nous étoit affectionné. Ce même motif pénetre notre ame de la plus vive douleur. Notre vie est remplie d'amertume, par le funeste événement de sa

mort arrivée à la ſuite de la plus cruelle maladie.

Nous en ſommes d'autant plus conſternés, que nous l'avons perdu au moment qu'il venoit de nous donner les preuves les plus convaincantes de ſa juſtice, de ſa magnanimité & de ſa tendre affection envers nous & le Saint Siege Apoſtolique, de maniere que tout ce qui nous engageoit à lui marquer de plus en plus notre amour paternel & notre reconnoiſſance, ne peut que nous en faire ſentir plus vivement la douleur.

Adorons cependant les décrets de la divine Providence, &, en nous ſoumettant aux ordres du Tout-puiſſant de qui dépendent abſolument les deſtinées des Monarques, reconnoiſſons que tout eſt dirigé par ſa toute-puiſſance, & pour ſa plus grande gloire.

Cette extrême réſignation à la volonté divine peut ſeule diminuer notre

amertume.

amertume. Auſſi-tôt que nous apprîmes les dangers dont la vie du Roi étoit menacée, nous adreſſâmes les plus ferventes prieres au Ciel, pour obtenir la grace de ſa guériſon. Toute la France éplorée s'uniſſoit alors à nous, afin de fléchir le Ciel; & toute la Famille Royale verſant des torrens de pleurs, s'acquittoit du même devoir; & particulierement notre très-chere Fille en Jeſus-Chriſt, Marie-Louiſe de France, qui dans ſa ſainte retraite, pouſſoit les plus profonds ſoupirs, & formoit les vœux les plus ardens.

Si nous n'avons pu obtenir la grace que nous demandions dans toute la ſincérité de nos cœurs, nous avons au moins une vive eſpérance que nos prieres pourront être utiles au repos de ſon ame, & lui procurer une gloire éternelle.

Notre juſte eſpérance eſt fondée ſur l'amour qu'il eut toujours pour la Re-

ligion Catholique, sur son attachement au Saint Siege, sur ses bonnes intentions pour nous, & dont il nous a donné jusqu'au dernier soupir les marques les plus éclatantes, ce qui a été couronné par un repentir sincere, en déclarant devant sa Cour : qu'il demandoit pardon à Dieu & à son Royaume des égaremens de sa vie, & qu'il ne desiroit plus vivre que pour le soutien de la Religion, pour l'édification de ses peuples, & pour rendre ses sujets heureux. Nous n'avons pas cessé jusqu'à présent de prier le Seigneur en secret pour le repos de son ame, & nous en ferons autant en public, sans que cela nous empêche de continuer jusqu'à la derniere heure de notre vie.

Nous devons vous déclarer à cette occasion, nos Vénérables Freres, que Louis-Auguste, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, petit-fils du feu Roi, a succédé aux Etats & Royaumes de

ſon aïeul, ayant en même temps hérité de toutes les vertus héroïques de l'auguſte Maiſon des Bourbons.

Son zele nous eſt déja parfaitement connu, ainſi que ſon attachement pour la Religion, & ſon amour filial envers nous. Les Lettres touchantes & remplies d'affection, qu'il nous a fait remettre, en ſont la preuve la plus convaincante, outre ce que nous ſavions déja par la renommée. Ainſi n'avons-nous rien plus à cœur que de répondre le plus qu'il nous ſera poſſible à de ſi louables ſentimens.

Nous devons pareillement vous déclarer que notre Vénérable Frere, François-Joachim, Cardinal de Bernis, ci-devant Miniſtre du feu Roi auprès de notre perſonne, a été confirmé en cette qualité par des Lettres de créance qu'il nous a préſentées. En vous marquant à ce ſujet notre pleine ſatisfaction, nous voyons

éclater la vôtre, sachant que vous êtes aussi persuadés que nous, qu'il est un fidele interprete des intentions de son Roi & des nôtres, pour entretenir la plus heureuse harmonie.

Adressons au Ciel de nouvelles prieres, afin que le Tout-puissant par qui les Rois regnent, répande ses plus abondantes bénédictions sur notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Louis-Auguste de France, afin que dans le cours de son regne, il jouisse de toutes les prospérités, & qu'il vive d'une maniere aussi utile au bien de la Religion, qu'avantageuse à l'illustre Nation Françoise.

BULLE

POUR

LE JUBILÉ UNIVERSEL

de l'année 1775.

CLÉMENT, Evêque, Serviteur des serviteurs de Dieu, à tous les Fideles en Jesus-Christ, qui ces présentes Lettres verront, Salut & Bénédiction Apostolique.

L'AUTEUR de notre salut, Jesus-Christ notre Seigneur ne s'est pas contenté de procurer aux hommes, par sa passion & par sa mort, la délivrance de l'ancienne servitude du péché, le retour à la vie & à la liberté, l'élévation au titre sublime de cohéritiers de sa gloire & d'Enfans de Dieu : mais encore, prévoyant que le plus

grand nombre d'entre eux, entraîné par la foiblesse humaine & par leur propre perversité, auroit le malheur de déchoir du droit qu'il avoit à l'héritage divin; il les a cependant chéris jusqu'à leur préparer, dans le pouvoir qu'il a donné au Prince des Apôtres de remettre les péchés, lorsqu'il lui confia les clefs du Royaume céleste, un moyen toujours à leur disposition d'expier leurs crimes, de recouvrer la premiere justice, & de recevoir les fruits de la premiere Rédemption. Comme c'est là le seul parti que puissent prendre ceux qui se sont écartés de la loi du Seigneur, pour rentrer dans l'amitié de Dieu, & pour arriver au salut éternel; les successeurs de S. Pierre, les héritiers de son pouvoir n'ont jamais rien eu de plus à cœur que d'appeller tous les Pécheurs à ces divines sources de miséricorde, que d'offrir & de pro-

mettre le pardon aux vrais Pénitens, & d'inviter enfin à l'espérance de la rémission ceux-même qui seroient retenus dans les plus pesantes chaînes du crime.

Quoiqu'une fonction de cette importance, & dont la nécessité est de tous les temps pour le salut des hommes, ait sans cesse occupé la sollicitude de leur ministere apostolique; ils ont néanmoins jugé à propos de choisir & de fixer dans la suite des siecles, certaines époques remarquables, où ils engageroient les Pécheurs à fléchir la colere divine, à embrasser la pénitence, comme la seule planche qui reste après le naufrage; & cela par l'espérance d'une plus ample moisson de graces & de pardons, & par la liberté publique & générale de participer aux trésor des Indulgences dont ils sont les dépositaires. Afin donc qu'aucune génération ne fût privée

des précieux avantages attachés à ce temps de relaxation, ils ont fait revenir tous les vingt-cinq ans celui du Jubilé, l'Année Sainte, l'année par excellence, de grace & de rémission, dont ils ont ordonné l'ouverture dans la Ville, regardée comme le centre & le siege de la Religion.

Nous conformant à un si fructueux usage, & touchant presque à une de ces années privilégiées, nous nous hâtons de l'annoncer à vous tous, nos chers Enfans, qui êtes unis dans la profession d'une même foi avec nous, & avec l'Eglise sainte, Catholique & Romaine : & nous vous exhortons à travailler au salut de vos ames, à mettre à profit les plus grandes ressources de salut que la Religion vous puisse présenter. Nous vous ferons part de tout ce qui nous a été confié des richesses de la clémence & de la miséricorde divine ; & d'abord de celles

qui tirent leur origine de Jesus-Christ. Nous vous ouvrirons ensuite toutes, les portes du riche réservoir de satisfactions, qui dérivent des mérites de la très sainte Mere de Dieu, des saints Apôtres, du sang des Martyrs, & des bonnes œuvres de tous les Saints; tant est vif & sincere le desir que nous avons de vous faciliter le recouvrement de la paix & de la réconciliation.

Or rien n'y contribue davantage que la multitude des secours qu'on peut attendre de la communion des Saints. Unis à leur auguste société, nous composons tous ensemble le Corps de l'Eglise, qui est un, indivisible, & celui de Jesus-Christ lui-même; dont le sang nous purifie, nous vivifie tous, & nous met en état d'être utiles les uns aux autres. Pour donner plus d'éclat à l'immensité de son amour & de sa miséricorde, pour

rendre plus sensibles la force & l'efficace infinie de sa Passion & de ses mérites, le Rédempteur des hommes a voulu en faire rejaillir l'influence sur toutes les parties de son Corps mystique, & en attacher les effets à chacune d'elles; afin qu'elles eussent toutes les facilités de s'entraider mutuellement, par la communication de leurs secours & de leurs avantages réciproques. Son intention fut, dans cette association si sagement ménagée, dont son sang précieux est le principe, & l'union toute la force, de porter la tendresse du Pere éternel à user de clémence envers nous; en lui présentant les motifs les plus capables de la déterminer : le prix infini, la valeur inexprimable du sang de son Fils, les mérites des Saints, & le pouvoir de leurs suffrages.

Nous vous invitons donc à puiser dans ce vaste canal d'indulgence, à

vous enrichir dans ces inépuisables trésors de l'Eglise ; & d'après l'usage & l'institut de nos Ancêtres, du consentement de nos vénérables Freres les Cardinaux, &c.

O VOUS tous, qui êtes les Enfans de l'Eglise, ne laissez donc pas échapper cette occasion si précieuse, ce temps si favorable, ces jours si salutaires, sans les employer à appaiser la justice de Dieu, & à obtenir votre pardon : n'allez pas apporter, pour excuses à vos retardemens, les fatigues du voyage, les embarras du transport. Quand il s'agit pour vous d'être comblés des largesses de la grâce céleste, d'être introduits dans les Tabernacles du Seigneur, seroit-il convenable de vous laisser abattre par des incommodités, par des obstacles qui n'effrayerent jamais ceux que la curiosité & l'envie de s'enrichir con-

duisent tous les jours dans les régions les plus lointaines? Ces travaux mêmes que vous pourriez redouter, entrepris par un si noble motif, vous aideront infiniment à vous faire retirer de votre pénitence les fruits les plus abondans. Aussi l'Eglise a-t-elle toujours regardé, dès les premiers temps les pieux pélerinages comme utiles au salut des ames, dans la persuasion où elle est, que les désagrémens & les ennuis qui les accompagnent nécessairement, sont autant de compensations pour les péchés passés, & de preuves convaincantes d'un sincere repentir. Que si l'activité de votre zele, l'ardeur de votre amour pour Dieu vient à vous faire oublier tout-à-fait vos fatigues, ou à les diminuer, ne vous allarmez pas pour cela : cette sainte allégresse au contraire accélérera votre réconciliation, & sera même une portion principale de la

ſatisfaction dont vos péchés vous ren-doient redevables, *puiſqu'il ſera beau-coup remis à celui qui aura beaucoup aimé.*

Accourez donc à la Cité de Sion ; venez donc vous raſſaſier de l'abon-dance qui regne dans la Maiſon du Seigneur. Tout ici vous portera à la pénitence ; l'aſpect même de cette Ville, le domicile ordinaire de la Foi & de la Piété, le ſépulcre des Apôtres, les tombeaux des Martyrs. Quand vous verrez cette terre qui fut humectée de leur ſang, quand les nombreux veſtiges de leur ſainteté s'offriront de tous côtés à vos yeux ; il vous ſera impoſſible de vous re-fuſer au repentir amer dont vous vous ſentirez preſſés, pour vous être tant éloignés des regles & des loix qu'ils ont ſuivies, & que vous faites profeſſion de ſuivre avec eux. Vous trouverez dans la dignité du culte divin, dans la majeſté des Temples ;

une voix puiſſante qui vous rappellera que vous êtes vous-mêmes le Temple du Dieu vivant ; elle vous animera à l'embellir, avec d'autant plus d'ardeur, que vous aviez eu de penchant autrefois à le profaner, & à y contriſter l'Eſprit Saint. Ce qui ſoutiendra encore vos réſolutions, ce seront enfin les larmes & les gémiſſemens d'un grand nombre de Chrétiens, à qui vous verrez déplorer leurs égaremens, & en ſollíciter le pardon auprès de Dieu. Bientôt les ſentimens de douleur & de piété dont vous ſerez témoins, paſſeront dans vos cœurs avec une facilité qui vous ſurprendra vous-mêmes.

Dans cette ſainte triſteſſe, dans ce deuil religieux, vous ne tarderez pas cependant à reſſentir la plus tendre des conſolations, à la vue de cette multitude innombrable de Peuples

& de Nations qui viendront en foule pratiquer des œuvres de pénitence & de justice. En effet, pouvez-vous jamais espérer spectacle plus agréable, plus ravissant, que celui qui donne à toute la terre une image sensible du glorieux triomphe de la Croix & de la Religion ? Du moins de notre côté serons-nous dans la joie, lors de la réunion presque universelle des Enfans de l'Eglise. C'est dans les mutuels efforts de votre charité & de votre piété, que nous croyons trouver pour nous-mêmes une ample surabondance de secours & de ressources : car nous aimons à nous persuader que, quand vous aurez supplié avec nous le souverain Distributeur des graces, pour la conservation de la Foi, pour le retour des Peuples qui se sont séparés de son unité, pour la tranquillité de l'Eglise & le bonheur des Princes Chrétiens, vous voudrez

bien auprès de Dieu vous ressouvenir de votre commun Pere, qui vous porte tous dans son cœur; & procurer par vos vœux & vos instances le soulagement nécessaire à notre foiblesse, pour soutenir le poids immense qui lui fut imposé.

Pour vous, nos vénérables Freres, Patriarches, Primats, Archevêques, Evêques, entrez dans notre sollicitude; chargez-vous en même temps de nos fonctions & des vôtres; annoncez aux Peuples qui vous sont confiés ce temps de pénitence & de propitiation; employez tous vos soins & toute votre autorité à faire fructifier, le plus qu'il est possible, pour le salut des ames, cette occasion favorable d'obtenir le pardon, que notre amour paternel fait naître pour tout le monde Chrétien, conformément à l'ancienne pratique de l'Eglise. Qu'ils vous entendent expliquer quels œuvres

vres

vres d'humilité & de charité Chrétienne il faudra pratiquer, pour être mieux disposés à recevoir les fruits de la grace céleste qui s'offre à leurs besoins : qu'ils comprennent & par vos préceptes & par vos exemples, que c'est sur-tout aux jeûnes, aux prieres & aux aumônes qu'il leur faudra recourir.

S'il en est, parmi vous, nos Vénérables Freres, qui veulent prendre, pour surcroît de leurs peines Pastorales, celle de conduire eux-mêmes une partie de leur troupeau vers la Ville, qui est comme la Citadelle de la Religion, & d'où sortiront les sources d'Indulgences ; ils peuvent se promettre que nous les recevrons avec toute la sensibilité du plus tendre des peres. Indépendamment du lustre qu'ils procureront à notre solemnité, ils seront eux-mêmes à portée, après de si nobles fatigues, après des tra-

vaux si méritoires, de faire la plus ample moisson des largesses de la miséricorde divine; & de retour avec le reste de leur troupeau, ils auront la consolation de lui distribuer cette précieuse récolte.

Nous ne doutons pas non plus que nos très-chers Fils, l'Empereur, les Rois, & tous les Princes Chrétiens, ne nous aident de leur autorité dans le vœu que nous formons pour le salut des ames, afin qu'ils ayent les heureux succès que nous en attendons. Ainsi nous les exhortons de toute notre ame de concourir, d'une maniere qui réponde à leur amour pour la Religion, au zele de nos vénérables Freres les Evêques; de favoriser leurs entreprises, & de procurer aux Pélerins sûreté & commodité sur les routes. Ils n'ignorent pas que de pareils soins ne peuvent manquer de contribuer beaucoup à la

tranquillité de leur regne ; & que Dieu leur ſera d'autant plus propice & favorable à eux-mêmes, qu'ils ſe montreront plus attentifs à augmenter ſa gloire parmi leurs Peuples.

Mais afin que ces Préſentes parviennent, &c.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, &c. l'an de Notre-Seigneur mil ſept cent ſoixante-quatorze, le douzieme jour de Mai, & la cinquieme année de notre Pontificat.

CETTE Bulle, par laquelle je termine ce Recueil, peut être regardée comme le Teſtament de Clément XIV. La mort qui travailloit dès-lors dans ſon ſein, l'avertiſſoit intérieurement que ſa fin étoit proche ; qu'il parloit à tous les Fideles pour la derniere fois, & que Dieu exigeoit

de lui le sacrifice de sa vie. Chacun partageoit un tel malheur ; & toutes les Communions, quoiqu'entierement divisées dans leur croyance, se réunissoient pour demander au Seigneur la conservation d'un Pontife cher à toutes les Couronnes, & agréable au Monde entier. Les uns se rappelloient la bonté avec laquelle il les avoit reçu ; les autres, son esprit de sagesse & de pacification, tandis qu'étranger lui-même, à l'atrocité des maux qu'il souffroit, il n'employoit sa respiration entrecoupée que pour pousser des soupirs vers le ciel, afin d'obtenir sur la terre le regne de la concorde & de la vérité, & de laisser après lui des vestiges de son amour pour la justice & pour la paix.

Je desirois avoir quelques-unes des Lettres qu'il écrivit pendant les six derniers mois de sa vie, qui furent un temps d'épreuve & de douleur ; mais il ne m'a pas été possible d'en obtenir. Toutes celles qui composent cette Collection, & qu'on a été près d'une année à recueillir, ne pouvant manquer de donner la plus haute idée de ce Pontife immortel, il faudra nécessairement les admirer, ou soutenir qu'elles sont supposées ; & c'est le parti que prendront les personnes injustement prévenues contre Clément XIV. Cependant il est très-facile d'en faire la comparaison avec les Bulles & les Brefs ; de reconnoître que c'est le même génie qui les a dictés, le même esprit

de sagesse & de modération qui en fait la substance, & de juger enfin qu'elles ont réellement l'empreinte & la tournure Italienne.

Mais les préjugés, comme la prévention, ne se rendent point à l'évidence ; & cela est si vrai, qu'il y a des gens qui soutiennent encore opiniâtrément, que l'Oraison funébre du feu Pape, prononcée par l'Abbé Mattzzel, ex-Jésuite, & Prédicateur actuel de Fribourg en Suisse, est une Piece *faite à plaisir*, comme si Fribourg étoit au bout de l'univers, & comme si un Ouvrage aussi public, & aussi solemnel, pouvoit être supposé.

Ce qui me console, c'est que les Connoisseurs remarqueront

une unité de ſtyle dans toutes les productions de Clément XIV, qui ne permet pas de s'y méprendre ; & que les hommes judicieux penſeront, avec raiſon, que quiconque ſeroit en état de compoſer de pareilles Lettres, n'auroit pas beſoin d'emprunter un nom, quelque reſpectable qu'il fût, pour donner au Public des Ouvrages capables de l'intéreſſer.

Ah ! plût à Dieu qu'il me fût poſſible d'écrire avec autant de force & d'onction, de lumiere & de ſageſſe, de jugement & d'aménité ! C'eſt alors que je ne craindrois point de dire avec Horace : *Exegi monumentum ære perennius.*

Fin du ſecond Volume.

106, 17, prêcher, pa





TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce Premier Volume.

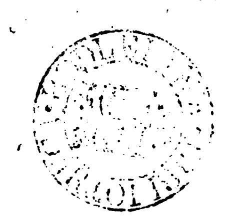
FIN de la Table du premier Volume.

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce ſecond Volume.

FIN de la Table du second Volume.



APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Lettres intéreſſantes de Clément XIV*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Montmorenci, ce 15 Novembre 1775.

L'Abbé BRUTÉ, Cenſeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur LOTTIN le jeune, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public pluſieurs Ouvrages ayant pour titre : *Lettres intéreſſantes de Clément XIV, Manuel des Champs & Economie ruſtique, Dictionnaire Domeſtique portatif, & de Cuiſine*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & per-

mettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits; de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Che-

valier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : VOULONS qu'à la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soi tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original : COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission; & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le quinzieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-quinze, & de notre Regne le deuxieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 447, fol. 60, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 6 Décembre 1775.

SAILLANT, *Syndic.*

CATALOGUE *de quelques Livres qui se trouvent chez les mêmes Libraires.*

Analyse de l'Ouvrage du Pape Benoît XIV, sur les Béatifications, par M. l'Abbé Bodeau, nouvelle édition, *in-12.* 2 liv 5 s.

Lettres Spirituelles de Bossuet, Evêque de Meaux, vol. *in-12.* 2 liv. 10 s.

Recueil de Lettres & Opuscules de M. Hamon: 2 vol. *in-12.* 5 liv.

Lettres de Madame de Sévigné, 8 vol. *in-12*, petit format; nouvelle édition, 1775. 16 liv.

Les mêmes, 8 vol. *in-12*, grand papier; nouvelle édition, 1775. 21 liv.

Lettres nouvelles, *ou* nouvellement recouvrées, de la Marquise de Sévigné, ou de la Marquise de Simiane, sa petite-fille, *in-12.* grand format: rel. 2 liv. 10 s.

Idem, *in-12.* petit format: rel. 2 liv. 8.

C'est une suite nécessaire au Recueil des Lettres de la Marquise de Sévigné.

Lettres nouvelles de Madame de Sévigné, *pour servir de Supplément aux éditions de ses Lettres, qui n'étoient qu'en 6 vol.* 2 vol. grand *in-12.* 5 liv.

Lettres Indiennes, précédées de quelques pensées sur différens sujets; Morale, Politique, Littérature, &c. petit *in-12*, par Madame de * * *. 2 liv.

Tableau historique & politique de la Suisse, où sont décrits sa situation, sa division en cantons, les dietes, &c. avec un état de son commerce, de sa milice, & un appendice contenant un détail de ses alliés, vol. *in-12.* 2 l. 5 s.

Histoire générale du douzieme siecle, contenant toutes les Monarchies de l'Europe, d'Asie, d'Afrique; les Hérésies, les Conciles, les Papes & les Savans; par M. de Marigni: 5 vol. *in-12.* 12 liv. 10 s.

Abrégé de l'Histoire de Port-Royal, par le grand Racine, *grand in-12.* 1770. 2 liv 5 s.

Idem, petit format. 1 liv. 16 s.

Dictionnaire (le) Domestique portatif, contenant toutes les connoissances relatives à l'Economie Domestique & Rurale, où l'on détaille les différentes branches de l'Agriculture, la maniere de soigner les chevaux, celle de nourrir & conserver toutes sortes de bestiaux; celle d'élever les abeilles, les vers à soie; & dans lequel on trouve les instructions sur la chasse, la pêche, les arts, le commerce, la procédure, &c. 3 *vol. in-8°. petit papier*, 1769. 14 liv.

Dictionnaire (le) portatif de Cuisine, d'Office, & Distillation, contenant la maniere de préparer toutes sortes de Viandes, Volailles, Gibiers, Poissons, Légumes, Fruits, &c. la façon de faire toutes sortes de Gelées, Pâtes, Pastilles, Gâteaux, Tourtes, Pâtés, Vermichel, Macaronis, &c. & de composer toutes sortes de Liqueurs, Ratafiats, Syrops, Glaces, Essences, avec des Observations Médecinales qui font connoître la propriété de chaque aliment, relativement à la santé; *très-fort vol. in-8°.* derniere édition, *petit format.* 1772. 5 liv.

Dictionnaire portatif des Eaux & Forêts, *vol. in-8°. petit format.* 5 liv.

Economie Rustique, *ou* Notions simples & faciles sur la Botanique, la Médecine, la Pharmacie la Cuisine & l'Office; sur la Jurisprudence rurale, sur le Calcul, la Géométrie pratique, l'Arpentage, la construction & le toisé des Bâtimens, &c. avec les prix des différens matériaux & de la main-d'œuvre, pour être à l'abri des tromperies des Ouvriers; Ouvrage nécessaire sur-tout aux personnes qui vivent à la Campagne, *vol. in-12. avec figures*, 1769. 3 l.

Œuvres choisies de M. de la Mothe, de l'Académie Françoise, à l'usage des jeunes gens; (Recueil semblable à celui des *Œuvres choisies de Rousseau*), petit vol. *in-12.* 2 liv.

Traité des Fievres malignes, des Fievres pestilentielles & autres; avec des Consultations sur plusieurs sortes de maladies, 2 vol. *in-12.* 5 liv.

✱

SI malgré les recherches faites en Italie & en France, pour se procurer des Lettres de CLÉMENT XIV, il y avoit des personnes qui en eussent, mais dont l'authenticité fût constatée de la maniere la plus évidente, elles sont priées de vouloir bien les communiquer.

ON donnera ces Lettres par Supplément, avec la plus grande exactitude, & telles qu'on les aura reçues.

IL faudra les adresser à Paris, au Libraire *LOTTIN le jeune*, rue S. Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

AVIS.

LA bonne édition de ces Lettres, faite à Paris sous les yeux de l'Editeur, est ornée d'une Planche en taille douce au-devant du Frontispice; elle porte le nom de LOTTIN le jeune, *& elle est signée au dos du Frontispice par le même Libraire. Voyez le* Discours Préliminaire, pag. xxij *& suiv.*

De l'imprimerie de B. MORIN, rue S. Jacques à la Vérité.





